

Comité scientifique

Michel Autès (Lille), Georges Balandier (Paris), Cai Hua (Pékin), Boris Cyrulnik (La Seyne sur Mer), Christine Delory-Momberger (Paris-13), Pierre-André Dupuis (Nancy), Jean Duvignaud (1921-2007), Paul Fustier (Lyon), Remi Hess (Paris-8), Françoise Hurstel (Strasbourg), Martine Lani-Bayle (Nantes), François Laplantine (Lyon-2), Guy Ménard (Montréal), Jean Oury (La Borde), André Rauch (Strasbourg-II), Claude Rivière (Paris-V), Christoph Wulf (Berlin).

Comité de rédaction (au 21/10/2012)

Rédacteur en chef : Thierry Goguel d'Allondans

Directeur de publication : Jean Ferreux

Président de l'Association des Amis de revue : Jean-François Gomez

Comité de rédaction : Roger Dadoun, Sylvestre Ganter (Pin Sylvestre), Philippe Hameau, David Le Breton, Yolande Touati, Renaud Tschudy.

Collaborateurs : Yan Godart, Pascal Hintermeyer, Jocelyn Lachance, Nancy Midol.

Couverture : LGStudioGraphique

Mise en pages : Jean Ferreux

Corrections ortho- et typographiques : Isabelle Le Quinio

Correspondants

La liste des correspondants est en fin de volume.

SOMMAIRE

Éditorial *Toute vérité n'est-elle pas bonne à dire ?* Thierry Goguel d'Allondans.

Si tu t'imagines... *Quand « elles et ils » font dans le « détail » : kippa enchocolatée, handball mains dans la cage à fric, « monstre parfait »* Roger Dadoun.

Entretien avec... Jean-Yves Loude.

Chronique *La danse en prison* David Le Breton.

Écho du terrain *Dessine moi un emploi* Patrick Macquaire.

Dossier : École : « *Peut mieux faire !* » sous la direction de Bernard Montclair.

- *Refondre l'Éducation Nationale. Une utopie nécessaire* Bernard Montclair
- *Instituteurs* Jean Ferreux
- « *Peut mieux faire !* » *Appréciation qui ne s'adresse pas seulement aux élèves...* Bernard Montclair
- *Que sont les rites scolaires ?* Denis Jeffrey
- *Le langage et ses fonctions dans la scolarité* Serge Muscat
- *Le Grand Cahier et la censure littéraire à l'école* Denis Jeffrey

Coup de gueule *La révolution silencieuse* Georges Gouze.

Initiatiques *L'invention et le devenir d'une tradition récente : les murales d'Orgosolo en Sardaigne* Francesca Cozzolino.

[Re]Découvrir... **Louise Bourgeois** Roger Dadoun.

Lu & Vu

Le Billet de l'Association des Amis de Cultures & Sociétés

ÉDITORIAL

Toute vérité n'est-elle pas bonne à dire ?

Thierry Goguel d'Allondans

On croit rêver ! Alors que s'engage, en France, au Parlement, le débat sur l'adoption du mariage pour tous, la fronde s'amplifie du côté de maires qui refusent, par avance, de célébrer l'union de deux personnes de même sexe. On aurait souhaité leurs homologues aussi pugnaces et aussi résistants, sous Vichy, lorsque les occupants d'alors envoyaient les individus accusés d'homosexualité, avec d'autres différents (handicapés de tous poils, roms déjà, juifs encore...) dans des camps d'extermination. On souhaiterait de même que les instances trop officielles de la déportation acceptent, lors des commémorations, les personnalités et associations homosexuelles qui l'espèrent depuis 1945 !

Le summum de la démocratie serait-il de pouvoir ouvrir tout débat ? On voit poindre le danger d'une multiplication des référendums ou des votations (pour nos amis suisses) mêlant sujets mineurs et questions éthiques. À l'inverse, on voit des ministres risquer – et parfois perdre – leur portefeuille pour une banale suggestion étiquetée « malheureuse ». À l'image de l'école décrite par Bernard Montclair, pas plus que nos élèves, nos gouvernants n'ont droit à l'erreur. Ce qui n'est pas jugé bon ou conforme, c'est-à-dire dans l'ordre des choses ou dans la ligne du parti, est une faute incommensurable. Et un point de moins sur le permis de gouverner ! Mais combien en compte-t-il ?

Vincent Peillon, ministre français de l'Éducation nationale, en a fait l'amère expérience. Son intérêt, de longue date, pour l'école, ses initiatives en la matière bien avant le retour de la gauche au pouvoir, lui conféraient quelque légitimité à ce poste. Heureusement, sinon sa bourde aurait fait plus que l'ébranler. Mais s'agissait-il d'une bourde ? Sa proposition : débattre de l'opportunité ou non de dépénaliser le cannabis (à l'image d'ailleurs d'autres nations). Le ministre en charge de l'éducation souhaitait réfléchir à une question d'éducation : quelle sanction ?

Réapparaissent, aujourd'hui, totalement décomplexées, bien des morales d'un autre temps. Denis Jeffrey nous invite à bien considérer les effets d'une censure – à partir de celle qui concerna *Le Grand Cahier* d'Agota Kristof – que ne justifiaient que des morales étriquées. En tête, avec une bonne longueur d'avance *of course*, la pouliche Sexualité. Caracolent, pas très loin, côte à côte, Violence et Mort. Un outsider possible : Fric. Toutes les pulsions inventoriées par Freud sont là (n'en déplaise – clin d'œil amical à Bernard Montclair – à l'agitateur de miasmes, l'indécrottable Michel Onfray). Sigmund, encore lui, répondait ainsi, en 1907, à la question de collègues médecins s'enquérant auprès de lui s'il était judicieux de parler de sexualité à nos enfants et si oui, comment et à quel âge : « Permettez-moi de vous avouer, de prime abord, que je trouve très compréhensible une discussion sur le deuxième et le troisième point mais que je ne peux concevoir que le premier point puisse faire l'objet d'une diversité d'opinions. Que vise-t-on lorsque l'on veut cacher aux enfants – ou disons aux adolescents – de telles explications sur la vie sexuelle des êtres humains ? Craint-on d'éveiller précocement leur intérêt pour ces choses, avant qu'il ne s'éveille spontanément en eux ? Espère-t-on par cette dissimulation contenir après tout leur pulsion sexuelle jusqu'au jour où elle pourra prendre les voies qui lui sont ouvertes par le seul ordre social bourgeois ? Veut-on dire que les enfants ne montreraient aucun intérêt ou aucune compréhension pour les faits et les énigmes de la vie sexuelle, s'ils n'y étaient engagés par

quelqu'un d'extérieur ? Croit-on possible que la connaissance qu'on leur refuse ne leur soit pas donnée d'une autre manière ? Ou bien veut-on réellement et sérieusement les voir juger plus tard tout ce qui touche au sexe comme quelque chose de vil et d'abominable dont leurs parents et leurs éducateurs ont voulu les tenir éloignés aussi longtemps que possible ?¹ »

Comment cacher ces seins que nous – enfin surtout nos enfants – ne saurions voir ? À Mayotte, département français depuis peu, le shimaorais produit, dans la langue française, des précisions inouïes. Ainsi, dans une cour de récréation, lors d'une insignifiante dispute, très banalement, deux petits garçons d'à peine 10 ans, s'invectivent et, pour cela, se traitent non de « cons » – comme cela s'entendrait en métropole – mais de « vagins ». Sémantique parfaite ! Qu'on leur donne un point, bordel !

La littérature foisonne de *Grand Cahier* (cf. l'article de Denis Jeffrey) et il faut encore beaucoup de courage à certains enseignants pour oser étudier *Les désarrois de l'élève Törless* (qui valu les pires ennuis à Robert Musil), *Le blé en herbe* (Colette), *Les petits enfants du siècle* (Christiane Rochefort), et autres chef d'œuvres littéraires... À l'instar de Jean Ferreux (cf. son article), je me souviens de ce professeur de latin qui sautait quelques passages trop scabreux à traduire, à ses yeux, par ses chères têtes blondes (alors que certaines faisaient déjà bien pire que ces fous de romains !) ou, a contrario, ce prof de français qui accepta, dans un lycée catholique plutôt conservateur, notre proposition d'étudier la trilogie de Jules Vallès, *L'enfant*, *Le bachelier* et *L'insurgé*.

L'école a-t-elle changé ? Prosaiquement, l'école, de principe pour tous, n'est évidemment ni conçue, ni faite, pour tous, dans un monde qui, lui, assurément, a changé. L'enfant, puis l'adolescent, puis le jeune adulte, se construisent dans des espaces de socialisation assez fréquemment interdépendants : la famille normalement en premier lieu, l'école comme premier ailleurs, le Monde (avec les environnements proches et, pour les plus chanceux, des environnements lointains). Parmi les nombreux paramètres qui permettent de comprendre les processus de décrochage scolaire, deux retiennent mon attention.

En premier lieu, les inégalités sociales (cf. l'article de Serge Muscat) vont accentuer les malentendus et créer, vis-à-vis des différents espaces de socialisation, jusque dans le langage, de réels et parfois insolubles conflits de loyauté.

En second lieu, l'école est un franchissement d'étapes où la compétition est rude. Certains, mieux lotis que d'autres, sont accompagnés et soutenus dans ces apprentissages. Mais d'autres restent au bord du chemin, désemparés, ne sachant plus où aller, où mettre quelque effort qui vaille. Les rites scolaires (cf. l'article de Denis Jeffrey) sont une réelle alternative éducative pour ces laissés-pour-compte mais aussi pour ceux qui connaissent moins d'entraves dans leurs cheminements.

Pour soigner l'école², en faire un lieu de créativité, de partage et d'échanges entre apprenants (enseignants et élèves), en coopération avec les familles et les environnements proches ou lointains, il est urgent d'enfin donner la parole – y compris dans toutes les instances actuelles de refondation de l'École – au grand oublié, à celui qui n'est qu'un sur la ligne de départ, l'écologiste. Un grand Conseil, comme l'auraient imaginé Célestin Freinet, Fernand Oury, Jacques Lévine...

Alors *Zéro de conduite* (Jean Vigo, 1933), pourrait être le film de référence d'une nouvelle Éducation nationale, comme pour Jean Oury, 88 ans, qui s'identifie à l'un des protagonistes lorsqu'il « dit à 11 ans, au directeur de l'école primaire : "Monsieur, vous me faites chier", ça a provoqué une catastrophe dans la tête de cet homme. Je me suis retrouvé ensuite dans l'élève Tabard qui, lui, dit au professeur, en classe : "Je vous dis merde", et il est convoqué par le directeur. Pour moi, ce merde est un merde à l'État, merde à la bureaucratie,

¹ Sigmund Freud, *La vie sexuelle*, Puf, 1969, pp. 7-8.

² Gilbert Longhi, « Il est urgent de soigner l'école », dans : *L'école des parents*, juillet-septembre 2012, n°597, pp. 6-8.

merde à l'establishment, merde à tout cela, et là-dessus je n'ais pas lâché, je tiens toujours. Déjà tout petit, je le cite souvent, j'avais 4 ans, j'étais à la maternelle, j'étais le chouchou. Pour ne pas être embêté, il faut avoir 10 de conduite. Mais un jour, il était midi, on rentrait à midi, je dis : "Je ne vais pas à l'école cette après midi. – Et pourquoi tu ne veux pas aller à l'école ? – Parce qu'il fait beau." Ils m'ont traîné à l'école, je n'étais pas content. Il faisait beau... Plus tard, en même temps que je disais merde au directeur, je voyais ces bonshommes dans la cour, et j'ai fait un vœu, à 11 ans, en voyant ces types avec leurs sifflets à roulette, leurs blouses grises, qui faisaient mettre en rang les élèves, j'ai fait le vœu de ne jamais être aussi « con ». Ce sont des moments qui comptent beaucoup.³ »

Permettez-moi, enfin, au nom de toute l'équipe rédactionnelle, de vous souhaiter, chères lectrices et chers lecteurs, une année 2013 pleine de rencontres essentielles.

Et peut-être aurons-nous le plaisir de vous accueillir, pour nos rencontres cévenoles annuelles, cette année à Chartres, le samedi 31 août et dimanche 1^{er} septembre, sur un thème toujours d'actualité : « Résistances ».

³ Jean Oury et Patrick Faugeras, *Préalables à toute clinique des psychoses*, Toulouse, Érès « Des Travaux et des Jours », 2012, pp. 181-182.

« SI TU T'IMAGINES... »

**Quand « elles et ils » font dans le « détail » : kippa enchocolatée,
handball mains dans la cage à fric, « monstre parfait »**

Roger Dadoun

- Si tu t'imagines...

- Non, surtout pas ! Qui oserait aujourd'hui parler d'imaginer, lorsque de toutes parts l'imaginerie de l'imaginaire nous déborde, que les médias crasses nous tsunamisent, qu'à peine la seconde écoulée déjà surgit quelque nouvel autre « détail » inouï rabâché qu'on aurait eu soi-même la pire peine à imaginer, et qui s'étale là, sous nos yeux, à chaque instant, fine photo hilare ou sévère et gros titre à l'appui, sur l'écran de notre malheureux ordinateur ouvert par nécessité d'écrire, lire ou envoyer nos textes et messages – et ces « scoops-i.doux bidonnés » de tous les instants s'avèrent n'être tout au plus que fuyante et fofolle bulle d'écume polluée aussitôt gobée bue dans l'océan d'images et de paroles que des dizaines, centaines, milliers de machins à encerveler-décerveler sans répit débitent, tandis que s'avancent s'exhibant innombrables et surmultipliées lancées en rangs serrés des cohortes de têtes et de noms qui s'attablent en rond « bon appétit, messieurs » et défilent puis s'évanouissent juste le temps d'expectorer la minuscule ridicule glaire qu'ils ont roulée ruminée au fond de leur âpre gorge abyssale qui leur sert d'âme et de corps ensemble, – la dite glaire, dis-je, visqueuse perle de haine-envie-ressentiment-frustration-morgue-bêtise prise au vol par cette engeance gloutonne glougloutante d'énergumènes s'encartant « journalistes » qui se gargarisent et faribolent paroles et images comme autant d'orgues de Staline, car c'est vraiment, à l'Orwell, du staline « aux doigts gras comme des asticots » disait Mandelstam, qui accapare, ravage, anéantit à coup d'orgues tonitruants et enveloppe linceul toutes les voix sur la terre comme au ciel – dont celles de quelques journalistes véridiques – et sanctifie toutes les veuleries en leur offrant tribune et cérémonial et du fric évidemment en veux-tu en voilà.

Destin freudien de la kippa

C'est donc dit : pas question ici d'imaginer – on ne peut, au mieux pire, qu'*écumer* en pure écumoire (et perte) – écumer, sur l'éphémère surface d'un écran d'Ordi suintant aussitôt le sordide, les quelques images et paroles affichées aux goûts et hasards du jour et qui retombent aussi sec glaviotant dans les caniveaux de l'historiette (« tous les égoûts sont dans la nature » disait notre Duchamp supersec – et il ne connaissait pas encore vraiment la télé). Puisque j'évoque le « détail », on se souviendra que le mot atteignit un pic de pornographie lorsqu'il fut régurgité en gloussement de gaudriole par le leader d'un mouvement d'extrême-droite dont la vaste culture, embrassant d'un demi-regard cavalier les camps, prisons et tant de lieux de crimes où furent assassinés six millions de Juifs (et millions et dizaines de millions d'autres avec), trouva le moyen de pendre, au clou d'infection le plus puant qui soit (le mot « détail » dégradé par l'outrance et gonflé de pestilence), la plus odieuse horreur que l'humanité ait connue. La fille de l'ex-chef, cheftaine à faconde tourniquante, innova, dit-on, en misant sur la différence. Mais, comme ils disent, « bon sang ne saurait mentir », et l'inconscient a de ces ruses. Elle happa au passage (ou plutôt fut happée par) un vrai « détail » vestimentaire, qui parvint à faire irruption par quelque minuscule et inattendu judas : la « kippa ».

Qui l'eût cru ? *Enrobant* tout le monde musulman et la culture islamique et le machisme universel dans cette chose qu'elle nomma « voile » (haïk, tchador, hidjab, niqab, burqa, ou quoi ?) vouée à avilir la femme, elle trouva le moyen, d'un coup d'amalgame qui lui échappa (*lapsus*), de chercher des poux dans la tête du Juif en lui faisant, d'une chiquenaude verbale, sauter sa kippa (« Le voile et la kippa », voilà qui fait couple, un vrai titre à la Mitterrand). Se contorsionner pour repérer sur un occiput rétif cette minuscule petite calotte qui se fond aussi bien en chevelure qu'en calvitie (et toujours, remarquez-le, au bord de la chute, évitée par la grâce d'un miraculeux trombone) – fallait le faire ! Enfoncé le paternel : lui qui percevait si bien, de loin et d'emblée, le nez au milieu de la figure, voici qu'échappe à son « mauvais œil » (*el'aïn*) un discret et avare petit rond de tissu ! Il est vrai qu'en retour échappaient encore plus à l'héritière au grinçant regard braqué aveugle les millions de croix de bois, de fer, argent ou strass ostensiblement à tout instant arborées par d'impénitentes poitrines, velues, mammaires ou sportives, assorties d'un certain geste ad hoc.

« On affame un enfant ! »

Histoire d'enfant : le père de Freud raconta à son petit Schlomo qu'un jour un chrétien croisé sur le trottoir lui intima l'ordre de « dégager » (*raus, Jude !*), en envoyant valdinguer dans le caniveau son beau bonnet tout neuf – et le père de s'exécuter, et le petit Freud de se sentir atteint humilié, projetant du coup, ce mémorable jour, en sa tête aux durs cheveux noirs de gitan (*dixit mater*), son âme ardente et vengeresse, et son inconscient admirateur d'Hannibal (son icône), de devenir le père de la psychanalyse. Combien de kippas, désormais, plus apparentes et mieux ciblées aux alentours des *yechivoth*, synagogues ou marchés, offusqueuses de têtes rases à l'intérieur comme à l'extérieur, iront-elles toucher terre ?

Tandis que d'entêtées kippas persistent à se rêver auréoles, un tout autre genre de minuscule « détail » nous parvient tout auréolé de fragrance pâtissière : le souffle salivant d'un petit pain au chocolat. Ce n'est pas le « voile » qui l'enrobe, celui-là, mais le ramadan qui le dérobe. On raconte dans les « hautes sphères » que de zélés petits chenapans, pour l'en empêcher par observance du ramadan, arrachent à un enfant le pain au chocolat qu'il s'apprêtait à déguster. C'est plus qu'il n'en faut pour remuer les tripes du chef du parti UMP, candidat déclaré à une candidature à une future élection pré-présidentielle, que l'indignation emporte. Ce pain au chocolat est le plus sombre jour de ma vie, écrit-il à peu près sans complexe (dit-on) – on y verrait même sombrer toute notre culture déjà mise à mal selon ses dires par un « racisme anti-blanc » qui pousse ses rhizomes en d'opacifiées banlieues.

La vaillante viennoiserie – minuscule « détail » autant et bien plus que kippa – nous déporte, elle aussi, aussi loin que la calotte. Freudienne, de même acabit : l'une dessinait, avec sa placide rondeur, tout un horizon judaïque, l'autre en appelle à l'immense, sombre et complexe domaine de l'enfance, dans sa substance la plus dense et la plus radicalement humaine : une émotion vitale originaire (violence de l'autre : bruit de fond de toute la psychanalyse). « On bat un enfant », disait Freud. Et voici que là, sous nos yeux, on affame un enfant – on lui ôte le pain de la bouche ! Comment ne pas s'émouvoir, mieux, ne pas soi-même tout entier vibrer émotion – et va du coup à vau-l'eau le « continent noir » de l'enfance réduit à la fugitive dégustation avortée d'une mince et ténébreuse barre de chocolat. Un enfant malmené frustré suscite un élan du cœur – et l'élan du cœur, vite refroidi le petit pain, relègue en un lointain passé et un plus lointain avenir la terrible et fabuleuse réalité enfantine. Se servir d'un vrai petit malheur d'enfant pour alimenter les gesticulations, coups bas et plans de carrière des marionnettes et marionnettistes virtuoses des politiquincailleries témoigne, très petitement, de la troublante inaptitude foncière des politiciens de tous bords à décrocher de leurs babils (langue de bave) et des guili-guili d'*infans*.

Qui ose entrer par effraction dans le monde de l'enfance devrait tourner préalablement sept fois ses mains dans l'alcool microbicide et sept fois sa langue dans sa bouche pâteuse et sept fois sept fois son œil dans sa gaine de préjugés, clichés, balourdises et obsessions qui empêchent l'adulte de vraiment voir et approcher ce qu'est l'enfance, et expliquent l'espèce de désastre permanent, sourd ou criard, que constituent les rapports entre adultes et enfants – rapports que rend en son affreuse justesse la légendaire expression : « le massacre des innocents » (une des grandes obsessions de Péguy, qui projeta d'en faire un *Mystère*). Il y aurait là, ici même, à ce présent instant, largement de quoi dire et dresser bilan – en laissant de côté l'incongru « pain au chocolat ». À le maintenir en ligne de mire, on tombe à un tel niveau d'infantilisme, où manigances, magouilles, maladroites, mauvaisetés et micmacs s'emberliFRICotent en un tel merdoyant imbroglio ubuesque, qu'on en vient, pour couper court, à implorer le secours d'un poète. Maïakovski avait titré un de ses poèmes : *La nue empantalonnée*, et nous invitait à « un grand banquet de quolibets ». Faisons-en, misère, notre *quodlibet*, notre « bon plaisir », en avançant celle-ci, d'expression, *mise à nue*, toutes origines politiques confondues : *La kippa enchocolatée*. (Bof, si ça ne passe pas, tant pis ! *No pasaran* !)

Handball, ou main prise 250 000 balles dans le sac

Ils ne sont pas comme les autres, disait-on des agiles et heureux handballers à mesure qu'ils cumulaient succès sur succès, et plus encore à mesure que le prix d'achat des joueurs poursuivait sa banco-sportive ascension, atteignant pour le plus staré d'entre eux les quelque huit cent mille euros l'an (sans compter suppléments et primes et bakchichs en tous genres). Non seulement, critère suprême, ils gagnaient et les matches et l'argent du beurre et du cul-fermière qui va avec – mais on les admirait de les voir plonger-bondir, en dribbles voltigineux, dans les bras des Valeurs mêmes (par contraste avec les trop gourmands matérialistes richissimes footballeurs, tennismen, basketteurs américains, et autres golfeurs). Valeurs, ô Valeurs, lubrifiantes haut de gamme et d'amalgame de toutes les *combinazioni*, arnaques et insanités dont se sustente le politique, vous fûtes souverainement omniprésentes, drôles de machins-choses voguant dans les nuées philosophiques en relents d'idées platoniciennes ou surfant mielleuses molécules sur les papilles politiciennes – voici que brusquement vous vous écroulâtes, ce soir obscur de mai 2012, en clôture du troublant match où l'exemplaire et illustre club de Montpellier perdit, contre toute attente (sauf une), face à l'anonyme et modeste Cesson : 28 contre 31.

Pas perdu pour tout le monde, justement, puisque, selon une immédiate information, huit joueurs de Montpellier ou leurs compagnes et proches avaient misé, fait inouï, plusieurs milliers d'euros sur une telle défaite – la Française des Jeux casquant quelque 250 000 euros de gains, non sans exiger, effarée par de tels chiffres, l'ouverture d'une enquête. Laquelle, vite diligentée, ne put que souscrire à la réalité de l'escroquerie. Mais au delà de celle-ci, aussi patente et laide soit-elle (parier contre sa propre « famille » – quel sens sublimé des « valeurs » !), le plus consternant est, passé le premier moment de surprise et d'effolement, la volonté acharnée et symptomatique des médias, dirigeants, supporters et avocats de ramener toute l'affaire à un banal « détail », habillé en l'occurrence des noms de « bêtise » ou « gaminerie », « erreur » peut-être, ou autre gestuelle enfantine. Voilà, on y est, regardez : de vrais enfants, ces athlètes ! Insiste tout de même la mise à nu des « héros » – j'entends l'enfant d'Andersen s'exclamant au passage de l'empereur : « mais il n'a pas de vêtement ! ». Petit crétin, tu vas la fermer, oui ! Vu que ça tambourine ferme dans les salles de rédaction, et les bureaucraties sportives monopolistiques, et sous les toges gonflées paternantes et bourruées, pour confectionner aux dits « héros » leurs nouveaux et fantasmagiques « habits de l'empereur » (*pro patria* et honneur du sport et innocentation et purification par la baballe des

pénitents champions) – habits faufilets, comme il se doit, au fil d'or des Valeurs éternelles, toujours prêtes et promptes à se faufiler dans les circuits, fort-rémunérants, des fabriques d'illusions.

Ce « monstre parfait » qui en nos murs loge

Moi allant coutumièrement quérir message, *Yahoo* – ce monstre ! – m'envoie en pleine gueule ce formidable syntagme : « Monstre parfait ». Sonné suis-je. Je m'imagine aussitôt retournant à mes chères amours du cinéma fantastique et d'horreur, qui ont nourri avec tendresse mes cours d'analyse filmique à Vincennes et de subséquents textes tels que *King Kong*, *le monstre comme dé-monstration*, ou *Cinéma, Psychanalyse et Politique* (Séguier) – comme aussi bien mes connivences avec tous les monstres de la littérature enfantine, « À vous, monstres », préface à *Nous les monstres* (Hachette), *Il y a un cauchemar dans mon placard* (Gallimard), *Max et les maximonstres* (l'école des loisirs), qu'une mienne petite fille, quatre ans, m'oblige à relire, au point que je n'ai même plus peur et que je prendrais presque notre grand Sendak pour un petit papa Noël. Mais non, ce qui saute tout de suite aux yeux, c'est la triple initiale désormais fameuse, DSK, et la signature de sa portraitiste, qu'on est bien obligé de nommer, puisqu'elle s'en fait promotion et vertu : Mazarine Pingeot, « la fille cachée de Mitterrand » précise l'information.

On aurait pu penser, à première vue, que le « monstre » en question, frappé au sceau élogieux du « parfait », aurait pu être son propre père – après tout, il y a plus qu'abondance de matière médiatique pour cela – ou quelques-uns ou unes de ces drôles de gens plus ou moins inquiétants qui gravitaient autour ou dans l'ombre du « Florentin », et avaient connu de sacrées et opaques trajectoires sans être aucunement, loin s'en faut, des « monstres sacrés ». Il s'agit donc, tout bonnement si l'on ose dire, du présent DSK, ce « personnage » (de « théâtre » ?) que la fille Mitterrand a, dit-elle, toujours jugé « faux », et incapable de « reconnaître sa vérité » (laquelle ? sexuelle ? intellectuelle ? politique ? celle de n'être qu'un parfait « monstre » ?). Ce jugement extrême, qui pourrait n'être qu'un « détail » parmi tant de tombereaux déversés sur l'accusé, relève, non comme elle le prétend d'une « fascination », serait-elle « littéraire », mais d'une forme d'hallucination, comme il en éclot tant. Elle escamote l'action judiciaire en cours, occulte les non lieux qui ont jusqu'à présent dédouané l'accusé, dont celui qui a rejeté la plainte de la « journaliste » qui avec elle s'entretient pour un magazine populacier, et par dessus tout, elle fait semblant d'ignorer l'aspect nauséeux de « l'affaire » : l'acharnement féroce, le lynchage médiatique venimeux, bourré de sexophobie, auxquels se sont livrés, graveleux et obscènes, d'innombrables publications, journalistes et politiciens, traînant avec eux toute une meute d'intervenants et causants avides de mettre leur grain de sexe.

L'auteure de cette formule, inédite à notre connaissance, de « monstre parfait » prétend parler en « romancière », « littéraire », dramaturge même. Du vent – *vanitas* ! Les quelques citations que livre l'Ordi ne sont que galimatias ; elles relèvent de ces expressions jaculatoires qui ne résonnent que de leur charge d'agressivité et de leur vacuité psychologique. Si la frénésie de promotion substituée à toute approche littéraire loyale est devenue la règle, si la pratique quotidienne massive de tous les mass media fondée sur la cupidité féroce (faire du fric à tout prix) et l'envie tueuse (« tueur » synonyme de « héros » en sport) consiste à dire n'importe quoi n'importe comment sur n'importe qui, elles ne peuvent rendre compte à elles seules de la violence, de la misère et du malheur que cèlent et recèlent certaines expressions individuelles.

« Monstre parfait » survient là comme une espèce de *cauchemar* surgi brusquement de quelque ancien ancestral (infantile) *placard* – il appartient à chacun et à qui le nomme d'y mettre son grain de sel, qui est grain du Ça. On ne joue pas impunément, si l'on s'y risque, de

la monstruosité, quelle qu'elle soit. Mais puisque le mot « détail » a servi de titre et de fil rouge à nos tribulations, déposons-le ici, précisément, à titre de « monstruosité », pour avoir osé désigner l'extermination de six millions de Juifs et de millions d'autres victimes dans les camps nazis de concentration et de mort – avec la volonté d'indéfiniment nous répéter et de ne jamais en finir avec.

ENTRETIEN AVEC...

Jean-Yves Loude, enfant de Jules Verne, petit frère de Tintin...

Jean-Yves Loude est né à Lyon, sur une presqu'île, entre les bras de deux fleuves qui se rejoignent pour filer vers la mer. À l'âge adolescent où les garçons rêvent de fureurs automobiles, il ne pense qu'à voyager, à découvrir le monde. C'est en lisant Alexandra David-Neel, Kipling, Kessel, Jules Verne et Tintin qu'il veut à son tour devenir explorateur. Il quitte l'Europe à vingt ans pour l'Inde, le Népal, le Pakistan, l'Afghanistan, l'Iran. Son premier grand voyage. Depuis, il ne cesse de parcourir les continents à la recherche de l'humain, et d'écrire sur les richesses des cultures, sur l'imaginaire des peuples. Il a vécu deux ans chez les Kalash, montagnards polythéistes de l'Himalaya au Pakistan, a fait plusieurs fois le tour du Cap-Vert, récolté des musiques créoles, escaladé la montagne de Tintin au Tibet, gravi le mont Cameroun et la forteresse de la princesse Antinéa au Sahara. Il a enquêté au Mali sur un roi mandingue disparu en mer, à Tombouctou derrière les façades de la ville secrète, ou à Lisbonne sur la mémoire occultée d'une présence africaine vieille de cinq siècles au bord du Tage. On a signalé son passage à Montréal, le temps d'une sonate littéraire en automne. Il a reçu la mission d'évaluer le mythe de la fondation de Brasilia et de rendre compte de la réalité de l'incomparable capitale brésilienne. Récemment, il était à São Tomé et Príncipe, lancé dans une approche de l'identité des îles du Milieu du Monde, en plein golfe de Guinée... Chaque fois, il revient avec bonheur en Beaujolais, terre de ses ancêtres, pour écrire un livre rapporté du lointain, destiné aux adultes ou aux jeunes lecteurs, afin de partager avec eux ses expériences essentielles et sa confiance dans la part créative de l'Homme.

David Le Breton

Cultures & Sociétés : Peux-tu nous parler de ta formation ?

Jean-Yves Loude : Une formation dure toute une vie. En ce qui me concerne, le début du scénario fut sinueux, buissonnier, mêlant les contraires, avec le pressentiment que le juste milieu devait être un sillon ennuyeux. Ma formation initiale fut marquée par le théâtre au lycée, l'exercice extraverti du chant (façon « *shouter* ») au sein d'un groupe de Rock dans les années Stones, et par des études de Marketing dans le cadre de l'École Supérieure de Commerce de Lyon, jusqu'au diplôme (1971). L'idée de devenir un cadre supérieur voué au culte de la publicité fut très fortement contrariée par la tempête de Mai 68, l'ère postcoloniale, l'ouverture des frontières, la sensibilisation à l'altérité, l'avènement des musiciens noirs sur le devant de la scène, et l'appel de l'Inde. Un premier voyage de trois mois en Inde va briser net ma carrière commerciale. La culture et les horizons lointains seront les ferments de mon action. C'était dit. Cependant, un lien étroit gardé avec des camarades de promotion (de Sup de Co) va me permettre de rejoindre l'équipe fondatrice d'un hebdomadaire culturel, conçu sur le modèle de *Pariscopes*, mais développé à Lyon, avec beaucoup plus de rédactionnel : *Lyon Poche*. J'en serai le premier Rédacteur en chef, de 1972 à 1978. Six années de formation exceptionnelle au cinéma, au théâtre, à l'esthétique, aux spectacles vivants, à l'écriture, aux métiers du graphisme et de l'imprimerie. Je mène la vie effervescente d'un jeune adulte, immergé dans l'urgence créative d'une époque féconde, nourri par l'expérience des grands festivals de cinéma et par la vivacité des expressions contestataires, engagées, rebelles. Les années soixante-dix furent pour moi la plus généreuse école de l'émerveillement et de

l'indignation, de l'engagement. Au goût d'écrire, qui ne fait que croître, aux premiers livres de poésie publiés, s'ajoute la fièvre des voyages, nourrie d'aventures limitées à un mois, mais fortes de directions extrêmes, comme le Yémen, le Mali (non encore « dogonisé ») et Haïti. Dès l'âge de vingt ans, nous sommes deux à voyager, ma compagne Viviane et moi. Nous lisons de plus en plus de romans liés aux terres que nous explorons et de textes ethnologiques. Nous buvons les influences des Himalayistes, d'Alexandra David-Neel, de Corneille Jest et des auteurs universitaires de la fugace collection du Seuil, « Les jours de l'Homme », avec un secret espoir de suivre un jour leurs traces. Approcher l'intime de peuples par la littérature. La lecture du roman de Rudyard Kipling, *L'homme qui voulait être roi*, va nous pousser à visiter la zone de l'ex-Kafiristan, où Kipling planta jadis l'action de son roman sans jamais y être allé. Nous venons aussi d'apprendre qu'un peuple, une minorité non bouddhiste, non hindouiste, non musulmane, les Kalash, vivait dans ce territoire, entre Pakistan et Afghanistan, et que son origine faisait mystère. Nous fermons le roman de Kipling, ouvrons une carte de la North-West Frontier Province. C'est décidé : nous partons chez les Kalash. Cet acte impulsif d'enfants de Kessel, Kipling, Jules Verne et Tintin va bouleverser notre vie. Nous retournerons par la suite sept fois chez les Kalash. Nous abandonnons nos postes salariés respectifs pour vivre parmi eux et entreprendre la rédaction du premier livre jamais écrit sur ce peuple. Sa parution dans la riche collection « Espace des Hommes » chez Berger-Levrault sera remarquée par l'Université Lyon II qui nous offrira de valider ce travail. C'est ainsi que nous obtenons notre maîtrise en Sciences Humaines et Sociales. Deux années passées chez les Kalash (en huit séjours) aboutiront à la publication de deux autres ouvrages, *Solstice Païen* et *Le chamanisme des Kalash du Pakistan*, de nombreux articles, grâce auxquels nous soutenons, en couple et sur publications, notre thèse de Doctorat (Paris X Nanterre), sous la présidence de Roberte Hamayon. Nos séjours chez les Kalash, de 1984 à 1990, auront été soutenus par la Sous-Division des Sciences Humaines et Sociales du Ministère des Affaires Étrangères, en charge des fouilles archéologiques d'Afghanistan et de la vallée de l'Indus au Pakistan.

Certes, pendant ces dix années de recherche, d'écriture et de présence sur le terrain, j'enseignerai comme « Chargé de cours » à l'Université Lyon II, dans le cadre d'un séminaire de vingt-cinq heures dédié à l'Asie Centrale. Mais je résilierai mon engagement avec Lyon II le jour même de l'obtention de ma thèse de Doctorat.

C & S : Pourquoi ce choix de vivre hors de l'institution universitaire ?

J-Y. L. : Je quitte l'institution universitaire pour plusieurs raisons majeures. La première est un sentiment d'étouffement, de cadre étroit. Je perçois que la retransmission du savoir n'est pas la vocation principale de l'Université, alors que, pour moi, ce devrait être sa raison d'être essentielle. Je ressens des jalousies diffuses suscitées par notre parcours insolite. Certains collègues acceptent mal de nous voir, aussi jeunes, publier des livres dans de grandes maisons d'édition ; ils nous reprochent notre désir de frayer avec la littérature, synonyme de trahison de la cause scientifique. Nous comprenons tous deux que vouloir faire carrière dans l'enseignement universitaire ou accéder à des laboratoires de recherche exigent de nous une nature de « tueurs » que nous n'avons pas. Nous découvrons, effarés, que pour faire sa place et grimper les échelons de la profession, il est indispensable d'écarter les concurrents. Nous n'avons pas choisi d'entrer en Sciences Humaines pour épouser de telles pratiques. Cela nous paraissait totalement contradictoire. Nous sommes obsédés par l'urgence de restituer la richesse des cultures non européennes, de transmettre les savoirs accumulés sur nos terrains lointains à notre société d'origine, qui, jadis, n'a montré ni talent ni désir de valoriser les cultures soumises au régime autoritaire de la Colonisation.

Je trouve regrettable de m'adresser à quinze étudiants par an, alors que l'édition de livres me permettrait de toucher un bien plus vaste public et de jouer mon rôle d'intellectuel au sein de ma société. La publication de mes trois premiers romans pour la jeunesse, aux forts accents ethnographiques, me convainc de la justesse du choix de marier littérature et ethnologie.

C & S : Quelle place l'écriture tient-elle dans ta vie ?

J-Y. L. : D'abord, l'écriture est un engagement total. La sortie, très heureuse, du premier ouvrage sur les Kalash, chez Berger-Levrault, suffit à nous faire prendre la décision de vivre exclusivement de recherches de terrain et d'écriture. Quel qu'en soit le prix à payer. La traversée des années 80 fut économiquement délicate, entièrement dévolue à notre relation avec les Kalash, mais cette décennie représente dans notre vie une expérience d'une richesse inestimable. Nous réussissons à écrire et publier trois ouvrages sur un peuple qui vit dans une « réserve », quotidiennement harcelé par des zélotes déterminés à hâter sa disparition, victime directe de la guerre en Afghanistan, condamné à terme à être effacé de la liste des communautés libres de la planète. Nous sortons convaincus du rôle essentiel de l'ethnologue, témoin des cultures en voie d'extinction, d'autant plus que les Kalash approuvent, encourageant sans relâche notre démarche qui les valorise, les conforte dans leur mode de vie, les rend visibles aux yeux du gouvernement pakistanais. *Solstice païen* sera publié en traduction anglaise par le Folk Heritage Museum d'Islamabad.

Aussi, quand au début des années 90, l'Afrique nous lance un nouveau défi, nous sommes prêts. Un livre, encore un, nous ouvre les champs d'application de nos résolutions. J'écris *Dialogue en Noir et Blanc* avec le professeur camerounais, Alexandre Kum'a Ndumbe III. Cet échange épistolaire traite des conséquences de l'esclavage, de la colonisation, de la hiérarchisation des « races » sur les relations passées, présentes et futures du Nord avec le Sud et inversement. Sa publication, alors que Nelson Mandela croupit encore en prison, nous ouvre les portes d'une initiation à l'Afrique. Nous nous engageons à prolonger sur le terrain ce dialogue entamé en chambre.

Se pose aussi à nous la question : « Comment écrire le voyage à la fin du XX^e siècle, après les grands aînés que sont Pierre Poivre, René Caillié, Mungo Park, Alexandra David-Neel, Nicolas Bouvier... ? Les Occidentaux se vantent d'avoir atteint les terres les plus extrêmes. Que reste-t-il à raconter du monde ? C'est grâce à *Dialogue en Noir et Blanc* que nous réalisons qu'il existe encore des territoires négligés, dignes d'exploration : les périphéries de notre mémoire. Ainsi, nous nous lançons dans une série d'enquêtes littéraires sur les mémoires « assassinées », « occultées » de l'Afrique, avec l'accord des éditions Actes Sud. Dans cette série qui compte quatre titres publiés et un cinquième en cours de réalisation, nous tentons le mariage tant désiré entre littérature et ethnologie : un usage des techniques d'investigation de terrain allié à des restitutions purement littéraires, au sein d'une collection qui soutient ce choix. Je joue d'une confusion volontaire et ludique entre les deux usages du mot « enquête », en Sciences Humaines et dans les romans policiers. Ces vingt ans d'écriture et de voyages au Mali, Cap-Vert, Lisbonne, São Tomé, Brésil formeront l'ossature d'une démarche créative indépendante et sans assistance.

C & S : Tu as énormément écrit pour la jeunesse, pourquoi ?

J-Y. L. : Mon entrée en littérature jeunesse s'est faite tout naturellement, à la demande d'un éditeur qui espérait de moi des livres pour expliquer aux enfants français les différences de modes de vie dans le monde. J'ai accepté de répondre à cette requête à la fin des années 80 et je ne me suis jamais arrêté, depuis, de créer des œuvres pour la jeunesse. J'ai publié, à ce jour,

plus de vingt romans classés en littérature jeunesse. Pour moi, écrire pour la jeunesse est une très importante responsabilité qui incombe à l'intellectuel et à l'écrivain dans notre société. Un roman jeunesse, en France, permet à son auteur de rencontrer, s'il le souhaite, des centaines, voire plus, de jeunes lecteurs dans le cadre scolaire, à l'école, au collège, au lycée, dans les médiathèques. Un livre donne le droit de parler et d'échanger avec ce public d'être en formation à qui il convient, de façon urgente, d'offrir une alternative aux informations délivrées par les seuls écrans. Un autre type d'apprentissage. C'est une occasion unique qui nous est offerte de mettre en doute les préjugés installés dans la tête des enfants par des médias peu scrupuleux et par le courant paresseux des habitudes.

Je ne me permets d'écrire un roman pour la jeunesse qu'après avoir publié les récits pour adultes, quand j'ai le sentiment de mieux connaître la réalité à transmettre. Alors que pour les adultes, j'utilise le mode du récit aventureux, le documentaire aux allures de fiction, je réserve à la littérature jeunesse le genre romanesque. Et je tiens à spécifier qu'il n'y a pas, pour moi, de différence dans ma démarche d'auteur, entre les classes d'âges. Écrire un roman pour la jeunesse consiste, pour moi encore, à « faire une œuvre », qui fera partie intégrante de l'ensemble.

Dernier point, non négligeable : c'est la multiplication des livres et albums écrits à destination de la jeunesse qui nous ont permis de survivre, d'assurer notre indépendance économique de voyageurs et de créateurs. D'accéder au statut d'écrivain à part entière, vivant pleinement de son travail, grâce aux revenus associés des droits d'auteur et des droits accessoires, conséquences des représentations publiques des textes.

C & S : Quels furent tes éblouissements de voyageur ?

J-Y. L. : Ce type de sentiments ne se prête guère au jeu du classement. Chaque voyage avait pour objectif l'écriture d'un livre. Chaque livre est le résultat d'une enquête aventureuse, d'une immersion dans une société, plus ou moins longue, mais incomparable, avec, souvent, l'apprentissage de la langue utile à l'expérience. L'ensemble des huit séjours chez les Kalash (deux années avec eux en temps cumulé) reste de fait un des points culminants de notre vie. Mais les douze séjours au Cap-Vert, la mission officielle de constituer les archives musicales de ce pays avec l'aide de Radio France, entrent sans conteste dans la catégorie « éblouissements ». Mais ce serait faire injure au Mali que d'ignorer l'enquête périlleuse au pays des griots, à la recherche d'un empereur du Mandingue parti en mer explorer les limites de l'océan atlantique, à la tête de deux mille barques, cent cinquante ans avant le départ de Christophe Colomb vers l'île d'Hispaniola. Et l'ascension du Mongo Mwa Loba, nom sacré du Mont Cameroun, pour quérir l'accord des ancêtres du peuple Douala avant la rédaction du roman initiatique *Le Coureur dans la brume*. Et nos participations aux cultes vaudou de l'île de São Tomé, à travers la tragédie théâtrale du Tchiloli ou les rituels thérapeutiques d'incorporation des esprits...

C & S : Tes plus grandes déceptions ?

J-Y. L. : Nous avons toujours tenté de les éviter en ne retournant jamais sur nos pas, une fois le point final d'une expérience posé.

C & S : Tu côtoies parfois le travail social peux tu en parler ?

J-Y. L. : Souvent, j'ai accepté de répondre à des demandes de collecte de mémoire de « voyageurs venus d'enfance jusqu'en France », soit d'émigrées, à la demande de communes, d'associations, de centres sociaux, de lieux de soins... Chaque fois, il était établi avec les

partenaires que la récolte serait suivie d'une publication soignée, exigeante, des résultats, car il convenait d'offrir le plus beau de l'édition à ceux qui, émigrés, victimes anonymes de l'Histoire récente, n'avaient presque jamais eu le droit à la parole.

Le livre *Le Voyage des femmes*, écrit à l'initiative du Centre Social de Koenigshoffen à Strasbourg, magnifiquement publié par le même organisme, avec les portraits du grand photographe alsacien Patrick Bogner, donne un parfait exemple de ce rôle que l'écrivain ethnologue peut revendiquer au sein de notre société, afin qu'elle puisse un jour revendiquer sa pluralité comme principale richesse.

Dans ce domaine, j'ai travaillé sur les thèmes : de la violence (un calendrier géant avec des collégiens) ; des comportements à risques (douze nouvelles imaginées avec des « mamans algériennes » et publiées dans un vrai-faux paquet de cigarettes) ; de la terre d'accueil (une édition spéciale de 52 pages du journal *Le Progrès*, rédigée avec des femmes de l'émigration, analysant et commentant leur quartier d'atterrissage en France, suivie du tournage d'un documentaire de 52 minutes) ; du rapport entre générations ou cultures au sein d'un même quartier (écriture de lettres à la manière d'un écrivain public, plus pièce de théâtre, plus livre, plus CD) ; de la maladie d'Alzheimer et du travail d'accompagnement des patients (un roman nourri d'une immersion en milieu hospitalier, à la demande de l'équipe soignante) ; de la mutation d'un quartier (douze nouvelles avant la chute d'immeubles pour la revalorisation d'un grand ensemble dévalorisé par une évolution mal maîtrisée, à la demande de la Ville de Bourg-en-Bresse)...

C & S : Quels sont parmi tes livres ceux auxquels tu es le plus attaché ?

J-Y. L. : À cette question, souvent posée par les élèves lecteurs, j'ai coutume de répondre, pour fuir ma phobie des classements : « Celui que je vais bientôt écrire ! » Celui qui va sous peu m'obséder, me faire vibrer de passion, me pousser hors de chez moi, me lancer sur les routes, me rendre le vertige de l'écriture...

C & S : Ta biblio récente en conclusion

Littérature adulte :

- *Le voyage de Pénélope*, La passe du vent, 2011.
- *Planète Brasília*, Tertium, 2008.
- Coup de théâtre à São Tomé, Actes Sud, 2007 (prix Littérature RFI Témoin du Monde 2008).
- *Solstice Païen, fête de l'hiver chez les Kalash du Pakistan*, Findakly, 2007.
- *Les lettres de Tombouctou et de Gourma-Rharous*, La passe du vent, 2006.
- *Lisbonne, dans la ville noire*, Actes Sud, 2003. (*Lisboa na cidade negra*, trad. portugaise, Dom Quixote, 2005).
- *Prise de Becs*, La passe du vent, 2003.
- *Cap-Vert, notes atlantiques*, Actes Sud, 2002 (*Cabo Verde, notas atlânticas*, trad. portugaise, Europa-América 1999).
- *Sonate d'automne à Montréal*, Tertium, 2002.
- *Ana Désir*, La passe du vent, 1999.
- *Le roi d'Afrique et la reine mer*, Actes Sud, 1994.

Littérature pour la jeunesse

- *Rèm le rebelle*, Tertium, 2012.

- *Les Poissons viennent de la forêt* (illustration Alain Corbel), Belin, 2011.
- *Le Camion Frontière* (album-illustration Françoise Malaval), Vents d'Ailleurs, 2011.
- *Le voyage de l'empereur Kankou Moussa* (album-illustration de Christian Epanya), Le Sorbier, 2010.
- *Clara au pays des mots perdus*, Tertium, 2009.
- *La sanza de Bama* (illustration Frédérick Mansot), Belin, 2008.
- *La Paix seulement* (illustrations Christian Epanya), Tertium, 2008.
- *Tanuk le maudit* (illustration François Place), Belin, 2007.
- *Le Fantôme du bagne* (illustration Alex Godart), Magnard « Tipik », mars 2006 (*O fantasma do Tarrafal, trad. brésilienne, Alis editora, 2008*).
- *La dernière colère de Sarabuga*, Gallimard « musique », [2005] 2012.
- *Monsieur Poivre, voleur d'épices*, (illustration Gérard Poli), Belin, 2005.
- *Le géant inconnu*, Tertium « Volubile », 2005.
- *L'Arche d'Amor*, Gallimard « Folio Junior », 2005.
- *Le Vol du nez*, Magnard « Tipik », 2004.
- *Le signe de Saturne*, Magnard « Tipik », 2004.
- *Tournoi dans l'Himalaya*, Tertium, [2003] 2009.
- *Les loups du Val d'Enfer*, Gallimard « Folio Junior », 1999.
- *Le coureur dans la brume* (illustration Marcelino Truong), Gallimard « Folio Junior », 1997.

Bibliographie complète sur le site : www.loude-lievre.org

LA CHRONIQUE de David Le Breton

La danse en prison

Dans l'une de mes chroniques précédentes, j'ai évoqué l'expérience de l'association Seuil qui emmène marcher des mineurs délinquants ayant le choix entre la prison et cette longue itinérance avec un compagnon de route et le suivi méthodique de l'association. L'ouvrage qui évoque cette expérience vient d'ailleurs de paraître (*Marcher pour s'en sortir*, aux éditions Érès). Dans cette chronique je parlerai d'une autre expérience essentielle, celle de faire danser des détenus. Il y a un ou deux ans paraissait en effet un bel ouvrage de Sylvie Frigon (*Chairs incarcérées. Une exploration de la danse en prison*, aux éditions Remue-Ménage) qui nous entraîne sur les pas de la compagnie de danse contemporaine Point Virgule, animée par Claire Jenny, dans son travail auprès des centres de détention pour hommes de Bois d'Arcy, de femmes à Fresnes et à la Maison Tanguay, ainsi qu'au pénitencier de Joliette au Québec. La danse en prison est une forme de l'impensable. Les deux termes sont dans une opposition radicale. Autant le détenu est contraint à son corps et enfermé dans une cellule qui le prive de mouvements, autant le danseur semble par instant quitter son corps, s'affranchir de toute pesanteur en nouant des figures qui échappent à la vie ordinaire, autant il est mobile, ouvrant la scène ou le lieu de sa partition. La prison est écrasement là où la danse est délivrance, envol. Mais du rapprochement des opposés naît justement un inconcevable qui n'en existe pas moins et déborde les cadres du prévisible, une puissance d'appel, une efficacité symbolique susceptible de donner chair à un renouvellement de soi. Si l'image du passage initiatique tend à devenir aujourd'hui un cliché, ici, pourtant, elle n'en est pas un. En s'ouvrant à la danse le détenu va au devant de la métamorphose. Lieu initial d'enfermement, du deuil de soi, son corps devient un lieu de révélation, de restauration du sens.

La danse est renaissance du désir, de la sensorialité, de la sensualité, de la relation à l'autre, une manière d'échapper à l'engourdissement, à l'anesthésie, à l'effacement de soi. Les ateliers immergent les détenus dans le sentiment de la beauté, d'une création qui restaure l'estime de soi. Ces corps abimés par l'enfermement, par les troubles du sommeil, l'alimentation insipide, les maux de tête, les problèmes cutanés, la promiscuité, sont comme soumis à une purification. Le temps n'est plus cet horizon barré par le sentiment d'impuissance, mais une ouverture au monde. À travers différentes approches, il s'agit de danser justement par l'écriture autour de ces hommes et ces femmes qui redécouvrent un monde en percevant leur corps sous un autre jour. Les relations entre détenus sont modifiées de même que celles nouées avec leurs gardiens.

La danse est célébration du fait tranquille d'exister et forme d'offrande au monde et aux autres, contre-don au fait de vivre. Elle est d'autant plus précieuse qu'elle est inutile et ne rapporte rien. Elle incarne justement le prix des choses sans prix. Renaissance d'un esprit d'enfance, libre dans l'espace et indifférente au jugement des autres. Nous sommes des hommes et des femmes du don et du jeu comme le rappelait Mauss plutôt que du profit, du rendement, de l'efficacité, de l'urgence. La danse défait toute identité en brisant les critères de la reconnaissance de soi et des autres. Elle est existence pure, vie d'avant le sens, mais aussi profusion des significations. Exploration des possibles, accords et désaccords de gestes, déplacements, des mouvements, la danse est l'invention d'un monde inédit, ouverture à l'imaginaire, une échappée belle hors des contraintes de signification immédiate. Elle dessine des chemins de sens hors de toute routine de pensée. Et en même temps, elle force à la réflexion. Dans la danse le sens n'est pas dans la transparence narrative des mouvements du corps, il se donne toujours comme un horizon, il ne cesse de se dérober à toute tentative de le

saisir. Réinvention des bras, des mains, des jambes, du tronc, du rythme des gestes ou des mouvements, des déplacements, mais aussi de l'espace et du temps, de la distance à l'autre, des liens entre les individus, dans la turbulence d'un affranchissement de tout ancrage symbolique immédiat. La danse est un langage en soi qui opère un discours sur le monde en le transformant. Cette polysémie justement est la chance du détenu qui, à travers la chorégraphie, plonge dans un univers intérieur confus et meurtri et y met de l'ordre à son insu. Il ne saurait en formuler de manière précise les changements qui s'opèrent en lui, mais il en éprouve l'apaisement, une disponibilité et une souplesse mentale qui lui permettent de résoudre bien des tensions.

Contrairement au théâtre la danse manifeste une symbolique éloignée en principe des codes culturels qui fondent les échanges de sens entre les individus dans la vie courante. Le corps du comédien est toujours plus ou moins astreint à l'intelligible, le corps du danseur est affranchi des impératifs de la communication, libéré des contraintes de l'identité, même de celles du genre. Il n'est plus assujéti à un statut social, à une filiation, il se construit lui-même dans l'éphémère du geste à travers un jeu de signes. La danse prend le relais de la parole là où celle-ci reste sans voix, mais loin de désarmer ce silence, elle l'étend. Dispositif anthropologique éminemment propices pour des hommes ou des femmes empêtrés dans leur histoire et qui peinent à trouver les mots pour la dire. Le monde naît alors à des significations autres, son évidence première se dissout. Le corps apparaît plus que le corps, le monde plus que le monde. La déliaison du symbolisme social restitue le corps aux remous, aux ambivalences, au pulsionnel que les codes sociaux visent justement à conjurer. Quels corps viennent au monde lorsque le texte social est gommé et que le danseur pousse son exploration en surmontant ses craintes ? Lorsque le détenu plonge à corps perdu, mais sous l'égide de la chorégraphe, dans la trame de ses échecs et de ses blessures d'enfance, un travail de remise au monde, de purification intérieure s'opère. L'engagement dans la danse vient dénouer des fractures de vie, induire à la patience et à des moyens de les résoudre. Il reconstruit un goût de vivre qui tendait à diminuer au fil de l'incarcération. Chaque création nous offre une version de ce territoire de l'ombre qui commence sous la peau et se mêle à l'espace et aux autres corps sans laisser d'autres traces que celles de l'instant. La danse est événement pur. Elle est sa propre raison d'être, elle n'a aucun compte à rendre au réel. Elle n'a que faire de la représentation, elle brise le miroir où chacun croyait se reconnaître. Elle n'emprisonne pas dans une identité, elle les multiplie.

On se souvient de la belle nouvelle de Marguerite Yourcenar. Un vieux maître de peinture et son disciple sont arrêtés par les gardes impériaux et emmenés au palais. L'empereur a été élevé parmi ses tableaux sans rien voir d'autres pendant longtemps, il a cru à un monde d'harmonie et de beauté. Mais il a déchanté quand ses yeux se sont portés sur le monde réel. Il entend maintenant punir le vieil homme pour avoir peint le monde trop beau et lui avoir donné une illusion fautive de l'existence. Le peintre est condamné à mort. À l'annonce du verdict le disciple se précipite pour tuer l'empereur, mais les gardes se saisissent de lui et on lui tranche la tête. L'empereur demande alors au peintre de terminer un tableau laissé jadis inachevé une fois cette tâche achevée il mourra. Dans sa cellule le vieil homme affine un paysage de rochers ouvrant sur la mer. Mille fois il revient sur des détails. Il dessine une barque avec un rameur. Au fil du temps l'heure de sa mort s'approche. Le peintre s'attache désormais au bateau. À la veille de mourir, le rameur prend sous son pinceau les traits de son disciple Ling. Et voilà la barque qui accoste sur le rivage. Ling descend sur le sable et prend la main de son vieux maître, et l'un et l'autre montent dans la barque qui s'éloigne dans le bleu de la mer. La cellule est vide. Mais tel est aussi la grâce de la danse de fournir aux individus les moyens d'une évasion toujours réussie. Elle est toujours une échappée belle, une manière de rompre le temps circulaire et de prendre la barque du vieux maître pour échapper à l'impuissance.

ÉCHO DU TERRAIN

La rubrique Écho du terrain souhaite donner la plume à tous les artisans, tous les bricoleurs, tous les utopistes – en herbe ou aguerris –, tous les chercheurs... Vos terrains, vos alternatives, nous intéressent... Pour proposer une contribution, écrivez-moi : reno_ts_68@laposte.net

Renaud Tschudy

Dessine moi un emploi

Patrick Macquaire

Les structures d'insertion par l'économie construisent des radeaux de fortune. Trente ans déjà qu'elles mettent leur énergie au service de l'emploi. Trente ans, à peine plus, d'une tentative menée au milieu de nulle part, à mi chemin des Politiques de l'Emploi et des Politiques de la Ville. Trente ans d'efforts désespérés pour gérer une précarité qui n'a cessé de s'accroître. Les radeaux construits à l'origine par une poignée de travailleurs sociaux forment aujourd'hui une véritable Armada. Ils poursuivent leur navigation dans un océan de crise. La tempête fait rage. Les vagues déferlent. À l'image d'un réel qui ne s'en laisse pas conter.

Le naufrage du travail et de la création

Il y eut sans doute un premier incident. Une rupture. Et pour filer jusqu'au bout la métaphore, un naufrage. Une crise, dirait un économiste. Quelque mystérieux écueil dirait un marin. Une brèche ouverte dans la coque. Un drame que tout le monde conserverait à l'esprit, sans parvenir tout à fait à l'identifier. Une prétention de Titanic, un défi de technologie, une provocation, relevés par la nature. Un événement qui, par sa complexité, évoquerait quelque bouleversement définitif, la peur de la disparition, une angoisse dont la vague céderait très vite la place au mythe des origines : le déluge, l'engloutissement. Les structures qui construisent des radeaux de fortune, le font pour donner au plus grand nombre une chance de survie. Mais les secours tardent à venir.

On entend, à défaut d'une maîtrise, et d'une claire compréhension du drame, les tergiversations du plus grand nombre : la volonté des politiques d'en décider. La volonté des chercheurs d'expliquer. Celle des technocrates de contrôler. Celle des militants de protester. Indignez-vous, disent-ils, en distribuant les gilets de sauvetage. La dérive, quand l'eau monte encore, donne le cap et garantit la direction. Il y a ceux qui prennent les chaloupes, insuffisantes à accueillir tous les passagers. Ceux qui construisent, avec les reliefs de la catastrophe, quelque radeau pour survivre et vivre. Fortunes de mer.

Les structures d'insertion par l'économie se ménagent d'ingénieux systèmes, dans un océan d'indifférence. Elles collectionnent des matériaux de fortune, des outils délaissés. Elles rassemblent les hommes, sauvegardent les idées jetées au rebut. Elles mènent une difficile survie. Elles naviguent à vue dans une économie dévastée dont personne n'aperçoit l'horizon. Elles tiennent un cap impossible. Elles forment des équipages rescapés de tous les naufrages. Elles font face, sans boussole ni gouvernail, à des éléments hostiles. Elles subissent, contraintes, et forcées, les vents de la politique et de la bureaucratie. Elles sacrifient aux sirènes des institutions. Entre rejet et séduction.

Perdre sa vie à la gagner

On sait aujourd'hui à peine où elles vont, tant on a oublié – déni de réalité – la rupture dont elles viennent. C'est à cette particularité qu'on remarque leur précarité. Et dans ce monde de précarité, leur acuité. Des radeaux bien sûr. Il y eut un point de départ. On ne connaît pas le point d'arrivée. Il y eut les essais pas toujours transformés, les tentatives pas toujours réalisées. Toute une histoire déjà.

La tentative, s'en est une, évoque irrésistiblement celle des premières communautés, celle des compagnons de Deligny, aussi. Une aventure. Un essai d'éducateurs qui se souviendraient de leurs parents réfractaires⁴, et verraient, dans les années 70, le dernier espace, après 68, pour renouer avec la Résistance. Les pionniers ont longtemps conservé une réelle méfiance de l'économie capitaliste. Ils déclinaient les offres des commissaires politiques. Ils rêvaient le monde. Ils voulaient le soumettre à leur réalité quand la réalité avait des allures d'abondance. Un monde de fiction construit en forme de réalité consommée, sur les têtes de gondole des supermarchés. Figures de proue du commerce et de la finance.

Il y avait leur refus de l'effort inutile. Ils rêvaient à quelque communauté de travail solidaire. Une solidarité qui réunirait les conditions pour réduire l'effort. Ne pas perdre sa vie à la gagner. Trouver du sens. Ce fut un préalable à toute discussion.

Il y eut cette volonté de tenir qui à nouveau surgissait, une résistance, des barricades construites comme des radeaux avec les derniers matériaux disponibles, une lutte menée avec les munitions glanées sur les barricades de 68 : une tentative pour éviter le naufrage, disent les anciens, une manœuvre pour contourner les écueils d'un monde d'ambitions et de précipitations. Un dernier essai pour inscrire leur désir, infléchir l'économie avant qu'elle ne prenne leur destin en main.

De l'Établi à la petite Sibérie

Les témoins de l'époque se souviennent, sans doute, de ces Établis partis en usine. Ils délaissaient les livres et les amphis, pour convertir les ouvriers, et leur promettre un nouvel Eden. Ils voulaient convaincre. Des intellectuels sans attache, ni parti, en rupture de ban, encore loin des divans, partaient rejoindre les travailleurs dont ils se réclamaient. Il y avait, pour ces émules du Grand Timonier, un rêve de Révolution Culturelle. La volonté sans doute de convertir et de préparer. Robert Linhart (1981) s'est longtemps souvenu de ce choc des cultures, de l'océan d'indifférence des travailleurs pour leur catéchisme de nouveaux missionnaires. L'histoire, plus tard, a retenu l'image de Sartre jugé sur son tonneau pour haranguer une poignée d'ouvriers étonnés par tant de sollicitude.

Près de la chaîne d'assemblage des voitures – se souvient Linhart – il y avait un établi de fortune, dernière concession faite par la modernité à une époque révolue : l'espace de bricolage du dernier des Taillandiers, une chaloupe de survie utilisée pour suppléer la machine quand la chaîne s'interrompait.

Les ingénieurs, sceptiques, se taisaient. On voulait croire, encore un peu, à l'intelligence de la main, au recours du métier, au savoir faire de l'ouvrier, à l'outil qui se faisait pensée, à la machine qui renonçait. Pensée du Taillandier. Pensée de l'ouvrier, contre pensée de l'ingénieur. Pensée sauvage, contre process collectif de travail.

Le Cheval de Troie s'est un jour installé dans la citadelle de la gestion, nous dit Christophe Dejours (2009). Le métier a disparu. L'organisation du travail, l'encadrement, ont à leur tour été happés par le vide de la tutelle financière et de la recherche du profit. Les hommes ont cessé de reconnaître ce qu'ils avaient créé pour s'y résigner et s'y soumettre de

⁴ Les réfractaires du STO refusaient le travail obligatoire en Allemagne et gagnaient le maquis et la résistance.

guerre lasse. On a vu ceux dont la vie s'identifiait à l'entreprise, se jeter dans le vide sidéral de la gestion libérale. Suicides à répétition sur la scène du travail.

C'est Florence Bègue qui découvre, dans une entreprise gagnée par la violence, un atelier que tous appellent la petite Sibérie. Un refuge. L'atelier échappe au contrôle de l'usine. Il est, comme l'établi de Linhart, le dernier recours contre l'avancée de la machine. Les ouvriers esquivent. Ils mènent une tentative désespérée pour échapper à l'emprise d'un système qui peu à peu se saisit du métier et élimine ses salariés.

La Régie des 3R, à Chartres, a appris à reconnaître le geste de Picassiette, le balayeur du cimetière. Il invitait chacun à quitter la résignation par la création : faire de débris, d'objets mis au rebut, une œuvre d'art, quitter le statut de pique-assiette pour accéder à celui de Picasso de l'assiette. Fuir la destination du cimetière vers laquelle sa hiérarchie le poussait (Macquaire, 2008).

Résister, reconquérir le métier

Les structures d'insertion par l'économique font le pari d'une reconstruction par le travail de ceux qui en ont été exclus. Impossible tentative pour reconduire, dans l'entreprise, les salariés qui en ont été écartés, pour y amener ceux qui n'y sont jamais allés, pour panser les blessures, pour ériger en idéal, à nouveau, un travail vécu tout à la fois comme la source et la solution de tous leurs problèmes. Le travail blesse et exclut. Il tue. Il fait vivre aussi. Les structures de l'IAE (insertion par l'activité économique) voudraient construire, et créer, se convaincre de l'utilité du remède : faire du beau fait du bien disent ceux qui utilisent les métiers d'art. Semer fait récolter disent ceux qui jardinent. Le sens, disent-ils, met la création au centre du travail et celui qui travaille aux commandes de son propre travail.

Les structures d'insertion hésitent encore à opposer l'intelligence de la main à celle de la machine, la pensée de l'ouvrier à celle de l'ingénieur. L'énigme, elle, demeure, d'un travail qui travaille à sa propre disparition. Les structures d'insertion continuent de mettre du sens dans des parcours qui soulignent leur vocation de Sisyphe. Il faut imaginer Sisyphe heureux, nous dit Camus.

Accompagner les personnes éloignées de l'emploi s'apparente à une marche sans fin. L'emploi – celui qui est désigné par le projet de l'économie libérale – s'éloigne à mesure qu'on s'en approche. Les ouvriers de l'Établi cachent leurs outils. Ceux de la petite Sibérie font de la résistance. Ces réfractaires, comme ceux des 3R, s'inventent un monde de grands chantiers. Les structures de l'IAE ménagent des espaces où l'ont crée encore. Là, un atelier d'art, ailleurs un jardin, plus loin une menuiserie...

Le retour de Procuste

Procuste attend le voyageur en son auberge. Se coucher dans son lit, nous dit la mythologie Grecque, condamne le voyageur à être raccourci ou allongé. La matrice prend la mesure. C'est à la condition du calibre que le parcours pourra se poursuivre : debout, couché, ou plié.

Au pays des Jacobins, la forme préside à l'unité, à l'unique de la pensée, où rien ne doit dépasser. Le mythe rapporte la fin de Procuste soumis à son tour au supplice, par Thésée. C'est la Gouvernance alors qui perd la tête, à la manière de ces chefs de tribus, nous dit Pierre Clastres (1974), qui, à trop vouloir mettre en œuvre la soumission de leurs sujets, perdent le pouvoir qu'ils lui ont laissé.

Les structures de l'insertion par l'économique subissent les « dialogues de gestion ». Outils imposés par l'administration, où le contrôle et la revue de paquetage, décident de la suite des parcours : financements, aides à l'accompagnement, postes aidés. L'institution

assure le « Pilotage et la gouvernance » de l'IAE, longtemps laissée aux mains des travailleurs sociaux et des militants associatifs.

Les jeux du pouvoir et du contrôle remettent désormais Procuste au goût des procédures et des logiciels. Les directions du travail ont depuis changé de nom. Les Direcctes⁵ cherchent dans quelle direction trouver le travail. Pôle emploi est en quête de sens. On agrée toujours les structures de l'IAE dans des Commissions départementales qui installent, jusqu'à l'absurde, la suspicion des associations qui ne trouvent pas, à leurs usagers, le travail qui manque aux entreprises⁶.

Reconquérir le travail

Les marchés financiers formulent les questions et les réponses : il faut payer la dette, disent-ils. Les structures de l'IAE cherchent de l'argent. Procuste les soupçonne de voler leurs subventions. La Grèce plongée dans le chaos par les régulateurs de la dette attend Thésée⁷.

Dans un monde virtuel, et délocalisé, la transformation de la matière, paraît relever d'une opération magique. Les plus jeunes n'imaginent, ni l'intelligence de la main, ni celle de la pensée. Ils vivent dans un univers où les légumes naissent au supermarché et le lait dans les boîtes. Ils déambulent sur une planète où la création et la transformation ont déserté la production. L'existence de l'homme se mesure désormais à son pouvoir de consommation. Il vit son destin à crédit dans un environnement toxique et pollué.

Les Structures ne savent plus qui les gouverne. Les plus anciennes se souviennent qu'au début était le travail. Le travail s'est absenté. Le crédit s'est avancé. La spéculation s'est installée. Les marchands de rêve continuent de vendre leurs paradis artificiels : des voyages au parfum de cauchemar et d'addiction. Les plus jeunes vivent leur vie par procuration sur la toile du net. Les Éducateurs disparaissent dans les appels d'offre. Dans les quartiers, les dealers, nouveaux employeurs, organisent des stages de formation et distribuent des actions. Les structures d'insertion saluent Procuste à distance.

Bibliographie

Pierres Clastres (1974) *La société contre l'État*, Minuit.

Christophe Dejours & Florence Bègue (2009) *Suicide et travail : que faire ?*, Puf.

Robert Linhart (1981) *L'Établi*, Minuit.

Patrick Macquaire (2008) *Le Quartier Picassiette*, L'Harmattan.

⁵ Directions régionales des entreprises, de la concurrence, de la consommation, du travail et de l'emploi.

⁶ Les structures doivent justifier de leur gestion annuelle en dialogue de gestion : composition et formation du personnel, niveau d'autofinancement, taux d'encadrement, taux de sorties vers l'emploi, origine des moyens et subventions. Les Commissions départementales d'insertion prennent ensuite une décision d'agrément à partir d'une synthèse réalisée par les Direcctes. La présence consultative des fédérations de l'IAE permet de pondérer les pressions de l'administration.

⁷ Les ressorts d'une tragédie à venir.

LE DOSSIER DU TRIMESTRE
ÉCOLE : « PEUT MIEUX FAIRE ! »

Bernard Montaclair (dir.)

* * *

REFONDER L'ÉDUCATION NATIONALE
Une utopie nécessaire

Bernard Montaclair

« [...] J'en fus même induit en péché jusqu'à penser : des gens heureux n'ont besoin d'aucune autorité, car en tiendra lieu ce joyeux instinct humain qui fera que chaque homme saura exactement ce qu'il doit faire et comment le faire ».

Anton Makarenko, *Poème pédagogique*.

Certains parleront d'un propos utopique, d'autant plus que l'Éducation soviétique ne s'est guère inspirée de l'expérience de Makarenko ! Mais Roger Dadoun nous a rappelé (*Cultures & Sociétés* n°24) qu'il ne faut pas retenir uniquement de l'utopie son sens, péjoratif, de rêve irréaliste. L'utopie est une source de créativité. A contrario, persister dans un système scolaire qui produit cinquante pour cent d'échecs, c'est aussi une regrettable illusion.

Nous sommes au seuil d'une mutation politique et sociologique révélée par l'impasse dans laquelle le capitalisme spéculatif financier s'est engagé. Les enjeux de la transmission, le contexte, les outils, les buts ont changé depuis l'École de Jules Ferry.

François Hollande, Président de la République, a chargé Vincent Peillon de refonder l'École. Il indique même une piste pour cette tâche : « Préférer la coopération à la compétition ». Chiche !

Mais il nous faut alors, pour refonder l'École, s'interroger sur les fondations, les strates sur lesquelles repose le modèle actuel. Il s'agit moins de réformer une fois de plus les programmes et les rythmes scolaires que de s'interroger en profondeur sur ce qui fonde l'institution de transmission, et sur quelle conception de l'homme elle repose. Seulement alors sera éclairée la réponse à la question : « Comment s'y prendre ? »

Avec les contributions de :

Jean Ferreux, actuellement directeur des éditions Téraèdre, a travaillé entre autres dans la Marine marchande, le transport aérien, au Club Med, dans une ferme du Gers, comme consultant indépendant...

Denis Jeffrey, professeur d'éthique à la Faculté des sciences de l'éducation de l'Université Laval (Québec).

Bernard Montaclair, ancien éducateur, compagnon de route de Célestin Freinet et de Fernand Oury, docteur en psychologie, a lancé l'action éducative en milieu ouvert de Caen, puis l'école d'éducateurs spécialisés de Caen-Hérouville, avant de poursuivre son chemin dans la psychothérapie et l'écriture.

Serges Muscat, diplômé en lettres, sciences de l'éducation ainsi qu'en sociologie. Il publie depuis une vingtaine d'années des textes critiques et de fiction. Son premier recueil de textes littéraires est édité lorsqu'il a 26 ans. L'informatique est un de ses objets d'étude et il participe activement au mouvement du logiciel libre sous Linux.

C'est bien longtemps après avoir quitté l'école primaire que j'ai entendu l'expression de « hussards noirs de la République », et je conserve pour ceux que j'ai eus alors une infinie reconnaissance. Car ce sont eux – après mon grand-père – qui m'ont inculqué les rudiments d'une compréhension ordonnée du monde. Sans que pour autant, d'ailleurs, mon « esprit de contradiction » ne s'exerçât point.

C'était à la fin du XIX^e siècle, dans un trou du Doubs. Grand-père y gardait les bêtes, dans les pacages, et, lorsque l'hiver arrivait et que le cheptel était à l'étable, il allait à l'école, pendant trois ou quatre mois. Là, M. Boillin (je me souviens de son nom, et des photos que je regardais de lui) réussit à conduire grand-père jusqu'au certif⁹. Et sans doute grand-père fut-il mon premier instituteur, qui m'apprit l'alphabet, puis à lire et (un peu) à compter.

Ce qui fait que dans ce (alors) village de la banlieue est de Lyon, où nous avons emménagé après la mort de mon père, je ne passai qu'une matinée dans la classe de M^{me} Ponchon (c'était la première classe de l'école primaire ; on disait à l'époque « sixième » – la première étant la classe du certif⁹ – et je n'ai pas envie de rechercher les équivalents actuels). Elle m'envoya dans la classe de M. Palin (un grand gaillard, en blouse grise, comme tous les instits de l'époque, et le béret vissé sur le crâne – même en classe, autant qu'il m'en souvienne) qui avait pour « stratégie », afin de ne pas tirer les oreilles des mauvais élèves, de leur pincer, très énergiquement, la joue. Mais, bien des années plus tard, alors qu'il avait pris sa retraite, et que je le retrouvais (avec son épouse, qui avait, elle, été instit⁹ « chez les filles ») sur le marché du village, nous nous embrassions avec émotion.

Mais, au bout du premier trimestre, constatant que je m'ennuyais dans sa classe, parce que je savais déjà tout ce qu'il aurait pu m'enseigner, M. Palin me fit passer dans la classe de M. Béjuis. Et là, panique : je ne savais pas, même si je n'ignorais rien des conjugaisons, dans quelle succession les pronoms personnels (le « je, tu, il, nous, vous... ») s'ordonnaient... Est-ce dans cette classe, ou la suivante, celle de M. Ponson que je découvris les joies inépuisables des « mots de la même famille » ? Je ne sais, mais je suis persuadé que, de là, me vient ma passion pour l'étymologie. Encore aujourd'hui, lorsque je dois réfléchir à un sujet donné – le cas échéant pour produire un article, mais pas forcément –, la première chose que je fais est d'aller consulter l'un de mes innombrables dictionnaires pour connaître la généalogie du mot.

Puis vint la classe suivante, jusqu'à l'horrible classe de M. Simon (le directeur de l'école) : la classe du certif⁹. J'avais neuf ans (une dispense de deux ans pour me présenter au concours d'entrée en sixième du lycée – le « collège » : pas encore inventé – m'avait été refusée) et me retrouvais parmi des quasi-adultes, de quatorze ans, voire plus, pour les redoublants. Pas agréable du tout. D'autant plus que ledit instituteur ne m'aimait guère – le déjà cité esprit de contradiction, plus le fait qu'il savait que je ne compterais pas dans ses statistiques de réussite au certif⁹ (eh oui, il y avait, je l'ai appris plus tard), émulation, voire concurrence – la « culture du résultat », déjà ? – entre les instits de première).

⁸ Extrait de : *Prise de ris(que)* © L'Harmattan, 2011.

« PEUT MIEUX FAIRE ! »
Appréciation qui ne s'adresse pas seulement aux élèves...

Bernard Montclair

Les questions de fond sont toujours dérangeantes. Je crains que nous ne soyons pas toujours au clair, les uns et les autres, droite, gauche et abstentionnistes confondus, sur les fondements idéologiques de nos attitudes (et des institutions qu'elles génèrent) en matière d'éducation et, plus généralement, sur une éthique appliquée dans le quotidien à nos postures d'éducateurs, de soignants, de parents. Pour qualifier une autre attitude devant l'Autre-différent, plus jeune, d'une autre culture, d'un autre niveau social, devant l'Autre-ignorant, ou souffrant, ou surtout qui manifeste des comportements qui nous dérangent ou nous menacent, j'avais cherché un terme approprié.

Certains actes extrêmes sont par nous qualifiés « d'inhumains ». Quelle est donc la caractéristique de ce qui est humain ? Comment qualifier l'a priori éthique qui doit soutenir toute démarche à l'égard de notre semblable, aussi dissemblable soit-il ? Par exemple, Carl Rogers, un peu oublié de nos jours, avait, lui, énoncé son « postulat optimiste » (auquel j'adhère) : « Tout individu possède en lui les moyens de son propre développement ».

Un courant venu d'outre atlantique, sous prétexte de recherches sur les neurosciences, invite actuellement à développer un « transhumanisme ». Comme par hasard, il s'agit surtout de cognitif, de performatif, tous domaines utiles à soutenir les capacités à combattre l'autre, militairement ou psychologiquement, ou à « vendre » un produit, une opinion, une conduite. La nanotechnologie associée à la biologie moléculaire robotiserait à court terme et raboterait peu à peu la pensée. Une dégauchisseuse en quelque sorte.

Freud a parlé de « l'inquiétante étrangeté ». Son inquiétude et la nôtre résident bien dans ce désarroi devant l'étrange, l'étranger, qui nous renvoie une image trouble et troublante de nous-mêmes. Dany Robert Dufour (2005) insiste, comme Henri Wallon, sur l'extrême immaturité de l'espèce humaine et le phénomène de la néoténie. J'avais pour ma part, dans mon cours inaugural à l'ouverture de l'école d'éducateurs en 1969, évoqué cette question et celle de l'immaturité des institutions dont nous nous dotons.

La psychologie de l'enfant, la psychanalyse ont bien révélé tout ce qui marque la personnalité de façon durable. On sait aussi que les modifications sont plus difficiles à se produire au fur et à mesure que l'individu grandit. On sait que les empreintes se potentialisent au fil du temps. Naître dans une famille de bon niveau socio-économique, avec des stimulations culturelles importantes, procure à un individu une chance d'avoir un destin, une place de choix dans ce qu'on appelle l'ascenseur social. La maîtrise du langage, de la syntaxe, la richesse du vocabulaire dépendent indiscutablement du contexte économique-social. Serge Muscat développe cette question dans le présent numéro.

Être « né coiffé » reviendrait donc au même, que l'empreinte soit génétique ou non. Pour parodier Coluche : Il y aurait des humains plus humains que les autres ? Nicolas Sarkozy avait affirmé sa croyance à la prédominance du génétique. Et sa politique sociale s'est orientée en conséquence. Dépistage, répression, enfermement sont dans la logique du « criminel-né » théorie du XIX^e siècle. Mais ce primat du génétique ne tient pas et les généticiens eux-mêmes en sont revenus. Ils parlent d'épigénétique. Par contre, étant admis que rien n'est fixé définitivement, il reste à préciser les moyens à employer pour favoriser un développement harmonieux, socialisé, responsable, pour tout dire : « citoyen ». Se préoccuper, en particulier lorsque des comportements, des déficiences se sont installées, de trouver une attitude humaine appropriée et acceptable par le corps social.

Traditionnellement, on met en avant les valeurs d'effort, de persévérance, de volonté. Je n'ai rien contre le choix symbolique qu'a fait François Hollande de rendre hommage à

Jules Ferry, fondateur de l'école républicaine. (Étienne Adam m'a rappelé néanmoins que cette école laïque, gratuite et obligatoire était l'œuvre de la Commune...). Le nouveau Président aurait été mal venu de rappeler d'autres aspects moins généreux de la politique de la 3^{ème} république. Le contexte de la défense et de l'expansion économique et territoriale de cette période, entre la guerre de 70 et celle de 1914 explique que l'école de Jules Ferry visait surtout, c'est compréhensible, à former des citoyens-soldats.

Les termes militaires ont survécu en pédagogie. Classes, instruction, objectifs, rangs, « être armé pour la vie », « combattre » la paresse, etc. Les instituteurs devaient enseigner « tout ce qu'il n'est pas permis d'ignorer ». Prévalait en 1905 la conception d'une classe homogène, et des savoirs standardisés. L'« autorité », la discipline, l'obéissance, la répétition, avec le primat de la mémoire, étaient les moyens pédagogiques privilégiés pour que les contenus de savoir, et les compétences utiles à la société, soient transmis sans déformation. Tout écart est une faute qui mérite correction. On ne parle pas d'erreurs d'orthographe dans les « dictées »... Cet exercice obsolète en usage depuis plus d'un siècle, et remis au goût du jour par Bernard Pivot, constitue (comme les interrogations s'apparentent souvent à des interrogatoires) une méthode de « mise en échec » au cours de laquelle la mise en défaut culpabilisante et l'humiliation sont instaurées. La mise en compétition, le classement, les notes (autrefois la croix d'honneur), autant de moteurs, carottes et bâtons, pour faire avancer l'âne et son bonnet.

La conception de la classe homogène était même encore celle de Freinet qui avouait son embarras devant des enfants qui, dans la classe, étaient récalcitrants à la bonne pédagogie qui devait remplacer celle, de caractère militaire, qu'il récusait. « Je n'ai pas de mérite d'avoir inventé la pédagogie Freinet. Blessé du poumon à la guerre, j'ai été obligé d'inventer des moyens pour faire la classe sans gueuler » répétait-il souvent.

Fernand Oury s'est appuyé sur le courant de la psychothérapie institutionnelle cher à son frère Jean, à Tosquelles et quelques autres, pour prolonger l'œuvre de Freinet. La coopérative scolaire s'est érigée en outil privilégié, avec la notion de Conseil (Pochet & Oury, 1998). La dimension du groupe, avec la prise en compte des interactions, des transferts latéraux, modifie la traditionnelle disposition frontale maître-élève. Les rapports entre les élèves ne sont plus dans la compétition, mais dans la coopération. L'autorité n'est pas une posture humiliante et dominatrice, mais, étymologiquement, ce qui augmente l'Autre, le rend « auteur ».

Autre avantage de la pédagogie d'Oury : la pédagogie institutionnelle permet d'intégrer des enfants que l'école a exclus : « *Miloud, ou la classe coopérative agent de thérapie* »⁹.

Une pédagogie « moderne » a fait ses preuves. Pourquoi donc n'est-elle pas plus répandue ? Elle pourrait constituer le « socle », les fondations de cette école que le nouveau gouvernement s'applique à refonder... Je constate que dans les milieux « progressistes » ou de gauche, elle est encore ignorée ou critiquée.

« Et c'est parce que la plupart des intellectuels communistes ne sont marxistes que du bout de la plume qu'ils dédaignent notre travail. [...] Mais qui fera ce grand soir si ce ne sont ces mêmes élèves que nous avons sabotés à l'École, et dont nous plaindrons dans 5 ou 6 ans qu'ils ne comprennent rien en politique ? ». m'écrivait Freinet en 1965.

On retrouve un peu partout un vocabulaire discriminant, excluant. La dichotomie entre ignorants et cultivés, courageux et paresseux, cigales et fourmis nourrit les propos de table. Autour de la machine à café, les travailleurs sociaux tiennent les mêmes propos exaspérés que les enseignants dans les salles de profs. « Ces gens-là », les « cas-soc » désespèrent les bonnes volontés.

⁹ Dans: *Études psychothérapiques* (mars 1985), Toulouse, Privat, n°59.

Le risque d'un nouveau « racisme » apparaît donc : un nouveau clivage : Ceux qui ont du courage, de la volonté, et ceux qui n'en ont pas. Une conception volontariste de l'éducation a été adoptée de bonne foi par les plus progressistes. Pour certains, la misère n'aurait pas seulement une cause économique, mais psychologique. Cette affirmation est parfois émise par des gens de gauche. Les pauvres seraient même un obstacle au progrès puisqu'ils votent mal ou ne votent pas...

Des psys cherchent dans les écrits freudiens et lacaniens des explications d'un autre ordre. Les considérations psychanalytiques viennent parfois étayer les argumentations. Leurs analyses sont respectables, mais risquent d'entraîner les mêmes attitudes d'exclusion, de disqualification, de jugement, et dévalorisantes que celles de la bonne bourgeoisie moraliste et élitiste.

Ce débat du type « poule ou œuf ? » ne fait que poser d'autres questions pédagogiques centrales : Comment éduquer à la volonté ? Lutter contre la dépression ? Comment instaurer ou restaurer le désir ?

Il faut peut-être revisiter les théories sur l'énergie psychique et ses blocages qui avaient préoccupé Freud au début de ses recherches (la libido). Wilhem Reich a eu le mérite de tenter de suivre Freud sur cette piste que jalonne la sexualité.

Vincent Peillon peut donc, dans la « refondation » de l'École, trouver des pistes intéressantes : Celle d'une pédagogie active, coopérative, qui a fait ses preuves depuis près d'un demi-siècle. Entre savoir et pouvoir, mai 68 avait voulu élargir la lutte des classes, comme dans la dialectique du Maître et de l'Esclave, au rapport dominant/dominé. Peut-être est-ce dans cette direction, qu'il nous faudrait encore creuser.

W.Reich écrivait dans *Les enfants du futur* : « Nous ne pouvons pas prêcher « l'adaptation culturelle » pour nos enfants alors que cette même culture s'est désintégrée sous nos pieds depuis 35 ans. Devons-nous adapter nos enfants à l'âge de la guerre, de l'extermination de masse, à la tyrannie, à la détérioration morale ? Nous ne pouvons pas dire à nos enfants quel monde ils doivent bâtir. Mais nous pouvons les équiper des structures de caractère, de la vigueur biologique qui les rendra capables de prendre leurs propres décisions, trouver leurs propres voies pour construire leur propre futur et celles de leurs enfants de façon plus rationnelle. »

Chiche que nous nous mettions à l'ouvrage ! Que la refondation promise par la gauche soit précédée par ce que Freinet avait appelé « la nuit du quatre Août des éducateurs » qu'il attendait en vain.

« L'abolition des privilèges », à la Révolution française, était plus importante que les États Généraux, et que la prise de la Bastille. Mais elle impliquait trop de renoncements narcissiques. Et surtout, la question de l'économie était oubliée.

La refondation de l'École devrait donc préciser son éthique et préconiser les procédures pédagogiques propres à former des citoyens responsables.

Les effectifs, le renforcement des dispositifs d'aide aux « décrocheurs », (R.A.S.E.D, Psychologie scolaire, établissements spécialisés, etc.) et de prise en main des récalcitrants et délinquants (Centres Éducatifs Fermés) sont des dispositifs utiles et nécessaires. Les « expériences » « d'internats d'excellence », sur le modèle universitaire américain de la « singularité », sont par contre des dispositifs creusant le fossé entre des élites et la masse des laissés pour compte.

Les solutions résident déjà dans l'application des préconisations existantes.

Nous déplorons lors des élections, le chiffre important des abstentions. Mais si les enfants, dès l'école maternelle, apprenaient à débattre, voter, élire un délégué, et les délégués être appelés

à leur tour à donner leur avis au conseil d'école, etc. ils auraient peut-être, à leur majorité, une meilleure habitude des mécanismes démocratiques...

Depuis la Loi d'orientation de 1975, des textes (2002) encourageaient et même instaurent des instances de concertation parents-enseignants ou travailleurs sociaux-usagers. Ces instances, embryonnaires et difficiles à gérer, « Vie de classe », Conseils d'École, sont autant d'outils pour instaurer un partenariat entre les sujets, les parents, les enfants, les éducateurs, les enseignants... Donner un sens à l'École, à la parentalité élargie, à la transmission.

Il s'agit que les actions et les interventions prennent un sens différent de celui de la pédagogie autoritaire traditionnelle, du service social paternaliste, du traitement psychopathologique de sujets infantilisés et nomenclaturisés.

Mais la simplicité n'est pas si simple.

Si une autre attitude, une « humanité » dans les rapports pédagogiques, éducatifs et psychosociaux n'est pas facilement refondée, c'est souvent parce qu'elle affecte profondément les personnes. Le décloisonnement des partenaires demande de développer des procédures appropriées et ne s'improvise pas. Il oblige à un changement de regard.

La recherche pédagogique

Le plus souvent, on insiste sur les contenus, les matières au programme. « Tout ce qu'il n'est pas permis d'ignorer », et beaucoup moins sur les procédures à utiliser. Comment comprendre qu'un jeune, de campagne ou de banlieue, ne soit pas captivé par son histoire, ses origines, les sciences de la vie, la poésie au sein de l'École, alors qu'il maîtrise mieux que ses parents des manipulations informatiques complexes sur son portable ? A-t-on jamais vu un jeune dyslexique sucer son esquimau par le bâton ?

« On ne connaît point l'enfance : sur les fausses idées qu'on en a, plus on va, plus on s'égare. Les plus sages s'attachent à ce qu'il importe aux hommes de savoir, sans considérer ce que les enfants sont en état d'apprendre. Ils cherchent toujours l'homme dans l'enfant sans penser à ce qu'il est avant que d'être un homme » écrivait Rousseau.

La plupart du temps, la recherche porte sur la connaissance psychologique et la psychopathologie de l'Enfant. On étudie ses capacités cognitives, la mémoire, l'attention, « la volonté », la concentration... Ces connaissances sont évidemment précieuses. Mais certaines sont « oubliées » ou encombrantes. Par exemple, Freud, dans son *Introduction à la psychanalyse*, à propos du lapsus et actes manqués, parle d'erreurs d'écriture, de lecture. Jamais de « fautes ». Le moindre lycéen qui a eu quelques rudiments de Freud à son programme a lu que les erreurs avaient un sens.

Henri Wallon faisait de l'affectivité le moteur du cognitif.

Marie-Christine Hay-Montaclair, dans une recherche menée avec Sophie de Mijola, avait mis en évidence le lien entre les blocages d'apprentissage et les carences précoces de l'enfant. Troubles de l'allaitement entre autres. Comme si les difficultés tournant autour de l'introjection, de l'incorporation d'un bon lait (réel ou vécu comme tel) se retrouvaient lors de l'assimilation des données symboliques et conceptuelles. Les vécus traumatiques, les carences, et les blessures narcissiques vécues dans le milieu familial rendent compte à la fois des inhibitions et des inappétences, mais aussi des réactions de prestance maladroites ou agressives à l'égard de ceux qui s'efforcent d'instruire, d'aider, de soigner, d'éduquer.

La mauvaise volonté rendrait intentionnelle l'erreur, lui attribuant ainsi un caractère de faute. La correction appartient au registre de l'autorité coercitive. La discipline, qui fait la force principale des armées, est la réponse toute trouvée, avec le primat donné à l'effort, « la

volonté ». Mais comment peut-on inculquer la volonté à des sujets qui n'en ont pas, ou, pire, en manifestent de la mauvaise ? La (bonne) volonté du maître, seule, intervient alors. Mais l'enfer est pavé de bonnes intentions : « Il est bien étrange que, depuis qu'on se mêle d'élever des enfants, on n'ait imaginé d'autres instruments pour les conduire que l'émulation, la jalousie, l'envie, la vanité, l'avidité, la vile crainte, toutes les passions les plus dangereuses, les plus promptes à fermenter, et les plus promptes à corrompre l'âme, même avant que le corps soit formé. À chaque instruction précoce qu'on veut faire entrer dans leur tête, on plante un vice au fond de leur cœur ; d'insensés instituteurs pensent faire des merveilles en les rendant méchants pour leur apprendre ce que c'est que bonté ; et puis ils nous disent gravement : Tel est l'homme. Oui, tel est l'homme que vous avez fait ! » écrit encore Rousseau.

La recherche du sens que peuvent avoir des erreurs d'orthographe, ou de calcul, des troubles de la mémoire pourrait être une préoccupation majeure pour la recherche pédagogique.

À moins que les erreurs pédagogiques des enseignants, les oublis répétés des observations freudiennes les plus élémentaires, les échecs répétés de la pédagogie n'aient elles-mêmes un sens : Et si la relation pédagogique était parfois infiltrée par autre chose que la bonne volonté de l'adulte de faire grandir un enfant, ou la bonne intention d'un travailleur social d'aider un jeune, ou une famille, à « s'en sortir » ? Cette « autre chose », ne serait-ce pas la jouissance inconsciente d'avoir une place dominante par rapport à un dominé ?

L'objet de la recherche devrait donc porter davantage sur les interactions adulte-enfant, et sur les attitudes des adultes, ses représentations, ses intentions conscientes et inconscientes, ses effets sur la capacité de l'enfant à apprendre. En d'autres termes, sur les phénomènes transférentiels et contre-transférentiels qui activent ou oblitèrent les motivations. Cette recherche méthodologique en pédagogie devrait s'appuyer sur la méthode monographique, clinique, l'analyse de situations de réussite et d'échecs relevées et analysées collectivement dans des groupes d'éducateurs, d'enseignants, de travailleurs sociaux. L'erreur méthodologique pour ce type de travail est la tendance à intellectualiser, à chercher à plaquer une théorie sur la situation, ce qui est le contraire de la démarche analytique...

Makarenko recommandait aux pédagogues d'écrire chaque jour leurs expériences. On n'est pas loin de ce que Fernand Oury répétait à propos de ses écrits : « Ne rien écrire et dire que nous n'ayons fait ». Sophie de Mijola compare la recherche en matière psychopathologique à l'enquête policière (chercher ce qu'il y a derrière les choses)... C'est la démarche du linguiste Gérard Genette dans *Palimpsestes*, qui recherche les écrits plus anciens cachés dans la littérature (« Lira bien qui lira le dernier ! »)

La curiosité, l'émulation des enfants aux côtés du maître, l'étonnement, le libre échange d'hypothèses entre des travailleurs sociaux au cours d'une séance d'analyse de pratique, sont des démarches de recherche qui éveillent au désir, stimulent la machine à penser. Jacques Lévine comparait une classe à « une communauté de chercheurs ». La cure psychanalytique, bien sûr, est aussi une démarche au cours de laquelle analysant et analyste sont côte à côte (l'un un peu en retrait...) face à l'écran blanc d'un « texte » à découvrir.

Après des siècles de relations frontales, de château fort à château fort, de religion à religion, d'État à État, nous pourrions transformer des meurtrières inutiles en fenêtres ouvragées ouvertes sur des paysages, et les sculptures du voisin. Mais pour préparer le grand désarmement, il faut apprendre à regarder l'autre autrement que comme un ennemi potentiel, et chercher à voir en lui un partenaire.

Le passage du « face à face » au « côte à côte » demande un entraînement, un risque à courir. Des découvertes surprenantes peuvent pourtant nous y encourager. Voilà des pistes méthodologiques qui s'apparentent effectivement à la découverte d'une énigme devant

« l'inquiétante étrangeté » freudienne, D'autre part, l'obsession rationaliste à trouver des rapports de causalité empêche que soient appréhendés les éléments sous l'angle de la contiguïté, ce qui n'est pas la même chose. Le vieil adage répété aux étudiants en médecine : « On peut avoir à la fois la vérole et un bureau de tabac » illustre bien la vanité et la fragilité de ces recherches de cause devant le symptôme que peut représenter un comportement. Encore faut-il accepter d'admettre que ce comportement ait un sens, pas forcément une explication.

L'étonnement, l'émerveillement, la curiosité, accompagnés de respect et d'humilité devant un comportement complexe sont par contre sources de rencontre avec l'Autre, amorce d'une compréhension (qui n'est pas explication, ni approbation). La place de la créativité, de l'humour, du rire, des activités ludiques est à redimensionner. Ces activités ne sont pas à confondre avec les jeux et gadgets proposés par la société de consommation qui vise à distraire, rendre attrayant le travail scolaire comme le médicament amer est édulcoré pour avoir meilleur goût. L'humour, le jeu sont des outils pour aider à comprendre, revivre les situations, éprouver les émotions. Jeux de rôle, psychodrame, ces outils existent qu'il convient d'affiner en fonction d'indications judicieuses. Les acquis de la psychologie sociale et de la dynamique de groupe, les études sur la résistance au changement, sur « le moral » des groupes à tâche (Moreno, Lewin, Margaret Mead), les travaux d'Anzieu, Kaes, Mucchelli, etc. sont insuffisamment pris en compte. Le réflexe archaïque de la pédagogie frontale et volontariste vient trop souvent, en vain, au secours des pédagogues et travailleurs sociaux perturbés par ce que Jacques Lévine appelait : « l'Autrement Que Prévu ». Des dispositifs analogues sont indispensables aussi à tous les travailleurs sociaux, en particulier dans le domaine de l'aide à domicile, du travail en maison de retraite, jusque dans les centres de détention...

La suppression de l'estrade par Freinet est donc très symbolique d'un changement des rapports de place. Les travailleurs sociaux pourraient reconnaître qu'ils ont parfois les mêmes soucis, les mêmes malades, les mêmes problèmes que leurs usagers. Ils ne perdraient pas grand-chose à descendre de leur estrade de bien insérés, de bien-sachants, de bien-faisants. Si ces questions ne sont pas éclaircies, si on doute encore de l'importance de l'action éducative, pédagogique, thérapeutique, si on néglige la recherche méthodologique et clinique, la mission des travailleurs sociaux est ambiguë, désespérante voire inutile. « Ne dis pas c'est naturel – dit Brecht dans une de ses pièces – de peur que tout ne devienne immuable »

La question de la santé mentale reste aussi source de malentendus. Causes de la schizophrénie, de la perversion, de l'autisme, impact de l'environnement, de l'éducation, des influences se conjuguent avec des dispositions génétiques qu'il n'est pas question de renier. Là encore, la question de « l'humain » reste imprécise. Un trisomique, un autiste, un dément, est-il considéré comme un homme ? Et un Rom ?

L'importance de l'expérience et de l'influence des sociétés comme les « Croix Marines » fondées par le regretté Roger Misès, ou « Advocacy », est à prendre en considération.

La violence est un thème récurrent. Les travaux des sociologues, des criminologues, des psychologues sont trop mal connus ou exploités. L'exploitation de l'homme par l'homme, l'esclavage, ne sont que des variantes d'une tendance plus archaïque : L'instrumentalisation de l'autre. Le versant économique est une des modalités du pouvoir. La lutte contre le libéralisme et le capitalisme ne sont pas les seules actions à mener pour faire progresser l'humanité. L'échec des « démocraties populaires » l'a bien mis en évidence.

La misère, chômage, l'absence de logement, aussi, sont une violence, au même titre que le mépris, la condescendance et le sarcasme. Les physiologistes ont, depuis longtemps, découvert que les informations passent, avant d'être stockées et de déclencher certains actes, par le cerceau affectif. Pas d'acquisition de connaissances scolaires sans motivation ou

appétence en relation avec des souvenirs émotionnels positifs. Pas d'appels à la raison, aux « projets » sans acceptation émotionnelle. Pas d'« insertion » dans un milieu perçu comme hostile. Si la répression et la contention répondent à la violence, elles amplifient le phénomène. Et la violence est inséparable de la peur. Méfiance et peur de l'Autre sont des mécanismes archaïques.

L'absence de circulation de la parole (et il n'y a pas de parole sans écoute), conduit à la fermeture, au fantasme. Et la parole est l'instrument et le véhicule de la pensée. Le besoin d'identité positive, de perspective doit être le souci des agents de développement social. L'expérience des équipes d'ATD-Quart monde, de leurs « Universités Populaires » est précieuse à cet égard. Comment recueillir la parole d'un adulte ou d'un enfant qui n'a que deux-cent mots de vocabulaire, sans qu'il se sente humilié par notre facilité verbale ? Comment aider sans froisser la dignité ?

Le Front national fait son fond de commerce de la peur, de la désespérance, de la méconnaissance de nombreux électeurs qui vivent dans la précarité et la solitude. La désinformation est la technique perverse la plus employée. La question du « vote des étrangers » surfe sur un amalgame entre la délinquance, l'identité, et la différence culturelle. Les militants de gauche doivent aussi faire attention à ne pas stigmatiser, diaboliser ceux qui cherchent dans les propos mensongers et démagogiques un espoir qu'ils trouvaient naguère dans le PC ou le syndicat de leur ville ouvrière.

Une conception rigide de la laïcité qui bouscule les convictions et pratiques religieuses et culturelles de l'islam est, de la même façon, improductive.

Formation et Accompagnement

La refondation véritable devrait viser l'affinement de nos propres attitudes. La formation initiale, plus qu'un enseignement, doit être repensée dans cette perspective. Elle devrait être prolongée tout au long de la vie professionnelle par un accompagnement.

L'impact quotidien d'une pédagogie du sujet sur les acteurs pédagogiques et médico-sociaux est éprouvant. Il faut que les enseignants, les travailleurs sociaux puissent trouver des lieux moments « hors menace » pour partager leurs inquiétudes, leurs interrogations, prendre de la distance, trouver, par l'écoute sécurisante d'un groupe, des solutions possibles. De tels espaces existent. Fondés par Jacques Lévine, depuis vingt ans, dans l'esprit des « groupes Balint », ils sont l'occasion, dans les séminaires de l'AGSAS¹⁰, de partage, de recherche régulière, et de formation pour les animateurs. Il ne s'agit pas là de « cellules de soutien psychologique » pour les enseignants et travailleurs sociaux atteints par le *burn-out*, mais d'un « travail sur le travail ». Les enfants, les usagers, les clients, les patients seront les premiers bénéficiaires de cette recherche dans l'après-coup. L'analyse de pratique, la supervision, commencent heureusement à se développer un peu partout.

Les ateliers philo sont également le prolongement naturel de ces instances de recherche permanente du sens. Là encore, l'animation de tels groupes ne s'improvise pas et ne saurait revêtir l'aspect d'un cours, ou d'une distribution de recettes, d'un instrument de jugement ou « d'évaluation ».

Est-ce à dire qu'on établit un égalitarisme démagogique ?

Ne faut-il pas avoir présent à l'esprit que l'École (et l'éducation en général), est un lieu de privation de jouissance ? L'apprentissage du langage, de la lecture, des mécanismes de communication avec le corps social, est une castration symbolique. C'est une raison de plus pour que ces limitations de jouissance ne proviennent pas du caprice de l'adulte, mais de « la nécessité des faits ». Le travail en groupe, le Conseil, toutes ces instances où l'individu

¹⁰ Association des Groupes de Soutien au Soutien : 10, rue aux loups 76810 LUNERAY www.agsas

apprend à s'ajuster avec le collectif, permettent de développer à l'interne une dimension surmoïque. Ceci n'efface pas la dissymétrie fonctionnelle entre le leader et les membres du groupe. Celle-ci est féconde, même si elle génère résistance, méfiance, phénomènes de transfert et contre transfert. Pourvu que ces phénomènes soient reconnus comme inévitables, et sources de progrès, si possible être repérés, être parlés. Il s'agit en fait de reconnaître que nous sommes semblables à travers nos différences. Ce n'est pas si facile.

De la refondation de nos habitudes et erreurs d'adultes chargés de mission de transmission dépend un changement de regard de l'enfant et des parents sur l'Ecole et sur les éducateurs. Il dépend de nous que l'école ne soit plus perçue comme un lieu coercitif et d'humiliation, mais du plaisir de la découverte et de la créativité coopérative, en même temps que des limites de la liberté individuelle.

Notre statut de « supposés-savoir », et notre pouvoir d'intervenir sur le destin des autres est un confort narcissique gratifiant qui nous empêche trop souvent de recevoir et d'apprendre des autres. Sous prétexte d'éducation efficace, la société postmoderne risque d'entraver beaucoup d'individus dans leur faculté de penser et leur désir de grandir.

* * *

Merci à Etienne Adam, Loïc Andrien, Yves Babin, Roger Bello, Patrick Berton, J.M. Binet, Vincent Bompard, Maryse Camier, Geneviève Chambard, Mariette Chanéac, Michel Chauvière, Bernard Delattre, Claude Deutsch, Guy Dréano, Laurence Dumont, Nicole Fabre, Jean Ferreux, Thierry Goguel d'Allondans, Jean-François Gomez, Marie-Christine Hay-Montaclair, Jeanine Héraudet, Gilbert Janvion, Géraldine Kéravel-Montaclair, Henri Kégler, Jacques Ladsous, Jean-Charles Léon, Pierre Le Roy, Irénée Leparoux, Jeanne Moll, Laurent Mucchielli, Jacques Prost, Joseph Rouzel, Pierre Ricco, Jean Schmitt, Hélène Voisin, Maryse Yvon, ... pour leurs rebonds, transmissions, approbations, informations, critiques envoyées depuis quelques mois.

Lectures :

Bousquet Ch., Ladsous Jacques, Cinski S. (2011) « Séminaire *Politiques sociales de solidarité. Pour une éducation nouvelle et citoyenne* » CEDIAS.

Chauvière Michel, Ladsous Jacques, Belorgey Jean-Michel (2006) *Reconstruire l'Action Sociale*, Dunod.

Collectif (2011) *Construire ensemble l'école de la réussite* Éditions Quart Monde.

Defraigne Geneviève & Tardieu Bruno (2012) *L'Université populaire Quart-Monde*, Éditions Quart-Monde.

Dufour Dany-Robert (2005) *Le divin Marché*, Denoël.

Dutoit Martine & Deutsch Claude (2001) *Usagers de la Psychiatrie. De la disqualification à la dignité. L'Advocacy pour soutenir leur parole*, Érès.

Goguel d'Allondans Thierry [dir.] (2003) *Face à l'enfermement. Accompagner, Former, transmettre*, ASH.

Lévine Jacques & Moll Jeanne (2008) *JE est un autre*, ESF.

Lévine Jacques & Moll Jeanne (2008) *Prévenir les souffrances d'école*, ESF.

Lévine Jacques & Develay Michel (2009) *Pour une anthropologie des savoirs scolaires*, ESF.

Lévine Jacques, Chambard Geneviève, Sillam Michèle (2009) *L'enfant philosophe, avenir de l'humanité ?*, ESF.

Makarenko Anton (1945) *Poème pédagogique*, Éditions de Moscou.

Meirieu Philippe (2011) *Le devoir de résister*, ESF.

Montclair Bernard & Ricco Pierre (1999) *Former des éducateurs. Une pédagogie citoyenne : l'École de la Haute Folie*, Érès.

Montclair Bernard (1998) *Moments thérapeutiques. De la difficulté d'aider et d'être aidé*, Érès.

Pochet Catherine & Oury Fernand (1998) « *Qui c'est l'Conseil* », Vigneux, Maspero/Matrice.

Rouzel Joseph (2002) *L'acte éducatif*, Érès.

Rouzel Joseph (2011) *Supervision d'équipes en travail social*, Dunod.

Revisiter aussi :

Platon, Montaigne et Rousseau... Fernand Oury, Jean Oury, Wilhelm Reich, Françoise Dolto, Jacques Lacan et Sigmund Freud (n'en déplaise à Michel Onfray).

Sites utiles :

www.psychasoc ; www.agsas ; www.cemea ; www.philippe.meirieu ; www.icem ;
www.cedias ; www.atdquart-monde

QUE SONT LES RITES SCOLAIRES ?

Denis Jeffrey

Christoph Wulf et ses collègues ont fondé le nouveau champ de recherche sur les rites scolaires. Dans le monde francophone, peu de travaux comparables à ceux de Wulf sont parus. Les rites sont encore perçus comme des conduites figées, aliénantes et dépourvues de sens. Ils sont associés aux gestes répétitifs des cérémonies religieuses, ou aux manières bourgeoises édictées dans les livres de bienséance. Ces conceptions ne sont pas entièrement fausses, mais elles ne rendent pas justice à la complexité des rites. Plusieurs auteurs (Arnold van Gennep, Roger Caillois, Victor Turner, Jean Cazeneuve, Pierre Bourdieu, Catherine Bell, Claude Rivière, Mary Douglas, Jean Maisonneuve...) nous ont amené à les voir autrement. Parmi ces derniers, Erving Goffman (1973-1974) tient une place particulière. Pour ce sociologue canadien, toutes les interactions sociales sont des rites. Si nous acceptons cette idée de Goffman, et que nous l'importons dans la classe, nous pouvons alors considérer que les interactions pédagogiques entre enseignants et élèves sont des rites. Dans une perspective heuristique, le rapprochement entre les interactions pédagogiques et le rite peut ouvrir des nouvelles manières de comprendre l'enseignement et l'apprentissage.

Nous engageant dans la jeune tradition de recherche sur les rites scolaires, nous présentons, dans un premier temps, deux caractéristiques communes aux rites. Cette partie permet de disséquer le concept de rite pour voir son mécanisme de l'intérieur. Dans un second temps, nous proposons quelques exemples choisis de rites scolaires.

Deux caractéristiques communes aux rites

Les plus anciens rites connus se pratiquent autour de la mort. Des archéologues ont trouvé des traces de sépultures rituelles sur le site de Skhül qui ont plus de 100 000 ans. À côté de l'archéologie, plusieurs disciplines¹¹ ont contribué à faire reconnaître l'incroyable diversité des rites. Les spécialistes relèvent la variété de leur forme, de leur contenu symbolique, de leur déroulement, de leur fonction, de leur mise en scène, de leur visée, etc. On doit obligatoirement partir de cette réalité intrigante et débridée du rite pour discuter de deux caractéristiques qui leur sont communes : sa visée régulatrice et sa dimension symbolique. Cela suffira pour dire pourquoi il est pertinent de s'intéresser, loin des préjugés épistémologiques, aux rites scolaires.

Régulation. Nombre d'auteurs insistent sur la fonction anthropologique de régulation des rituels. Cette idée s'est disséminée dans la culture populaire puisque dans la langue courante les verbes ritualiser et réguler sont utilisés l'un pour l'autre. En fait, cet aspect du rite ne pose habituellement pas de problème aux chercheurs (Jeffrey, 2007, 2011). Pour le père de la psychanalyse, le rite régule les pulsions du corps. René Girard ne n'éloigne pas de cette perspective lorsqu'il développe l'idée, dans *La violence et le sacré*, que le rite sacrificiel vise la régulation de la violence. Dès 1939, dans *L'homme et le sacré*, Roger Caillois assoit sa théorie du rituel sur l'alternance entre le respect et la transgression des interdits. Les règles du rite, dans sa perspective, sont des interdits corporels¹². Georges Bataille (1957), Mary Douglas (1966) et Lauri Levi Makarius s'intéressent, dans la foulée des travaux de Caillois, à la violation rituelle des interdits. Même si leur approche théorique diffère, ils mettent en

¹¹ Études des civilisations anciennes, anthropologie, théologie, ethnologie, éthologie, psychanalyse et sociologie.

¹² Il y a des interdits de toucher, de voir, de manger, d'écouter, de pénétrer un lieu, etc. À titre comparatif, les règles d'un jeu de table ou les règles de la route ne concerne pas les dispositions corporelles. L'interdit et le permis qui touchent le corps sont les règles utilisées pour les rituels.

évidence la fonction anthropologique de régulation des rites dans trois aspects de la dimension corporelle : la cruauté érotique, l'ambivalence pur/impur et le sang.

Pour Pierre Bourdieu (1986), le rite régule et institue ce qui doit être distinct dans les rapports au pouvoir, aux classes sociales et aux identités de genre. La sociologie maffesolienne (1985) a montré comment le rite opère pour réguler le temps, l'espace et le lien social. Norbert Elias (1974) soutient que la civilisation occidentale est fondée sur la capacité des individus de se réguler par le biais des rites de civilité. Goffman montre de son côté que la ritualité dans les interactions sociales opère à partir de trois règles: 1) la réciprocité des actes, 2) l'établissement d'une distance de respect entre interlocuteurs et 3) la maîtrise des expressions corporelles. Ces théories convergent vers l'idée que le rite régule l'agir corporel.

Les sociétés anciennes recourent aux rites pour prévenir le désordre dans la société. C'est pourquoi on observe un grand nombre de ritualisations autour du sexe, de la mort, du sang, des tâches sexuées, du régime alimentaire, des changements, de l'entrée dans l'âge adulte, de la protection contre l'adversité, du rapport au surnaturel, etc. Le plus grand danger provient des individus eux-mêmes, du fait qu'ils s'emportent dans des excès émotifs. Nous ne sommes pas si différents de nos ancêtres. Vivre en société, souligne Boris Cyrulnik, nécessite un contrôle de soi parce que « l'intensité émotive, dès qu'elle n'est plus gérée par le rituel, laisse exploser la violence » (2000 : 117). En fait, les énergies corporelles, et plus largement l'agir corporel, dès la naissance et jusqu'au trépas, demeure au centre de régulations rituelles qui les éduquent, les socialisent, les humanisent et les civilisent.

Le corps est modelé par des rituels qui codifient ses mouvements, ses gestes, ses expressions émotives, sa démarche, son régime sensoriel, en somme, son incorporation. Le petit de l'humain devient un être social parce qu'il pratique des rites qui l'inscrivent dans un « agir corporel commun » (Wulf & Zirfas, 2004 : 409). Sa socialité est rituellement déterminée. Il n'y aurait pas de société sans ces régulations rituelles qui génèrent un agir corporel commun. C'était le projet de Goffman d'étudier ce synchronisme corporel dans les rites d'interactions sociales.

Chaque groupe social invente des rites qui lui sont propres, mais quels qu'ils soient, ils visent un ordre. En cela, les rites d'aujourd'hui répondent aux mêmes nécessités que ceux d'autrefois. Julien Ries rappelle que le mot rite provient de *rta* que l'on trouve dans le *Rigveda*. Dans son sens premier, il renvoie à l'ordre immanent du cosmos. Le *ritus* des Grecs, qui est proche du mot que nous utilisons aujourd'hui, signifie l'ordre prescrit. Dans l'école, les interactions pédagogiques très ritualisées entretiennent et font perdurer l'ordre scolaire.

Lorsqu'on sait la souffrance causée par les incivilités à l'école, il est plus facile de reconnaître que l'ordre scolaire exige une discipline corporelle des élèves réglée au quart de tour. Alain Marchive écrit à cet égard : « Que l'école soit un lieu fortement ritualisé n'est pas surprenant quand on connaît les caractéristiques fondamentales de l'ordre scolaire, fondé sur une stricte organisation de l'espace et du temps et une définition précise des rôles et des places de chacun » (2007 : 597). Un enfant devient élève en acceptant de contenir des énergies qu'il peut libérer avec moins de contraintes à la maison. Dans la classe, ses gestes, ses mouvements, ses déplacements, ses prises de paroles et ses expressions émotives lui demandent une plus grande maîtrise de lui-même. Les enfants sont capables de transposer et d'adapter aux divers contextes sociaux, avec une composante ludique, leur agir corporel. Ils apprennent dès le jeune âge les avantages de se prêter aux jeux sociaux. Ils savent intuitivement que des gestes, des grimaces, des mouvements corporels n'ont pas la même valeur symbolique en toutes situations.

Performance symbolique. Les spécialistes reconnaissent que les rites engagent une dimension symbolique. Les mises en scène rituelles font appel à des accessoires et des images porteurs de significations plus ou moins cachés, plus ou moins obscurs, mystérieux et

énigmatiques (bougie, gâteau, bâton, oriflamme, masque, costume, totem, idéogramme, etc.). Dans le rituel religieux, l'usage des symboles est une tentative pour rendre visible l'invisible. Pour le rituel non religieux, comme la fête d'anniversaire de naissance, il n'est pas nécessaire d'évoquer le sens caché d'un symbole pour qu'il soit efficace. Par exemple, rares sont ceux qui connaissent le sens profond du gâteau d'anniversaire et des bougies. Mais chacun reconnaît leur importance pour la réussite de la fête. Par conséquent, les symboles, même si leur signification profonde demeure inconnue, donnent à vivre du sens.

Lors d'une ritualisation, les gestes, les mots, les déplacements, les costumes, les couleurs, les accessoires, la musique, le temps et l'espace réglementaires reçoivent un sens spécifique qui doit être déchiffré dans le contexte de l'ensemble du rituel. La croix gammée est connue en Inde comme un symbole de chance. Les symboles n'ont pas un sens universel comme le pensait Desmond Morris (1979). On ne peut les généraliser d'une culture à une autre. Il n'y a pas une langue universelle des symboles.

Victor Turner (1990, 1982) appuie sa définition du rite sur le concept de « performance symbolique » (*symbolic performance*). Cet auteur anglais est un continuateur des travaux de van Gennep (1981) sur les rites de passage. S'inscrivant dans cette filiation, Wulf définit le rite comme un « savoir performatif pratique ». Il est une configuration symbolique où le corps tient la première place (2008 : 12). Le concept de performance appartient à la même famille que celui du jeu théâtral. Nous pouvons présumer avec Nietzsche que le théâtre naît des rites religieux. Ritualiser, cela ne fait pas de doute, c'est jouer un rôle singulier dans un cadre social particulier. Dans le cadre scolaire, les enfants sont amenés à jouer des rôles d'élève. Ils adaptent leurs rôles selon les situations. Par exemple, ils acceptent d'utiliser les rites élémentaires de la civilité dans la classe, mais le laisser-aller l'emporte lorsqu'ils se retrouvent entre copains.

Du fait qu'un élève performe un rituel, il accède au niveau du jeu théâtral, c'est-à-dire au niveau de la représentation. Un même élève peut montrer un comportement discipliné à l'école, mais indiscipliné à la maison. Ou vice versa. Les comportements des élèves sont analysés, dans la perspective de Gebauer et Wulf (2005), comme des ritualisations, c'est-à-dire une séquence comportementale ritualisée. Les enfants les apprennent principalement par identification, modelage, imitation et renforcement. Mais ils peuvent également, dans certaines circonstances, initier une ritualisation inédite. Ils vont également les modifier au besoin pour formuler une demande spéciale ou pour faire rire.

Lorsqu'un élève joue un rôle attendu dans la classe, nous ne pouvons pas savoir, à moins de lui demander¹³, s'il est authentique ou non. Lors d'un rite funéraire, les participants se composent une attitude de circonstance afin de montrer leur sympathie aux endeuillés. Comment savoir si l'expression de leurs émotions est sincère ! Le rituel est très proche du théâtre. Il n'est pas déraisonnable de s'attendre d'une personne qui performe un rituel qu'elle soit authentique. Mais il est difficile de le vérifier. On peut cependant s'attendre qu'elle sache bien jouer son rôle, c'est-à-dire qu'elle respecte l'esprit du rite. Dans le cadre scolaire, un enfant peut très bien jouer les rôles de l'élève sans y croire. Cela lui appartient de performer les rites scolaires « pour de vrai ou pour de faux ». Nous n'avons pas accès, en observant son comportement, aux données de sa conscience.

Les rites, en fait, proposent des « modèles de conduite » pour les diverses situations sociales. En tant que modèles, ils n'ont pas à être reproduits de manière identique. Par contre, il serait malvenu et économiquement peu rentable d'inventer un rite de salutation, pour prendre cet exemple, à chaque fois que nous rencontrons une personne. À cet égard, ils nous font épargner temps, énergie et effort cognitif. Ils offrent des indications précieuses pour savoir si on doit donner la main ou faire la bise, s'habiller formel ou décontracté, utiliser le

¹³ D'où l'importance, dans l'étude des rites scolaires, de considérer le sujet qui ritualise.

vous ou le *tu*, être proche ou distant de notre interlocuteur, etc. Les voyageurs aguerris connaissent une diversité de rites de salutation, de déférence et de table qui leur permettent d'éviter des maladresses dans leurs relations avec des étrangers. En fait, les rites procurent des modes d'emploi pour agir avec les autres. Ils indiquent la conduite à suivre dans une situation donnée. Les individus acceptent de performer des rites (salutations, fourchette, mouchoir, décence, pudeur, retenue) qui montrent qu'ils ont intériorisé les normes sociales. Wulf souligne que les individus adhèrent aux rites sociaux sans trop de résistance parce qu'ils agissent par mimétisme, c'est-à-dire par connivence avec leurs semblables.

Pour terminer cette partie, nous proposons une définition du rite qui synthétise plusieurs travaux déjà cités. Un rite est une séquence de comportement performée dans un cadre social particulier ; il met en scène des expressions corporelles très régulées, et engage l'adhésion, possiblement non consciente, à des représentations symboliques qui donne à vivre du sens et contribuent au maintien de l'identité individuelle et collective. On doit évidemment accueillir cette définition avec les réserves méthodologiques d'usage. Elle est proposée à titre indicatif pour fournir quelques clés conceptuelles supplémentaires pour discuter des rites scolaires.

Les rites dans le cadre scolaire

L'enfant entre dans l'espace scolaire par la ritualisation. Des rites assurent le passage de la vie hors de l'école à la vie dans l'école. Dans la classe, les règles pour la contenance, la retenue, l'attente, la patience, la concentration, le silence, la pudeur et la décence sont plus resserrées qu'à la maison (Le Breton, 1990 ; Picard, 1995 ; Fumat, 2000). Les régulations scolaires leur demandent une plus grande maîtrise de leurs expressions corporelles. Les élèves le constatent assez rapidement et s'y adaptent avec plus ou moins de résistance. Ils ont l'intuition qu'il y a des choses interdites à l'école, bien qu'elles leur soient permises à la maison. Dans la classe, les relations entre enseignants et élèves ne pourraient être calquées sur celles entre parents et enfants. Les rites qu'ils apprennent à l'école favorisent le passage de la culture familiale à la culture scolaire. Les enseignants, à cet égard, connaissent le défi d'amener les élèves à intérioriser la discipline scolaire.

Une trame infinie de rites, plus ou moins élaborés, imprègne la vie scolaire. En plus des rites sociaux – dont font notamment partie les salutations, la politesse, la civilité, les fêtes d'anniversaire et calendaires, les repas – le cadre scolaire fait appel à des ritualisations bien précises. Différents rites ponctuent les étapes de l'année scolaire : fête de la rentrée, examens, remises de notes, remises de prix, bal de graduation, succès des équipes sportives, etc. D'autres rites préparent et opèrent les passages entre les thèmes d'enseignement et des projets pédagogiques plus importants. Des rites scolaires rythment les activités de la journée : accueil du matin, mise en rang, déshabillage, aménagement des temps d'apprentissage et de jeu, temps pour les pauses, toilettes, tests et examens, remise des notes, etc. Plusieurs rites préparent et opèrent les passages entre les thèmes d'enseignement et des projets pédagogiques plus importants. Les rites ne sont jamais dénués de sens, même s'ils sont quasi invisibles. Ils offrent aux élèves un ordre qu'ils connaissent et des repères pour se retrouver. Leur répétition calme les élèves et les sécurise parce qu'ils peuvent anticiper ce qui vient, estimer la durée des activités, les prévoir en fonction de leurs difficultés. Le caractère répétitif des actions ritualisées procure l'assurance d'appartenir à un monde connu qu'il est possible de maîtriser. Cette assurance est indispensable pour guider les élèves vers des nouvelles expériences et des nouvelles connaissances.

Les élèves apprennent par des rites à contrôler leurs expressions corporelles, à intérioriser les normes scolaires, à s'adapter aux rythmes temporels de la classe, à respecter les séquences d'apprentissage (Gebauer & Wulf, 2005). L'aménagement des rites scolaires initient

les élèves à un grand nombre de règles spécifiques au cadre de l'école. Elles concernent l'hygiène corporelle, le code vestimentaire, les actes de communication, la civilité, la contenance, les déplacements dans la classe et hors de la classe, le niveau de langue exigé, la ponctualité, le travail en équipe, la tenue sur sa chaise, etc. Le corps est le support privilégié des conduites rituelles. Les rites disciplinent le corps afin de faciliter les rapports sociaux et de créer un ordre sécurisant pour tous. Ils ancrent le corps des élèves dans l'agir corporel commun de l'école. En intériorisant l'ensemble des régulations du cadre scolaire, les enfants s'approprient leur identité d'élève ou ce que Perrenoud (1994) nomme le métier d'élève.

Dès qu'un enfant franchit le seuil de l'école, il doit se comporter comme un élève. On doit considérer qu'un enfant ne sait pas d'emblée ce qu'est un élève, ni comment se comporter en classe. Il apprend ses rôles d'élève dans les premières années scolaires. Les jeunes ne sont pas dupes à ce sujet. Ils savent qu'ils ont des rôles à tenir pour passer avec succès à travers le système scolaire. La socialisation à ces rôles devient donc un enjeu scolaire fondamental. Gebauer et Wulf (2004) montrent que les enfants s'approprient peu à peu les composantes normatives de leur identité d'élève en répondant aux demandes des enseignants. À partir de cette perspective, nous pouvons essayer de comprendre le succès ou l'échec scolaire en relation avec la socialisation à l'identité d'élève. Par ailleurs, il pourrait être avantageux pour les enseignants de connaître la dimension rituelle dans les interactions pédagogiques afin de maintenir les élèves dans la culture de l'école.

Les traditions éducatives nous ont légué une ritualité très riche en ce qui a trait à la discipline et aux actes de communication. Plusieurs de ces rites concernent des actions minuscules, mais qui ont une très grande importance pour les élèves et les enseignants (Quantz et al., 2011). Les élèves reconnaissent les gestes rituels de l'enseignant pour attirer l'attention, demander le silence, exprimer une réprimande, accorder la parole, etc. Un changement dans le ton de la voix, dans un regard ou dans une position des bras n'est pas insignifiant pour eux. Ils sont très sensibles aux signes non verbaux très ritualisés de l'enseignant.

Un élève apprend à l'école à lever la main pour demander la parole. Il accepte cette contrainte normative essentielle à la discipline dans la classe. Du coup, il est capable d'utiliser ce geste rituel dans un autre cadre que celui de l'école, mais s'en abstient dans le cadre familial ou lors de discussions avec les copains. Dans une discussion familiale, lever la main ne lui semblerait pas approprié. À cet égard, les enfants ajustent leurs conduites rituelles selon les situations sociales. Ils savent intuitivement comment faire usage des attitudes, gestes et expressions rituelles. Ils performant leurs conduites en tenant compte du cadre dans lequel ils se trouvent. Ils sont aussi en mesure de comprendre le sens particulier des gestes rituels de la vie scolaire.

* * *

L'éventail des rites scolaires est très large et divers. Nous aurions pu en présenter un plus grand nombre ou discuter plus profondément l'un ou l'autre. Le thème des regards rituels dans les interactions entre enseignants et élèves aurait mérité à lui seul un long exposé. En effet, les élèves montrent qu'ils écoutent leur enseignant en le regardant. Les enseignants attirent et retiennent l'attention des élèves en les fixant du regard. Ils s'assurent également que les élèves le regardent. C'est pour lui le signe que l'interaction pédagogique est possible, que les élèves sont disponibles pour les apprentissages. Le regard, en fait, montre une disponibilité d'écoute. Celui qui regarde écoute, c'est-à-dire manifeste son intérêt. Toutes les modifications du regard des élèves obligent l'enseignant à un rappel rituel de l'attention. Ces rappels font partie des gestes rituels constamment utilisés en classe. C'est peu dire sur ce thème des regards rituels en

classe, sinon pour signaler le fait que les gestes et mouvements corporels, dans le cadre scolaire, peuvent être analysés sous l'angle de la ritualité.

Références

- Bataille Georges (1957) *L'érotisme*, Minuit.
- Bell C. (1992) *Ritual Theory, Ritual Practice*, New York, Oxford University Press.
- Bourdieu Pierre (1986) « Les rites comme actes d'institution » dans Centlivres Pierre & Hainard Jacques, *Les rites de passage aujourd'hui*, Lausanne, L'âge d'Homme, pp. 206-215.
- Caillois Roger (1950) *L'homme et le sacré*, Gallimard.
- Cyrulnik Boris (2000) *Les nourritures affectives*, Odile Jacob.
- Delory-Momberger Christine (2005) « Espaces et figures de la ritualisation scolaire », *Hermès*, n° 43.
- Douglas Mary (1967) *De la souillure*, Maspero.
- Elias Norrbert (1974) *La civilisation des mœurs*, Pocket.
- Freud Sigmund (1971) « Actes obsédants et exercices religieux » dans: *L'avenir d'une illusion*, PUF.
- Fumat Y. (2000) « La civilité peut-elle s'enseigner? », *Revue Française de Pédagogie*, n° 132.
- Gebauer Gunther & Wulf Christoph (2004), *Jeux, rituels, gestes*, Anthropos.
- Goffman Erving (1974) *Les rites d'interaction*, Minuit.
- (1973) *La mise en scène de la vie quotidienne*, 2 tomes, Minuit.
- Goguel d'Allondans Thierry (2002). *Rites de passage, rites d'initiation*, Québec, PUL.
- Guilaine, J. (2009). *Sépultures et sociétés*, Errance.
- Jeffrey Denis (2011b) « Rites et ritualisations » dans : *Rites et symboles contemporains*, Québec, PUQ.
- (2007) « Le corps rituel » dans : *Dictionnaire du corps*, PUF.
- (2003b) *Éloge des rituels*, Québec, PUL.
- (2001) « Mémoire corporelle et rites » dans : *Histoire et anthropologie. Revue de Sciences humaines*, n° 22-23.
- Le Breton David (1990) *Anthropologie du corps et modernité*, PUF.
- Perrenoud Philippe (1994) *Métier d'élève et sens du travail scolaire*, ESF.
- Maffesoli Michel (1985) *L'ombre de Dionysos*, Méridiens.
- Makarius L. L. (1974) *La violation des interdits*, Grasset.
- Marchise A. (2007) « Le rituel, la règle et les savoirs », *Ethnologie française*, vol. 37.
- Morris Desmond (1979) *La clé des gestes*, Grasset.
- Quantz & al. (2011) *Rituals and Student Identity in Education : Ritual Critique for a New Pedagogy*, New York, Palgrave Macmillan.
- Ries J. (1978) *L'expression du sacré dans les grandes religions*, Louvain-la-Neuve, HIRE.
- Turner Victor (1990) *Le phénomène rituel*, PUF.
- (1982) *From Ritual to Theatre. The Human Seriousness of Play*, New York, PAJ Publications.
- (1967). *The forest of symbol. Aspects of Ndembu Ritual*, Ithaca, Cornell University Press.
- Van Gennep Arnold (1981) *Les rites de passage*, Picard.
- Wulf Christoph (2005) « Rituels. Performativité et dynamique des pratiques sociales », *Hermès*, n° 43.
- (2004) « Anthropologie historique nouvelles perspectives sur les fondements et les conditions de l'éducation », dans : *L'orientation scolaire et professionnelle*, vol. 33, n° 4.
- & Zirfas J. (2004) « La pratique sociale comme rituel » dans : *Penser les pratiques sociales comme rituels*, L'Harmattan.

LE LANGAGE ET SES FONCTIONS DANS LA SCOLARITE

Serge Muscat

Dans notre système scolaire actuel, les connaissances transmises aux élèves se font essentiellement par le biais du langage. Bien que des travaux pratiques soient réalisés à l'école, le langage reste cependant l'élément qui coordonne toutes les autres activités, par exemple les activités manuelles.

Nous proposons donc, dans ce qui va suivre, de traiter du langage dans l'éducation et des difficultés que rencontrent les élèves lors de leurs apprentissages. Car si l'acte de parole est inscrit potentiellement dans le patrimoine génétique de l'espèce humaine, il n'en demeure pas moins que le langage, pour être réalisé, est également une affaire d'apprentissage.

Nous mettrons donc en lumière quelques unes des causes qui contribuent à pénaliser les élèves des milieux que par un euphémisme on nomme « défavorisés ».

Nous parlerons également de l'influence de l'environnement dans les mécanismes d'apprentissage de la parole et de l'enrichissement du vocabulaire ainsi que du rôle de la conceptualisation dans tous les apprentissages.

Même si sur certains points les théories divergent, il est dans l'ensemble démontré par les travaux effectués jusqu'à ce jour que le langage est appris par l'enfant par imitation. Ainsi les cas d'enfants sauvages nous ont montré que sans contact avec les autres humains, l'enfant ne peut pas apprendre à parler. De ce fait, durant les premiers mois après la naissance, c'est au contact avec les parents que l'enfant va apprendre à parler. Dans le processus de nomination des objets qui l'entourent, les parents apprendront à l'enfant que tel objet s'appelle une balle, ou que tel autre s'appelle une cuillère. Et ainsi, au fil des semaines et des mois, l'enfant va-t-il peu à peu augmenter son vocabulaire.

Nous voyons que dès le départ, c'est-à-dire lorsque l'enfant apprend ses premiers mots, interviennent des mécanismes d'interaction, et que de ce fait, l'apprentissage du vocabulaire par l'enfant dépend tout autant de ce dernier que de ses parents.

Ainsi Jean-Marc Monteil (1993) nous montre, à partir d'expériences réalisées avec des élèves, que l'interaction avec les autres est capitale dans les résultats scolaires. Le fait, par exemple, de divulguer à toute la classe les notes de chacun ou de ne rien divulguer publiquement, modifie considérablement les travaux ultérieurs des élèves. Ces constats rassemblés dans l'ouvrage de cet auteur n'ont toutefois pas d'explications quant aux mécanismes qui produisent ces effets. Cependant ces expériences nous permettent d'attirer notre attention sur le rôle crucial de l'environnement dans le cadre de la scolarité.

Bien que Piaget (1967 : 167) n'ait pas beaucoup travaillé sur le rôle du langage dans les interactions, il écrit néanmoins que « l'être humain est plongé dès sa naissance dans un milieu social, qui agit sur lui au même titre que le milieu physique. Plus encore, en un sens, que le milieu physique, la société transforme l'individu en sa structure même, parce qu'elle ne le contraint pas seulement à reconnaître des faits, mais elle lui fournit un système tout construit de signes, qui modifient sa pensée, elle lui propose des valeurs nouvelles et lui impose une suite indéfinie d'obligations. Il est donc de toute évidence que la vie sociale transforme l'intelligence par le triple intermédiaire du langage (signes), du contenu des échanges (valeurs intellectuelles) et de règles imposées à la pensée (normes collectives logiques ou prélogiques) ».

Les interactions de l'enfant avec sa famille sont par conséquent très importantes en ce qui concerne les divers apprentissages. Aussi est-il nécessaire de prendre en considération ces phénomènes lors de l'élaboration de projets politiques à propos de l'éducation. Les mesures prises dans les zones d'éducation prioritaire passent sous silence le rôle de la famille comme

facteur de réussite ou d'échec des enfants à l'école. Tout repose sur l'élève, en réduisant la famille à une simple abstraction, comme si elle n'existait pas. Ou alors on prend en considération cette dernière pour la pénaliser (notamment lorsque les enfants deviennent des « déviants » et que l'on sanctionne la famille pour les actes frauduleux commis par leur progéniture). Ceci est par exemple le cas aux États-Unis où certaines régions appliquent le système du « *learnfare* » qui consiste à supprimer les allocations sociales aux parents dont les enfants manquent d'assiduité¹⁴.

D'autre part, les mesures de « discrimination positives » prises dans les ZEP seront toujours insuffisantes par rapport aux enfants issus de milieux « privilégiés ». Car l'éducation ne se cantonne pas à l'enceinte de l'école. L'éducation se prolonge bien au-delà des portes de l'école, avec la famille, les camarades, les interactions avec les différentes personnes de la commune dans laquelle l'élève réside, etc. Ce qui nous amène à dire que « l'égalité scolaire » prônée par de nombreux gouvernements ne sera jamais réalisée tant qu'il n'y aura pas d'égalité au niveau des familles, et pour tout dire, des groupes socioprofessionnels. Il nous semblait important de souligner cette évidence que les dominants cherchent par tous les subterfuges à masquer.

Il est également nécessaire de mettre en avant que l'élève « studieux » provenant d'un milieu populaire doit lutter (parfois jusqu'à se battre au sens propre) contre ses camarades ainsi que contre ses parents. Dans les études qui sont réalisées sur les élèves, on ne parle pas assez des différents conflits que ces derniers rencontrent avec leur environnement. Or on sait bien que dans un groupe, même restreint, il y a des pressions qui sont exercées sur tout individu qui voudrait sortir de la norme du groupe¹⁵. En d'autres termes, malheur à l'élève studieux qui se retrouve dans une classe de « cancrs » ! Pour lui les heures de cours seront longues et les bagarres, éventuellement, nombreuses.

Ceci nous amène à soulever le problème de la mixité à l'école. Doit-on mélanger les élèves ? Est-ce une bonne chose que de mettre dans une même classe des élèves motivés pour étudier avec d'autres qui veulent par tous les moyens imposer « leurs valeurs » ? Sur ce sujet les questions restent ouvertes et nécessitent de nombreuses expérimentations pour tenter de trouver des réponses. Toutefois nous pensons pour le moment que les élèves studieux sont broyés de manière systématique dans une classe de « mauvais élèves ». Il nous semble donc nécessaire (contrairement aux défenseurs du grand brassage « interculturel »¹⁶) de ne pas mélanger les élèves, et de résoudre les difficultés qu'ont certains d'entre eux avec leur famille. Une fois ces problèmes résolus, il sera alors bénéfique de les réintégrer dans une classe où les élèves travaillent normalement. D'où la très grande importance de constituer des passerelles, des sas, afin de procéder à des parcours plus individualisés.

La question que nous voudrions soulever ici concerne le lien entre les classes sociales et le langage. Car il nous semble absurde que l'école souhaite établir un « communisme » du langage, alors que partout dans la société règne un libéralisme effréné. Posons le problème de cette manière : une personne qui gagne le SMIC et vit dans une HLM peut-elle parler comme une personne qui a par exemple dix fois plus de revenus et possède de nombreux biens ? Les élèves qui ont du mal à suivre à l'école cumulent pour la plupart tous les handicaps : faibles revenus des parents, faible scolarité des parents, etc.

¹⁴ Les sénateurs ont abrogé, le 26 octobre 2012, la loi de janvier 2011, initiée par Eric Ciotti, qui permettait en France de supprimer les allocations familiales aux parents d'enfants trop absents de l'école [note de la Rédaction].

¹⁵ Le travail de Pierre Bourdieu est sur ce sujet très éclairant.

¹⁶ Dans le brassage des cultures il est difficile de savoir quel individu adhère à tel autre. On posant le problème jusqu'à l'absurde, est-ce l'élève qui doit parler comme le professeur ou le professeur qui doit parler comme l'élève ? Faut-il que le professeur se convertisse au Rap ou bien l'élève doit-il essayer de comprendre ce qu'il y a derrière la musique contemporaine ? Etc.

Avant d'aller plus loin, ouvrons ici une parenthèse qui nous semble importante. Les enfants de la bourgeoisie et des couches populaires découvrent en même temps le pouvoir magique des mots. L'enfant de la bourgeoisie découvre qu'on peut presque tout faire avec le langage en disant à autrui d'exécuter une tâche. Cela se manifeste comme quelque chose de merveilleux. Il n'y a qu'à demander à la femme de chambre de faire le lit pour que le lit soit fait ! La parole tient ici du pur miracle !

Quant à l'enfant des couches populaires, il fait également une grande découverte lors de sa croissance. Il découvre qu'un individu peut être asservi par seulement quelques phrases. Il découvre, comme l'enfant de la bourgeoisie, le pouvoir magique des mots, avec cette différence que la magie est ici négative. Il comprend bien vite qu'on cherche à le dominer par le langage. De ce fait, l'enfant des couches sociales exploitées a tendance à se méfier des discours.

Le langage n'est pas une entité vaporeuse provenant du néant. Le langage est la résultante d'un univers social concret, avec ses objets (maison, quartier, etc.), et également du rapport de pouvoir que l'on a avec les gens. C'est la position sociale qui procure de la puissance au langage, et non l'inverse. Donner un ordre à une personne n'a de poids que s'il existe toute une structure qui rend légitime cet ordre. Ainsi l'enfant des couches populaires s'aperçoit bien vite, en quelque sorte, qu'on se moque de lui. Car l'école cherche à le faire parler comme les enfants de la bourgeoisie, alors qu'il sait très bien que la parole n'a pour lui aucun impact. Pour être plus clair, prenons cet exemple : si deux individus, l'un manutentionnaire et l'autre président d'une grande entreprise, prononcent exactement la même phrase, celle-ci ne sera pas du tout perçue de la même façon (en laissant de côté le fait que chaque individu, de par son expérience unique, perçoit le monde différemment). Ce n'est donc pas le choix des mots qui donne du pouvoir au discours. Ce qui donne du poids au langage, ce sont des éléments extérieurs au langage (position sociale, richesse, etc.). Et cela, les enfants des couches populaires le perçoivent très tôt, même s'ils ne théorisent pas le phénomène. À partir de là, lorsque les jeunes des milieux pauvres s'aperçoivent de la supercherie, ils préfèrent alors se démarquer nettement des jeunes issus de la bourgeoisie. Car ils se rendent compte intuitivement que ce n'est pas en singeant le discours bourgeois qu'ils changeront leur condition sociale pour autant (surtout dans l'immédiat). La petite bourgeoisie, comme l'ont remarqué certains sociologues, tombe dans le même piège en pratiquant l'hypercorrection langagière afin de se démarquer des prolétaires, sans pour autant réussir à devenir des grands bourgeois. Ces derniers n'hésitent pas, comme en rend bien compte Pierre Bourdieu, à pratiquer parfois un certain laisser-aller verbal. Car ils ont bien compris que ce n'est pas un écart de langage qui diminuera leur position sociale ou leurs richesses.

Après ce qui vient d'être dit, on peut se demander quelle est la fonction de l'école dans notre société actuelle. Nous pouvons dire que l'école sert à perpétuer un système qui, sous des apparences de changements, reste figé. Car la plupart des réflexions et des recherches qui sont entreprises reposent sur un paradigme inchangé, c'est-à-dire une école intégrée dans une société structurée en classes sociales. Les dysfonctionnements de l'école où les élèves issus du prolétariat se révoltent avec des formes parfois violentes, ne peuvent être résolus qu'en modifiant le paradigme de base sur lequel repose tout l'édifice de la société libérale, à savoir l'exploitation des prolétaires par la classe bourgeoise. Dans le système scolaire actuel, lequel n'est pas homogène mais constitué en classes (universités, grandes écoles, etc.) où des idéologies spécifiques sont diffusées selon le type d'établissement, l'enfant d'un milieu pauvre, qui *normalement* est destiné à être exploité, n'a que deux choix possibles : ou bien il se rebelle et n'adhère pas à l'idéologie bourgeoise qui a pour fondement l'oppression et l'exploitation du groupe d'individus constitué par les prolétaires dans le système tel qu'il est constitué, ou bien il adhère et se glisse dans les rouages de la monstrueuse machine sociale qu'il aura très peu de chance de modifier. Et de ce fait, il se retrouvera dans l'obligation

d'exploiter un groupe social dont, à la base, il provient. Un exemple comme celui de Pierre Bourdieu, lequel a adhéré aux normes de l'école en gravissant tous les échelons de la pyramide académique telle qu'elle est instituée, montre que, dans son souhait de dénoncer toutes les injustices de notre société, ne lui a valu que de se créer un nombre grandissant d'ennemis qui, du reste, ont réussi à l'évincer en détournant ses théories. Son travail n'a eu pour ainsi dire aucun impact si nous regardons les derniers votes de la population aux élections présidentielles.

Par ailleurs, la notion « d'école d'élite pour tous » mise en avant par des responsables socialistes est une absurdité. Car une école est dite d'élite à la condition qu'il y ait des classes sociales, c'est-à-dire par rapport à une différenciation, à des écoles qui sont « d'un rang inférieur ». Si les inégalités tendent à disparaître, il n'y a plus lieu de parler « d'école d'élite pour tous » mais tout simplement d'école.

Même si les jeunes produisent une contre-culture spécifique à leur tranche d'âge, la « fabrication » du langage, comme nous l'avons dit plus haut, s'élabore à partir des interactions avec la famille. Dans les familles des couches populaires, le langage n'est pas le même que dans le monde enseignant. De ce fait, l'élève se trouve pris dans un système contradictoire de double contrainte. De là va apparaître une multitude de situations qui ne seront pas toujours bien résolues par les élèves. Des situations qui viendront conforter les discours des psychologues scolaires qui, bien souvent, font porter toute la responsabilité des dysfonctionnements sur l'élève, en évacuant les paramètres dont ils n'aiment pas trop parler, et qui sont ceux liés à l'environnement. L'élève est donc coincé entre la contre-culture qu'il produit avec ceux de sa génération et la culture populaire de ses parents. De ce fait, il lui est très difficile d'adopter parfaitement le discours de l'école.

Le problème est donc difficile à résoudre pour rendre l'égalité scolaire effective, et non qu'elle reste un discours vide de réalités pratiques. Dans la structure telle qu'elle est construite dans notre société actuelle, les seules solutions qui nous semblent posséder une bonne efficacité pour pallier à ce handicap social est de développer massivement la formation continue afin que le jeune adulte puisse reprendre des études une fois qu'il a quitté le foyer familial. À partir de ce moment, la double contrainte auparavant intenable s'amenuise considérablement et permet à la personne en reprise d'études de vivre socialement d'une manière plus homogène et autonome. Une enseignante citée par Hervé Hamon, nous dit que « la fameuse égalité des chances, ça n'existe pas. [...] À force de camouflages et de demi-mensonges, nous sommes parvenus à un point de non-retour. Ou on met les choses à plat et l'imposture éclate, ou on ne touche à rien en espérant donner le change encore un peu. C'est l'attitude dominante du milieu. Mais chacun sait au fond de lui-même qu'elle ne sera pas éternellement défendable. »

D'après ce qui vient d'être dit, nous pensons donc que la problématique du langage est un élément prédominant dans les apprentissages scolaires, et que cette problématique puise ses sources dans les rapports sociaux et professionnels qu'ont les parents des élèves en difficulté. De ce fait, dans la relation triangulaire monde du travail, parents et enfants, tant que les inégalités considérables ne seront pas atténuées dans le monde social, les discours sur l'égalité des chances à l'école ne seront que d'insolents mensonges.

Bibliographie sommaire

- Bourdieu Pierre (1982) *Ce que parler veut dire. L'économie des échanges linguistiques*, Fayard.
- (1998) *Contre-feux*, Liber-Raison d'agir.
- (2001), *Langage et pouvoir symbolique*, Seuil.
- Dubar Claude (2000) *La formation professionnelle continue*, La découverte & Syros.
- Dubet François (1987) *La galère. Jeunes en survie*, Fayard.
- Fitoussi Jean-Paul, Rosanvallon Pierre (1996) *Le nouvel âge des inégalités*, Seuil.
- Hall Edward T. (1971 pour la traduction française), *La dimension cachée*, Seuil.
- Hamon Hervé (2004) *Tant qu'il y aura des élèves*, Seuil.
- Laing Ronald D. (1969) *La politique de l'expérience*, Stock.
- & Cooper D. G. (1976) *Raison et violence*, Payot, 1976.
- Lapassade Georges (1963) *L'entrée dans la vie*, Minuit.
- Monteil Jean-Marc (1993) *Soi et le contexte*, Armand Colin.
- Onfray Michel (1997) *Politique du rebelle. Traité de résistance et d'insoumission*, Grasset & Fasquelle.
- Piaget Jean (1967) *La psychologie de l'intelligence*, Armand Colin.
- Rondal Jean-Adolphe (1986) *Langage et éducation*, Pierre Mardaga, 1986.

LE GRAND CAHIER ET LA CENSURE LITTÉRAIRE À L'ÉCOLE

Denis Jeffrey

Plusieurs œuvres romanesques soulèvent l'indignation. On ne les recommande pas à un jeune lectorat sans prudence. *Le grand cahier* d'Agota Kristof, qui aborde le thème de la cruauté humaine, en est un bon exemple. Ce récit foisonne d'expériences de vie singulières qui touchent aux frontières de l'acceptable. La description crue de certaines scènes sexuelles ne convient peut-être pas à tous les élèves. Est-ce que les adolescents de 13 à 17 ans possèdent une maturité morale pour discuter ouvertement en classe des passages délicats de ce livre ? Un enseignant qui le met au programme ne risque-t-il pas la censure ?

Une polémique scolaire

Le Grand Cahier a suscité une incroyable polémique scolaire en France. En effet, le 23 novembre 2000, des policiers interrompent la classe d'un stagiaire de 3^{ème} année à Abbeville pour l'emmener menotté au poste de police. Des parents l'accusent d'incitation à une lecture pornographique. Les élèves étaient âgés de 13 à 15 ans. L'enseignant a eu gain de cause. Il a été soutenu par un grand nombre de collègues et d'intellectuels. Aussi, Jack Lang, alors ministre de l'éducation, est-il intervenu en faveur de la liberté pédagogique de l'enseignant. Les situations de censure littéraire dans le cadre scolaire ne sont pas si rares. Toutefois, elles ne font pas toutes la une des journaux. Des enseignants préfèrent souvent abdiquer plutôt que de provoquer les âmes sensibles. Il est vrai qu'il ne leur est pas toujours facile de défendre une œuvre qu'ils aimeraient mettre au programme.

L'histoire montre bien qu'il faut tenir tête aux censeurs. On se souvient que Molière, Flaubert et Baudelaire ont connu la censure pour des livres aujourd'hui donnés à lire aux enfants. De nos jours, la censure sévit pour diverses raisons. L'écrivain Michel Houellebecq a été poursuivi pour diffamation. La bande dessinée *Tintin au Congo* a été l'objet de plusieurs procès parce qu'elle entretiendrait un racisme à l'égard des Africains. On ne peut passer sous silence le débat actuel concernant les caricatures du prophète des Musulmans. Les islamistes n'ont pas uniquement condamnés à la censure les romans de Salman Rushdie, ils ont également condamné l'écrivain. En fait, doit-on censurer les écrivains qui provoquent, insultent ou nient. Pensons aux écrits des négationnistes qui circulent en douce. Bien que ces sujets d'actualité sur la censure soient fort intéressants, nous nous éloignons un tantinet de la censure littéraire dans le cadre scolaire.

Censure et autocensure

Pour les œuvres littéraires, le censeur opère toujours de la même manière : il met à l'index. S'il est particulièrement obsédé, ce sera l'autodafé. L'Allemagne nazie a réduit en cendre des milliers de livres écrits par des Juifs. Les motifs du censeur sont par contre multiples. Il voit dans un livre des propos malveillants ou perfides, une injure publique à la morale, un outrage aux mœurs, une attaque au pouvoir, une profanation des choses religieuses ou sacrées, une régression dans la cruauté, des allusions racistes, sexistes ou homophobes, des scènes de sadisme ou d'obscénité sexuelle. En fait, il semble facile de trouver des justifications pour censurer une œuvre littéraire. La censure littéraire, pour la définir en peu de mots, prend le sens d'une entrave au libre accès à une œuvre. Dans le cadre scolaire, les œuvres au programme ne font pas l'objet d'un examen systématique pour valider leur contenu. Il y a habituellement censure lorsque des parents portent plainte. Toutefois, on doit reconnaître le

rôle très important de l'autocensure. Certains enseignants, pour diverses raisons, préfèrent éviter la controverse.

Outre le travail des censeurs, il semble de bon aloi aujourd'hui, pour des éditeurs comme pour des auteurs, de ne pas trop s'éloigner de la rectitude politique. Au nom de la bonne conscience du « *politically correct* », les textes sont édulcorés. Les mots « sexe », « sein » et « sensualité » sont remplacés par d'autres. Le loup ne dévore plus la grand-mère du petit Chaperon Rouge. Il la cache dans la garde-robe. Le moralisme issu du pays de l'oncle Sam a zombifié un grand nombre d'esprits bien-pensants. Par contre, nous savons que les censeurs, plus souvent qu'autrement, n'ont pas lu le livre qu'ils condamnent.

Michel Schembré, auteur du livre *Les citadelles du vertige*, a dû se contraindre aux règles irrévérencieuses de la rectitude politique. Sur les conseils de son éditeur, il accepte de remplacer le mot « sexe » par le mot « corps » de crainte de voir son roman banni des écoles. Voici ce qu'il raconte à ce sujet: « Mon livre, destiné aux adolescents, raconte une histoire se déroulant au Moyen Âge, où la violence était un phénomène de tous les jours. J'ai essayé de faire en sorte qu'il n'y en ait pas trop. Évidemment, lorsque la ville de Béziers est mise sac, il y a des jambes qui sont coupées, des têtes cassées. Il était très difficile de faire autrement, car je raconte une guerre sanglante. À l'époque, on ne se tirait pas des projectiles à distance à l'aide de fusils. Je raconte aussi une belle histoire d'amour. Amoureux l'un de l'autre, Guillaume et Jeanne vont faire l'amour. Jeanne aide Guillaume à se laver dans le bain. À un moment donné, elle aperçoit le sexe du garçon. Son œil est attiré, car elle n'en a pas vu plusieurs dans sa vie. Elle le dit et cela l'émeut. Lors de la lecture du manuscrit, la directrice de collection m'a demandé d'enlever le mot "sexe" si je voulais que mon livre se retrouve dans les bibliothèques des écoles. Pourtant, dans mon récit, des bébés sont lancés sur les murs et leurs cervelles se retrouvent dans les rues. Cela n'a pas semblé poser problème, alors qu'il en était tout autrement du mot "sexe". J'ai trouvé cela étonnant » (Côté, 2001).

Schembré consent à l'autocensure afin de se protéger des réactions de possibles censeurs. Il s'est conduit en « bon garçon ». En d'autres occasions, on doit saluer l'audace d'enseignants qui osent défendre leur choix d'œuvre littéraire malgré les menaces des autorités scolaires.

Le courage d'une enseignante contre des censeurs

Au siècle dernier, c'était quand même tout proche de l'an 2000, une enseignante de Vancouver, ville canadienne enclavée entre l'océan Pacifique et les pics enneigés des Rocheuses, met au programme dans sa classe du primaire un livre pour enfant. L'auteur de ce livre raconte l'histoire d'une jeune fille qui apprend la vie. Fait anodin, ses parents sont deux mères. Du coup, des parents qui ne sont pas deux mères ou deux pères portent plaintes. La direction scolaire demande à l'enseignante de ne plus parler de ce livre. Cette dernière refuse. C'est le congédiement. Il y aura procès. L'enseignante sera félicitée par le juge pour son courage, et la direction scolaire sera blâmée. Le juge s'interroge sur la capacité de cette école d'enseigner le principe d'égalité à la base de la Charte canadienne des droits et libertés de la personne. En effet, il faut souligner le courage des enseignants qui osent encore aujourd'hui défier les censeurs.

Professionnelles précautions

Il est quand même préférable d'user de précautions dans le choix d'une œuvre littéraire pour un lectorat adolescent. Un argument revient souvent pour justifier le choix d'un roman qui contient des scènes sensibles. On dit que les jeunes ont accès, via l'Internet et le cinéma, à des scènes d'une sexualité débridée, à une violence d'une sauvagerie intenable ou à une langue

excessivement vulgaire. Or, cet argument ne tient pas la route. L'accessibilité des élèves à la culture gore ne doit pas servir à justifier les pratiques scolaires. Ce n'est pas parce que la pornographie est accessible aux élèves qu'elle devient acceptable en classe. Il faut trouver autre chose.

Des enseignants se veulent cools en donnant à lire aux élèves ce qu'ils aiment, ce qui les intéressent, ce qui les captive, ce qui les touche. D'autres enseignants mettent une lecture qui les a fortement marqués au programme. Certains choisissent les *bests sellers* vendeurs dont tout le monde parle ! Ces préférences ne sont pas des arguments très solides pour justifier un choix littéraire, mais ce sont des bons points de départ pour préparer une argumentation.

Quelles sont les critères pédagogiques et moraux devant guider un enseignant dans le choix d'une lecture à thèmes sensibles ? La liberté pédagogique n'étant pas illimitée, elle doit toujours s'exercer dans un cadre de pratiques enseignantes bien définies. Demandons-nous si *Le grand cahier* peut être mis au programme d'un cours de français ou d'histoire qui s'adresse à des élèves de 13 ans et plus.

Pourquoi un enseignant choisirait-il ce livre sachant qu'il pourra avoir des ennuis avec sa direction scolaire ?

Primo, pour le plaisir de la lecture. Agota Kristof a reçu plusieurs prix pour *Le grand cahier*. C'est une œuvre marquante, stimulante, intelligente, riche de significations et d'expériences humaines. La langue est accessible parce que les narrateurs sont deux jeunes frères jumeaux. En fait, nous lisons le texte qu'ils écrivent avec une économie de mots. La simplicité de leur pensée est renversante. On voit à travers leurs yeux le monde catastrophique de la guerre dans lequel ils vivent.

Secundo, parce que c'est un roman initiatique. On qualifie un roman d'initiatique parce qu'il est un récit d'apprentissage des grandes expériences de la vie : souffrance, trahison, jalousie, érotisme, mort, etc. Il initie à des parts peu connus de l'humanité. Des parts qui touchent les limites de la condition humaine. Cette connaissance touche les adolescents en quête de leurs propres limites. À cet âge de la vie, on veut savoir quelle sorte d'humain on est. Le roman donne accès à des vérités qui ne sont pas faciles à dire, ni faciles à accepter. Comment en effet parler de souffrance à un jeune ? Il y a des vérités sur la vie qui s'expriment plus facilement par le récit littéraire. Le roman initiatique permet à chaque jeune de se comprendre comme humain. Il donne accès aux sources de sa personnalité. Il permet à l'adolescent de se voir à travers les yeux des personnages du roman. Du coup, il s'ouvre à des nouvelles dimensions de l'existence. Le roman initiatique, lorsqu'il touche vraiment l'adolescent dans ses fibres intimes, peut également faciliter le passage à la vie adulte.

Tertio, parce que *Le grand cahier* fourmille de questions mordantes sur le sens de la vie. Le problème philosophique le plus important écrivait Albert Camus au début de son *Mythe de Sisyphe* est celui de savoir si la vie vaut ou non la peine d'être vécue. Tous les adolescents se posent des questions sur le sens de la vie. Non pas parce qu'ils désirent la mort, mais parce qu'ils cherchent le sens de leur propre existence.

Sont-ce des arguments suffisants pour justifier la lecture du roman *Le grand cahier* par des adolescents ? Le censeur devrait peut-être se demander, en le mettant à l'index, s'il agit pour son bien ou pour celui des élèves. Qui désire-t-il protéger contre une réalité difficile ? Lui-même ou les jeunes ? Les passages d'un roman sont-ils choquants pour les jeunes ou pour lui-même ? L'expérience pédagogique montre qu'on ne doit jamais sous-estimer la capacité des élèves à comprendre une réalité difficile. Un adolescent accepte d'entendre le pire et le meilleur sur les êtres humains dans la mesure où nous l'accompagnons. Il appartient certes aux enseignants de l'aider à tisser du sens sur les choses les plus horribles de l'existence.

L'histoire racontée dans *Le grand cahier*

Pourquoi *Le grand cahier* est-il l'objet de censure ? Quelles sont ces choses qui devraient être cachées aux adolescents ? *Le Grand cahier* paraît en 1987. C'est le premier roman d'une émigrée hongroise installée en Suisse romande. Agota Kristof, né en 1935, a reçu des acclamations pour ce livre. Elle a en effet charmé des millions de lecteurs avec l'histoire des jeunes jumeaux qui poussent la logique de la survie jusqu'à la cruauté.

Pour les éloigner du danger de la deuxième guerre, une mère confie ses deux garçons à leur grand-mère à la campagne. « Nous l'appelons Grand-Mère. Les gens l'appellent la Sorcière. Elle nous appelle *fil de chienne* ». Cette grand-mère persécute les jumeaux parce qu'elle ne les aime pas. Claus et Lucas vont apprendre à la dure à s'en sortir. Grand-mère nous dit : « Fils de chienne ». Les gens nous disent : « Fils de sorcière ! Fils de pute ! » Quand nous entendons ces mots, notre visage devient rouge, nos oreilles bourdonnent, nos genoux tremblent. Nous ne voulons plus rougir ni trembler, nous voulons nous habituer aux injures, aux mots qui blessent » (p. 24). Les jumeaux font des exercices d'endurcissement pour supporter la souffrance. Sans pleurer, ils se giflent l'un l'autre, puis se donnent des coups de poing. Ils se frappent avec une ceinture en se disant après chaque coup : « Ça ne fait pas mal ». Ils s'entaillent les bras, les cuisses, ils se brûlent les mains, se frappent de plus en plus fort. Ils se crient des méchancetés, se hurlent des bêtises pour devenir insensibles à la souffrance morale. Un jour ils seront capables de tuer. « Quand il y aura quelque chose à tuer, il faudra nous appeler. C'est nous qui le feront [...] Non, grand-mère, justement, nous n'aimons pas ça. C'est pour cette raison que nous devons nous y habituer » (p. 56).

Le petit village hongrois où ils échouent n'est pas épargné par la guerre. Tous les habitants en souffrent, certains sombrent dans la folie. Les gens en temps de guerre ne se comportent pas comme les gens en temps de paix. Les tabous sont facilement transgressés. « Vous connaissez les Dix Commandements. Les respectez-vous ? Non, Monsieur, nous ne les respectons pas. Personne ne les respecte. Il est écrit : "tu ne tueras point" et tout le monde tue. Hélas..., c'est la guerre »

Les narrateurs de ce grand cahier sont les jumeaux. Ils n'ont pas encore 10 ans, mais ils écrivent à deux mains, en secret. Dans un style d'enfant, ils racontent leurs apprentissages de la vie. Ils sont initiés, par la porte de derrière, aux événements les plus marquants de l'existence humaine. Ils cherchent à devenir insensibles à la souffrance morale, à la douleur physique, au malheur de l'aliénation sociale. Avec lucidité et naïveté, ils relatent les expériences quotidiennes qui les forcent à s'endurcir, à devenir cruels, à tuer leur père afin que l'un d'eux échappe à la terreur de la guerre.

Dans ce récit, toutes les valeurs à la source de l'humanité sont renversées. Quand plus personne ne fait la différence entre la vérité et le mensonge, nul ne peut se faire confiance. Le salut repose dans l'aveuglement moral. Sauver sa vie devient plus important que sauver son âme.

Dans ce contexte, les jumeaux s'imposent leurs propres règles morales pour survivre. D'emblée, il n'y a aucune place pour le rêve. La réalité est lourde et grave. Chacun se méfie de tous, et tous profitent de chacun.

Passages controversés

Le récit des jumeaux se compose d'un enchaînement d'enjeux moraux. L'auteure mise sur des chapitres courts qui rappellent, en les inversant, les valeurs fondamentales de l'existence. La transgression des règles du vivre-ensemble opèrent une certaine décentration du jugement. Pendant la guerre, plus rien n'est pareil. Les hommes ne sont plus les mêmes. Ils chavirent dans l'excès. Les différences s'effacent. Les lois humaines et divines ne sont plus respectées.

Même Antigone a disparu. Plus personne ne se recueille sur la tombe du frère décédé. On réalise que toutes les valeurs sont enterrées. Les évidences morales qui forment le socle de notre humanité sont voilées. La vie ne fonctionne plus naturellement. Les règles de la confiance mutuelle sont continuellement violées.

En plus de l'implacable logique des exercices d'endurcissement des jumeaux qui dérivent dans la cruauté, quelques autres thèmes peuvent choquer des lecteurs. Une amie des jumeaux, Bec-de-Lièvre, est complètement désinhibée. Elle ne sait plus faire la différence entre la réalité et la fiction. Personne ne l'aime parce que son visage est déformé. Elle laisse son chien lui lécher le sexe : « Le chien revient, renifle plusieurs fois le sexe de Bec-de-Lièvre et se met à le lécher. Bec-de-Lièvre écarte les jambes, presse la tête du chien sur son ventre avec ses deux mains. Elle respire très fort et se tortille. Le sexe du chien devient visible, il est de plus en plus long, il est mince et rouge. Le chien relève la tête, il essaie de grimper sur Bec-de-Lièvre. Bec-de-Lièvre se retourne, elle est sur les genoux, elle tend son derrière au chien. Le chien pose ses pattes de devant sur le dos de Bec-de-Lièvre, ses membres postérieurs tremblent. Il cherche, approche de plus en plus, se met entre les jambes de Bec-de-Lièvre, se colle contre ses fesses. Il bouge très vite d'avant en arrière. Bec-de-Lièvre crie et, au bout d'un moment elle tombe sur le ventre ». Le curé du village abuse de la jeune fille. Les jumeaux le sachant font chanter le curé pour qu'il la laisse tranquille. Avant de quitter le village, des Allemands violent Bec-de Lièvre. Elle se dit heureuse parce qu'elle se sent désiré. La mère de Bec-de-Lièvre veut mourir. Elle demande aux jumeaux de la tuer. Ils s'exécutent en faisant brûler la maison et par la même occasion son occupante.

Dans l'épisode du bain, la servante du curé fait preuve d'une liberté sexuelle avec les jumeaux. Elle les tripote et met leurs pénis dans sa bouche. Cette scène est présentée comme un moment de grâce pour les jumeaux. On aurait pu entendre, en arrière fond, la musique de *La mélodie du bonheur*.

Il y a un officier allemand qui loge chez la grand-mère des jumeaux. Il demande aux jumeaux de le fouetter et de lui uriner au visage pour son plaisir sexuel. Les jumeaux ne posent pas de questions. Ils vivent cette expérience avec une froideur de jugement. C'est la guerre, les barrières morales sont levées. Ils font plaisir à l'officier allemand parce qu'il est sympathique.

Chaque épisode de ce récit comporte des scènes difficiles, mais marquantes. On pourrait se demander si le récit est fictif. Mais on croit en sa vérité. Une vérité de l'histoire, une vérité en temps de guerre. Nous sommes alors forcés de poser la question de Freud dans *Malaise dans la civilisation* : « Le progrès de la civilisation saura-t-il, et dans quelle mesure, dominer les perturbations apportées à la vie en commun par les pulsions humaines d'agression et d'autodestruction ? À ce point de vue, l'époque actuelle mérite peut-être une attention toute particulière. Les hommes d'aujourd'hui ont poussé si loin la maîtrise des forces de la nature qu'avec leur aide il leur est devenu facile de s'exterminer mutuellement jusqu'au dernier. Ils le savent bien, et c'est ce qui explique une bonne part de leur agitation présente, de leur malheur et de leur angoisse » (1989 : 69).

* * *

Même si le récit est fictif, il demeure crédible. On croit en sa vérité, de telle sorte qu'on se dit que l'histoire des jumeaux est possible. En temps de guerre, lorsque les interdits ne retiennent plus les hommes de leurs pulsions tragiques, réapparaît la cruauté. Du coup, plus rien ne contient l'expression de la violence. Tous les désirs se déploient, même les plus tordus.

Le Grand cahier est un récit d'apprentissage. La vie est observée du côté ombre, à travers les yeux de deux enfants. C'est aussi un roman initiatique, car il aborde les thèmes qui définissent les limites de la condition humaine. Agota Kristof décrit des réalités que plusieurs

personnes aimeraient cacher. Dans un autre très beau roman initiatique, *La vie devant soi* de Romain Gary, le jeune Momo découvre la vie en compagnie de madame Rosa, une prostituée retraitée. Sa mère, elle-même prostituée, l'a abandonné à madame Rosa. Momo, comme les jumeaux, fait l'expérience de la souffrance, de la peur, de la solitude, en fait, de la difficulté de vivre.

Il y a une littérature sanctuaire à la Walt Disney qui protège les enfants de la réalité, et il y a cette littérature initiatique où l'âme du monde n'est ni toute noire, ni toute blanche. Si nous avons le courage de parler de difficiles réalités de la vie en classe, nous pouvons choisir *Le Grand cahier*, mais uniquement si nous avons le courage d'en parler ouvertement, humblement, à petit pas, puisqu'on ne peut être initié à ces choses sans prendre son temps.

Bibliographie

Côté Jean-Denis (2001) « La littérature jeunesse victime de censure ? » dans : *Québec français*, n° 120.

Freud Sigmund (1989) *Malaise dans la civilisation*, PUF.

Gary Romain (1975) *La vie devant soi*, Mercure de France.

Kristof Agota (1995) *Le Grand Cahier*, Seuil « Points ».

Rolland Annie (2008) « Le visage étrangement inquiétant de la censure » dans : *Qui a peur de la littérature ado ?*, Thierry Magnier.

Schembré Jean-Michel (1998) *Les citadelles du vertige*, Montréal, Pierre Tisseyre « Conquêtes ».

COUP DE GUEULE

La révolution silencieuse

Georges Gouze

L'*ultracapitalisme*, frère aîné de la cupidité, n'a cure des Hommes. Les mercenaires des nébuleuses boursières, les individus qui nous dirigent et qui ont choisi de faire de la politique leur business sont les croupiers de ce jeu casse-cou. Les fluctuations des valeurs, les bulles artificielles et les instabilités chroniques de ces tapis verts accaparent toute leur attention. Nos gouvernants gèrent les pourboires et ne gouvernent plus. La *masse*, lasse de sa désespérance, en un réflexe stupide d'autodéfense, appelle à sa rescousse les vieux démons du nationalisme, de la xénophobie et de l'intolérance.

Déstabilisées par cette vague barbare, voulant donner l'illusion d'un quelconque héroïsme, la société occidentale proclame haut et fort sa ferme résistance. Sortent alors du bois les illusionnistes de la politique qui, venant après la bataille, expliquent au citoyen comment celle-ci aurait pu (ou du) être gagnée. Tout va bien !

Mais en vérité, ladite société est de moins en moins protectrice. De sa naissance à sa mort, l'homme y est pris en otage. Formaté pour servir et se taire, son bien-être y est illusoire. Il entre si peu dans l'équilibre des raisonnements politiques que les politiciens eux-mêmes ont oublié qu'il est l'essence même de cette société. Ouvrons nos yeux, depuis le début du *xxi^e* siècle, l'individu dit « moderne » est entré dans le siècle de la pauvreté et de la solitude. Tout doit être revu et corrigé. Quel état, quel homme politique, aura donc le courage de réinventer l'espérance et de réconcilier le citoyen avec la politique ?

Enfin, la société n'est même plus fraternelle, divers lobbyings l'ont divisé en communautés, en tribus, en groupuscules. Tous sont jaloux de leurs prérogatives, envieux de celles des autres – diviser pour régner : c'est la règle. Nous sommes passés, en quelques décennies, de la trilogie « liberté, égalité, fraternité » à celle d'« inféodation, égoïsme, solitude ». En laissant faire, nous sommes tous devenus, quelque part, des liberticides.

Individuellement, hors de toutes implications politiques extraordinaires et personnelles, nous ne pouvons pas agir directement et efficacement contre cet état de fait. Mais nous pouvons bloquer les engrenages. L'hypothèse commune à chacun de nous, pour imposer à la société une évolution vers plus d'humanité, pourrait donc passer par la *révolution silencieuse* du citoyen. Droit s'exprimant par un rejet total des messages ringards des politiques et autres détenteurs des pouvoirs.

Pour initier cette révolution silencieuse, il est nécessaire que chacun de nous connaisse les tenants et les aboutissants des frontières sociales, afin de se positionner correctement pour agir avec efficacité. Connaître, c'est identifier parfaitement. Comprendre c'est décrypter les informations. Dans notre environnement d'ultracommunication et d'immédiateté, le brouillage des informations est devenu le cheval de Troie des *politicards* et des *affameurs*.

Devenir réfractaire

Un changement profond des mentalités individuelles est nécessaire. Plus de consciences individuelles devrait influencer sur un comportement global. Une masse éduquée, responsable, devrait accoucher de plus d'harmonie sociale. Elle imposerait à ceux qui sont chargés de la gérer le respect qui lui est dû (si elle ne souhaite pas le retour du *Grand méchant Loup*).

La *révolution silencieuse* n'est donc envisageable que si chaque citoyen met en veille son ego pour élargir les limites de sa conscience. L'analyse des faillites humanitaires des XIX^e et XX^e siècles et de leurs conséquences s'impose à nous. Il y a eu, depuis la Révolution, fiasco du côté des grandes idéologies et d'une certaine conception du progrès, et arnaque au cœur de la production et de la consommation de masse. D'où un cafouillage autour de l'idée de bonheur. Chacun doit réinventer sa place dans la société et se redéfinir les concepts de progrès et de bonheur.

Être humain pour devenir citoyen

Humain est, dans la langue française, un mot polysémique. Être humain avec un grand H, c'est se désigner comme étant « LE mammifère le plus évolué ». L'engance qui, de par sa volonté hégémonique, s'est voulu, au fil des millénaires, supérieure à tous les êtres vivants. Ça, c'est le négatif.

Attachons-nous au positif de l'adjectif « humain ». Cet « humain » qui contribue à nous doter des facultés d'empathie, de tolérance, d'amour... C'est cette vieille idée d'humanisme qui, depuis la Renaissance, s'efforce à se frayer un chemin parmi les humains. C'est ce concept qu'exprime avec utopie le troisième terme de la devise républicaine : la fraternité. C'est lui que nous devons défendre !

Pénétrer l'ontologie en faisant fi des préjugés, des dogmes religieux et des différences, reste un exercice difficile et douloureux pour chacun de nous. Si nous ne nous débarrassons pas du carcan de nos primes acquis, si nous ne brisons pas nos morales étroites, si nous ne quittons pas notre vieille suffisance d'Occidentaux, nous risquons d'être hors-jeu pour l'avenir.

Être lucides

Jusqu'à quand la société va-t-elle ressasser son passé ? Le temps est venu de trouver les solutions d'aujourd'hui, de s'attaquer au fond du problème, d'actualiser les options positives qui furent prises jadis et qui doivent impérativement évoluer dans l'ordre mondial pour y amener un peu plus de justice.

D'éminents sociologues, des philosophes, des historiens, des économistes se penchent sur le lit de la malade pour diagnostiquer d'où vient le mal qui la ronge. Chacun faisant valoir son opinion à la manière des médecins de Molière. Mais, aucun ne détient la *Pierre philosophale*, aucun ne connaît de médicament salvateur. La société s'enfonce dans la souffrance, et nous avec !

Nous : c'est le peuple ! Ce conglomerat de femmes et d'hommes aux personnalités diverses. Le « nous » c'est cet ensemble de « moi » élément constitutif de ladite société. Que nous le souhaitions ou pas, que nous le voulions ou que nous-nous en défendions, nous sommes individuellement une cellule vivante de ladite société. Et pourquoi pas un anticorps ? Agissons donc en conséquence !

Déclarer impotents les politiques

Accrochés à leurs radeaux, polytechniciens, énarques et autres *autodéclarés bien-pensants* voguent tant bien que mal au milieu de la mondialisation, ignorant le cap à suivre et la façon de naviguer. Leurs cartes sont des diplômes obtenus hier et aujourd'hui sans valeur. Ils sont comme ces généraux de 1914 qui appliquaient consciencieusement les stratégies napoléoniennes et ne rêvaient que de leur gloire, oubliant que dans les guerres meurent avant tout des êtres humains.

La majorité de nos dirigeants est composée de professionnels formatés dans les mêmes grandes écoles. Ils briguent les mêmes mandats, réclament les mêmes honneurs et convoitent les mêmes gains. Ces politiciens de métiers nous proposent de vieilles recettes démagogiques, réchauffent de vieux plats plus ou moins républicains. Ils lancent des « trucs » pour amuser le peuple, mais le peuple ne rit plus !

Que nous proposent-ils ? À gauche – encore faudrait-il redéfinir aujourd’hui la réalité des visions politiques « gauche et droite » –, c’est encore et toujours le rêve d’un socialisme à la Jean Jaurès. Certes, j’ai beaucoup de respect pour Jaurès, mais il fut assassiné il y a bientôt un siècle. Et, personne n’est né entre temps, pas même Mitterrand. Mêmes charges contre les hommes et femmes de droite. Nous pourrions faire un copié collé. Là où il y a caviar, ici il y a *bling bling* et impuissance des deux côtés.

Que peuvent-ils en réalité ? Ont-ils encore la force et la possibilité de quitter leurs fauteuils, de bouger pour agir. Ont-ils le pouvoir de « faire », alors que la dictature économique de certains états nous étouffe, que les lobbyings, les firmes tentaculaires tiennent le monde à leur merci. Les hommes politiques sont désespérément seuls. Ils s’accrochent avec la force du désespoir. Que valent leurs dérisoires promesses face à la pression ambiante ? Que peuvent-ils faire face à l’attente légitime de chaque individu et à une civilisation en crise ? Que valent leurs propos face au *Triomphe de la cupidité* que dénonce l’économiste Joseph Stiglitz¹⁷ ?

La plupart de nos politiques sont invalides, largués, coupés des réalités lambda. Mais, ils restent imbus de leur personne et jaloux de leurs privilèges. Ils profitent à satiété des largesses que leur offre la table de la République et méprisent leurs mandats. Faudrait-il, comme à Athènes au temps des Archontes, punir de mort les dirigeants qui ont failli en s’enrichissant sur le dos de la Cité et au mépris de leur charge ? Nous pourrions, par l’intermédiaire d’un jury de Justes, commuer cette peine mortifère en un bannissement social et par une attribution d’un salaire minimum. Leur ego en prendrait un coup ; plus de caviar, plus de *bling bling*, fini les courbettes ancillaires des médias. Plus de regards des autres, donc plus d’existence.

La perte de confiance envers les élus pose au citoyen le problème de vote. Voter ou ne pas voter. Voter pour sanctionner ou voter pour des idées. Voir l’excellent livre du prix Nobel de littérature José Saramago¹⁸, *La lucidité*, qui exprime ce dilemme avec brio. Voter, c’est nommer un commandant à la tête du navire SOCIÉTÉ. Rappelons-nous de la désastreuse fin de *La Méduse*, s’échouant à cause de l’incompétence de son pacha... serions-nous des naufragés d’un mauvais choix ?

Être réfractaires à la collaboration : pouvoir et médias

Attention à la confusion des genres, il y a une grande différence entre journalistes et médias ! L’un est un métier périlleux, l’autre est une activité purement économique et lucrative. Les supports d’informations trahissent le fond de l’information. Les médias *cosmétisent* la réalité en fonction de leurs propres intérêts. Il faut séduire les annonceurs et satisfaire les actionnaires. Ignacio Ramonet¹⁹ nous avait pourtant mis en garde : la communication est tyrannique. La bonne vieille propagande politique bien structurée, bien mise en scène, bien cadencée revient au galop.

¹⁷ Joseph Stiglitz, prix Nobel d’économie 2001, *Le triomphe de la cupidité*, Éditions LLL, 2010.

¹⁸ José Saramago, prix Nobel de littérature 1998, *La lucidité*, Seuil « Points », 2006.

¹⁹ Ignacio Ramonet, *La tyrannie de la communication*, Galilée, 1999.

À croire que Leni Riefenstahl²⁰, la (hélas) géniale réalisatrice propagandiste du III^e Reich, auteure, entres autres, du *Triomphe de la volonté*, a fait école. Aujourd'hui, l'image est reine. Nos femmes et nos hommes politiques sont omniprésents sur les ondes, les news, les livres, le Net. Ils ne font pas de la politique, ils la mettent en scène, ils nous la jouent. Leurs images, leurs discours sont savamment élaborés par des mercenaires de la communication. Qui paye ? Jusqu'où les médias peuvent-ils collaborer avec les politiques ? Jusqu'où le citoyen peut-il se laisser duper ? Pouvons-nous accepter cette mise en scène ? Si l'auditeur, si le spectateur, si le lecteur ne bouge pas, il deviendra complice.

Il faut orchestrer un boycott ! Ignorer les chaînes et les émissions à la solde du (des) pouvoir(s). Ne plus écouter les radios partisans. Ne plus lire les papiers complaisants avec les courants politiques. Mettre à l'index les journalistes serviles, voire les ignorer. Rentrer en résistance, pour précipiter la déconfiture économique des médias et sonner leur glas.

C'est peut-être une façon d'entamer une nouvelle révolution sociale. Gêner, embarrasser, saper, entraver, détraquer le système. Ne plus être réceptifs. Laisser s'enfermer les patrons de presse avec les tenants des pouvoirs. Provoquer l'extinction de la « race » des *infotocides* est une gageure utopique... mais pourquoi ne pas l'essayer ? Devenons des septiques, des INSOUFIS au verbe !

Initions notre propre révolution

Nous le savons, les femmes et hommes politiques sont dépassés par les événements, les médias essayent nous vendre des produits périmés. Nous pestons contre la société telle qu'elle est, nous souhaitons qu'elle change et paradoxalement, nous l'implorons pour qu'elle nous vienne en aide, nos suppliques vont automatiquement vers nos chers politiques. Quelle aberration !

Indignez-vous nous, dit Stéphane Hessel²¹. Ce n'est pas encore assez ! Changer la société est un travail ingrat. Il requiert, en premier, de nous changer, de reconsidérer nos us et coutumes. Une société tendant vers l'humanisme ne peut être réalisée qu'avec des hommes et des femmes instruits, construits et responsables. Une révolution culturelle s'impose pour que nous y arrivions. C'est peut-être le chaînon manquant de notre évolution sociétale.

Se rebâtir implique se dépouiller d'un passé lourd : d'une image d'Homme occidental qui est obsolète, d'une religion dominante qui aujourd'hui partage son territoire avec ses deux sœurs du Livre. D'où l'impérieuse nécessité de faire respecter la laïcité pour accorder tout le monde. C'est un travail que doit faire notre génération. Il est temps que nous passions à l'acte.

Reconsidérer notre « vivre ensemble » passe par un « refondement » de nos individualités. Nous ne sommes plus adaptés à la vie communautaire. Notre relation à l'autre, notre gestion environnementale ainsi que notre perception de « La » et des richesses sont à réinventer. Il nous faut oser, redevenir jeunes, réapprendre à devenir Homme. Il nous faut nous révolter en permanence contre toutes manipulations qui, à la façon du 1984 de George Orwell, nous inventent un formatage carcéral.

Tout cela n'est qu'UTOPIE, qu'importe, essayons. Profitons de ce moment exceptionnel de désordre et de bouleversement économique pour faire table rase, pour nous rebâtir et pour édifier autre chose que ce monde absurde dans lequel nous patageons et que Jean Ziegler nomme, avec raison, *L'empire de la honte*²².

²⁰ Leni Riefenstahl, 1902-2003, danseuse, actrice, réalisatrice et photographe, elle réalise de nombreux films pour Hitler dont, en 1934, *Le triomphe de la volonté* et, en 1936, *Les dieux du stade*... Elle continuera son œuvre jusqu'à plus de 90 ans dans des domaines divers et non politiques.

²¹ Stéphane Hessel, *Indignez-vous*, Montpellier, Indigène, 2010.

²² Jean Ziegler, *L'empire de la honte*, Fayard, 2005.

INITIATIVES

Après des études d'histoire de l'art à l'Université de Bologne et un détour par l'Université de Liège pour y étudier l'anthropologie visuelle et la muséographie, Francesca Cozzolino s'investit en 2005 dans une expérience ethnographique de longue durée sur les peintures murales d'Orgosolo en Sardaigne, thèse qu'elle soutient à l'EHESS en 2010. Elle fait désormais partie de l'équipe "Anthropologie de l'écriture" (IIAC-EHESS/CNRS) que dirige Béatrice Fraenkel. Membre du réseau international Cultura 21 et du groupe de recherche international "On wall working group" depuis 2007, elle est particulièrement active dans l'organisation de séminaires et autres journées d'étude. Actuellement, elle dispense un cours de Méthodologie de l'observation auprès de l'École Nationale Supérieure de Création Industrielle. Elle nous livre ici quelques points importants de sa thèse et ses positionnements en tant que chercheuse sur le terrain.

Philippe Hameau

L'invention et le devenir d'une tradition récente : les murales d'Orgosolo en Sardaigne

Francesca Cozzolino

Cette enquête s'est donnée pour objectif de décrire et d'analyser le phénomène des "murales" en Sardaigne, tout au long de son évolution, de la fin des années 1970 à aujourd'hui. Il s'agit de déterminer l'usage de ces artefacts dans le village d'Orgosolo, où ce phénomène a vu le jour, et de comprendre comment la pratique de la peinture murale a marqué l'histoire et la vie sociale de cette communauté sarde.

Naissance et évolution d'un phénomène

Plusieurs éléments sont intervenus dans la naissance et l'évolution de ce phénomène. Si ces peintures ont été réalisées pour la plupart d'entre elles dans les années soixante-dix et quatre-vingts, les premières ont pour origine plusieurs manifestations militantes qui ont animé le village au cours des années 1968 à 1970, avec la constitution du « Circolo Giovanile d'Orgosolo »²³ par certains habitants activistes. C'est dans les locaux de son siège et grâce à la participation active du professeur de dessin de l'école d'Orgosolo que sont produites les affiches de contestation et de revendication qui décorent les murs du village pendant ces années.

L'héritage et la mémoire de ces trois années d'activité du Circolo Giovanile d'Orgosolo ont alimenté la sensibilité à la base de la réalisation de toutes les peintures murales du village à partir de 1970 et pendant vingt ans. Suite à ces événements, la peinture murale est devenue pour Orgosolo un véritable moyen d'expression auquel les villageois feront appel en différentes situations et contextes, tant dans le cadre de projets scolaires que de manifestations politiques ou artistiques.

²³ Créé à la fin de 1967 dans une atmosphère de forte tension politique, et actif jusqu'à la fin de 1970, le "Circolo Giovanile d'Orgosolo" est l'une des nombreuses associations à caractère culturel et politique nées dans la deuxième moitié des années soixante dans toute l'île. Cette association, au départ à but culturel, réunissait un grand nombre de militants du Parti Communiste Italien (Cf. P. MUGGIANU, *Orgosolo 68 – 70, il triennio rivoluzionario*, Studio Stampa, Nuoro, 1998).

Au départ, il s'agissait de reproduire des événements concernant les luttes locales soutenues par le Circolo Giovanile mais très vite les thèmes ont évolué et transcrit les positions idéologiques des habitants concernant des événements locaux, nationaux ou internationaux : événements de Pratobello vécus personnellement par les artistes et la population²⁴, problèmes du chômage, lutte pour l'émancipation de la femme, le coup d'état au Chili, problèmes liés à la vie pastorale, revendications étudiantes pour la libre application du droit aux études jusqu'aux événements plus récents comme la guerre du Golfe, la destruction des tours jumelles de New-York, les manifestations contre le G8 à Gênes, la guerre en Irak, etc.

Aujourd'hui Orgosolo compte près de 250 peintures murales qui s'inspirent presque toutes de thématiques politiques. La majorité d'entre elles a été réalisée par Francesco Del Casino avec la collaboration constante des élèves de l'école. Suite à l'expérience d'Orgosolo, la pratique du *muralisme* s'est diffusée dans toute l'île et aujourd'hui, plus de soixante-dix villages présentent des peintures murales pour un total de près de mille fresques.

Pour une anthropologie pragmatique de la peinture murale

« L'anthropologie de l'art, doit s'intéresser au contexte social de la production artistique, à sa diffusion, à sa réception, et non évaluer des œuvres d'art en particulier, ce qui pour moi relève du travail du critique d'art » (Gell, 1998 :3)

Dans cette étude sont donc interrogés le contexte d'émergence de cette pratique graphique, son évolution, et ses usages patrimoniaux et touristiques contemporains : comprendre comment les personnes concernées par ce phénomène agissent, comment elles conçoivent les peintures murales ou comment ces dernières sont considérées par d'autres, mais avant tout quelles sont les actions effectuées par ces artefacts et celles qui dérivent de leur affichage.

Notre approche découle d'une conception de l'art en tant que collection de pratiques collaboratives et d'une volonté de rompre avec la tradition qui consiste à traiter les objets esthétiques selon les modalités des « Beaux-Arts ». Ainsi, la production artistique est saisie comme une production sociale à part entière. Les méthodes d'analyse visuelle sont écartées au profit d'une méthodologie qui mobilise avant tout des démarches d'analyse propres à l'enquête ethnographique. Plutôt que de penser une production artistique en termes esthétiques, nous proposons, dans la lignée des travaux d'Alfred Gell, de la situer à l'intérieur d'un réseau de relations entre « agents ». C'est pourquoi nous nous sommes intéressée aux réseaux complexes d'acteurs impliqués dans ce phénomène c'est-à-dire les habitants d'Orgosolo, les touristes, les institutions culturelles, les artistes, les commanditaires, les politiques publiques, et enfin les services qui gèrent l'affichage dans l'espace public. La lecture ainsi faite des peintures murales repose sur une mise à profit de la notion d'*agencies* et se situe dans une perspective pragmatique, dans la lignée des travaux de Béatrice Fraenkel (1994 et 2007) sur les écritures exposées. Cette posture engage une analyse des *murales* en termes d'action, non plus seulement sur la description des peintures mais sur leurs effets.

Ainsi ont été observées toutes les actions accomplies par l'intermédiaire de ces artefacts, et ont été saisies les conséquences quasiment ontologiques que les *murales* ont eu sur le village dans différentes sphères d'action : politique, pédagogique, narrative, historique, médiatique et publicitaire. Cela nous a permis de mettre en évidence la différence d'usage des fresques ainsi que la diversité des intentionnalités des acteurs qui ont, au fur et à mesure, construit ce phénomène. En effet, on peut distinguer trois moments principaux dans la

²⁴ La lutte de Pratobello intervient en 1969 après l'accord entre les Américains et le gouvernement italien pour la création d'une base de l'OTAN dans un pâturage près d'Orgosolo. Elle consiste à faire occuper ces territoires par la population locale afin d'empêcher l'armée de créer cette base.

réalisations de ces *murales* : un premier où ils sont utilisés comme outils de contestation puis comme moyen de célébration de cette période contestataire ; un deuxième qui les voit devenir les outils d'une action pédagogique visant à faire de l'histoire des *murales* l'histoire du village ; un troisième, actuellement en cours, où les *murales* deviennent l'objet d'une opération de patrimonialisation appuyée sur le développement du marché touristique à Orgosolo.

L'ethnographie d'une pratique artistique : une implication maîtrisée

Pour comprendre un phénomène en cours dont les acteurs n'étaient pas a priori très identifiables il a fallu observer, décrire, transcrire et analyser des chaînes opératoires, se pencher sur le « faire » et la fabrication de ces peintures. Cela exigeait de s'appuyer avant tout sur les discours du terrain et de mettre en place une démarche d'observation participante afin de recueillir le sens que les acteurs donnaient à leur pratique.

Cette méthode, qui amène le chercheur à devoir négocier son rôle sur le terrain, est une des ces épreuves ethnographiques (Fassin et Bensa, 2008) qui impliquent de penser la relation à l'enquête et à son objet et qui apprennent à maîtriser la dialectique de l'engagement et du détachement. Ainsi, la démarche d'observation participante adoptée ici, a souvent exigé que nous défendions un statut scientifique et cette position a parfois porté à confusion auprès des villageois, surtout à l'occasion des premiers terrains. Ainsi, en prenant les mesures des peintures lors de la création de notre corpus, nous avons été assimilée par les habitants à un opérateur du service régional en charge de la restauration des fresques. Une autre fois, travaillant sur la réception du phénomène de la part des touristes, nous avons été prise pour une guide touristique par certaines personnes, pour un opérateur municipal en charge d'une étude de marché par d'autres.

Par la suite, même si nous avons fait attention à n'être pas « trop participante », nous nous sommes retrouvée impliquée dans le phénomène que nous étions en train d'interroger à l'occasion de la réalisation d'une peinture murale par deux artistes français dans le village d'Orgosolo. Or, ce type d'implication constitue à notre sens un cadre de production de données et un mode d'interprétation des matériaux. Cette démarche était indispensable pour la compréhension de notre objet et nous avons donc accepté de faire l'intermédiaire entre des artistes français voulant peindre un *murale* et la municipalité. Il a alors été possible d'observer une série de situations qui ont permis de comprendre à quel moment du processus interviennent les différents acteurs et les attentes des villageois par rapport au sujet à représenter. Certains considéraient le *murale* comme un « conteur » du vécu des habitants du village, d'autres comme un moyen de mettre en discussion des idées. Ceux-là privilégiaient alors un sujet d'actualité internationale.

Cette stratégie d'observation répondait d'une part, à une demande/attente du terrain (on va à Orgosolo pour faire du tourisme, pour une recherche sur un aspect de la culture sarde, ou bien pour faire une peinture murale) d'autre part, à la nécessité de pouvoir observer et comprendre les différentes négociations qui interviennent dans la réalisation d'une peinture murale (le choix du sujet, le choix du support, de l'emplacement, de l'écrit et de la langue utilisée), questionner les relations entre artistes, habitants et pouvoirs publics et saisir des façons différentes de concevoir non seulement les *murales*, mais également l'espace public et ce qui y est affiché.

L'observation des chaînes opératoires a été réalisée en nous basant sur un antécédent observé à l'occasion d'un terrain précédent. Effectivement, arrivée à Orgosolo, nous avons rencontré deux peintres allemands qui venaient de négocier avec les villageois un mur pour réaliser une peinture murale. Nous les avons alors interviewées et, grâce à leur récit, pu soulever certaines hypothèses qui ont guidé par la suite nos observations lors de la réalisation

de la peinture des Français.

Adopter une démarche purement empirique ne nous a cependant pas amenée à nous mesurer avec la pratique observée (Wacquant, 2001) comme l'a fait Jeanne Favret-Saada qui a elle-même pratiqué l'ensorcellement et le désensorcellement pour comprendre ce qu'ils signifient vraiment (Favret-Saada 1977 et 2009). En fait il ne s'agissait pas de s'initier à une pratique ni de s'impliquer dans l'organisation de quelque chose qui allait modifier les relations sociales de la communauté observée mais de « participer » à des situations pouvant mettre ces relations en valeur et nous permettent de les étudier.

Deux familles iconographiques s'affichent sur les murs d'Orgosolo

Si les historiens de l'art ont depuis longtemps intégrés à leurs études une analyse du contexte sociologique, parfois guidés par des préoccupations d'ordre anthropologique, les anthropologues eux-mêmes s'intéressent aussi aux arts et aux images. Ils étudient donc sur le « terrain » leurs modes de fabrication, les raisons de leur utilisation, la façon dont on en parle et dont on les fait agir. Pourtant, ils ont encore peu emprunté l'analyse formelle aux historiens de l'art.

L'analyse visuelle n'a pas été écartée ici puisqu'un catalogue rassemblant 800 clichés a été créé qui a permis d'inventorier 310 peintures murales. Pour mener l'analyse des fresques il a fallu tenir compte des pratiques composites qui les caractérisent et qui alimentent depuis toujours de multiples débats sur leur nature artistique ainsi que leur sémiotique hybride, mêlant constamment image et écriture.

En premier lieu, l'analyse du corpus d'images et d'écrits a permis de questionner la généalogie complexe de ce phénomène et de saisir leur performativité. En fait, si le récit des acteurs met en avant une relation de paternité des affiches militantes produites dans le village entre les années 1968-1970 avec les *murales*, cette idée est remise en cause par les données quantitatives (seulement sept cas de peintures murales pouvant effectivement témoigner au niveau formelle de cette relation). L'analyse des actes d'écriture permet de faire le rapprochement avec la production d'écrits par des pratiques contestataires aussi bien dans la mise en lettres, peu soignée et similaire à celle non normée des écrits vernaculaires, que dans l'appartenance au genre plus général du slogan. Des « chaînes d'écriture », qu'il est possible d'interpréter en termes de sphères d'activités, semblent lier les tracts et les affiches politiques aux *murales*. Tracts, affiches et fresques sont autant de supports qui participent d'une même logique d'action militante. Cependant, les écrits des *murales* ne font que commémorer le militantisme du temps passé. Désactivés de leur force illocutoire, leur performativité ne se mesure plus dans leur énoncé mais dans la durée de leur exposition. Leur présence dans l'espace public façonne une ambiance graphique particulière. Ces peintures murales opèrent aujourd'hui un transfert dans l'affichage des actes graphiques dans l'espace public : celui de la mise en scène d'une parole contestataire à la mise en scène, maîtrisée, d'une communauté.

La partie analytique a également montré comment ces fresques donnent à voir, au niveau linguistique et iconique, une tension entre deux modèles historiques. Deux familles de personnages iconographiques ont ainsi été repérées, l'une affichant des personnages issus du monde folklorique (le berger et le bandit) et l'autre des figures issues de l'actualité (le plus souvent la figure du militant mais également des portraits d'hommes politiques et d'intellectuels). Les choix de la forme linguistique et iconologique célèbrent les deux modèles historiques repérés au niveau des discours du terrain.

La « fabrication » d'une histoire

Le premier modèle a été reconstruit à partir des écrits d'intellectuels et savants – et romancés

par des productions filmographiques et des guides touristiques – qui entre les années 1920 et les années 1950 ont dessiné un portrait ethnographique de la Sardaigne. Dans cette perspective, Orgosolo est ce lieu autour duquel la mémoire ethnographique et les discours intellectuels figent l'exotisme du village dans un certain modèle fondé sur deux traits précis (l'insularité et l'esprit de contestation) et sur deux figures (le berger et le bandit). On observe que le premier modèle ne cesse de se diffuser et de « faire histoire » même quand la situation socio-économique de la Sardaigne commence à changer dans les années 1960 et 1970 et qu'apparaissent à Orgosolo les *murales*. En retraçant l'histoire de leur apparition ainsi que leur évolution et leur diffusion nous avons constaté l'apparition d'un nouveau trait, l'internationalité, et d'une nouvelle figure, le militant.

Les « discours » du terrain ainsi que les résultats de nos analyses ont permis de confirmer l'hypothèse d'une mise en place d'un troisième modèle historique, se diffusant en tant qu'histoire des *murales* et vivant de l'héritage des deux premiers modèles. Les *murales* tissent une nouvelle histoire et le village devient le territoire d'une fabrication identitaire.

Ces fresques construisent une nouvelle image publique du village. Celle-ci est fortement maîtrisée, et en même temps n'est pas partagée par toute la communauté qui est constituée de groupes très différents. Deux cas d'effacement de certains *murales* (l'une reproduisant l'image du Vatican et l'autre reproduisant un berger avec un téléphone portable) montrent qu'il existe des conventions tacites de l'image du village qu'on affiche sur le mur et témoignent d'une forte différence dans les manières de penser les *murales*. Représentatif est donc l'effacement symbolique d'une fresque par ses propres auteurs à l'occasion d'un concours international de peintures murales en 1993 puisque conçu comme une protestation envers la dérive commémorative, et surtout esthétique, des *murales* contemporains.

Le devenir d'une tradition récente

C'est dans la construction d'une nouvelle image publique que les *murales* quittent le passé pour agir cette fois sur le présent. Ils agissent avant tout dans la fabrication d'une nouvelle ambiance graphique, qui semble façonner une nouvelle esthétique de la ville, où les *murales* priment sur tout écrit exposé et qui voit la prolifération d'une forme hybride d'écrit exposé : l'enseigne peinte. Ils entraînent la création d'une nouvelle économie qui voit l'apparition de nouvelles professions (les guides, les berger-restaurateurs) et de nouvelles offres touristiques (le petit train de *murales*, le repas avec les bergers). Ils induisent à la fabrication d'un nouveau patrimoine culturel commun. Ces peintures *artifiées* (Shapiro et Heinich, 2012), acquièrent les caractères d'un bien culturel. Au départ, elles sont revendiquées par les villageois comme murales politiques et non artistiques. Ensuite elles sont conçues comme un « art du peuple », puis comme les témoins d'une histoire. Cependant, les différentes qualifications produites par les divers acteurs animent les dynamiques de négociation de leur statut. Elles passent alors du monde du non-art à celui de l'art, à la suite d'une adaptation au marché touristique, et d'une opération institutionnelle. Leur passage au registre patrimonial est validé par l'intervention de la Direction des Affaires Culturels de la région Sardaigne et plus récemment par la création d'un centre de documentation sur le patrimoine architectural et anthropologique du village. Ici, la section dédiée aux peintures murales porte le nom « Radichinas²⁵ ».

Bibliographie

Caratini Sophie (2004) *Les non-dits de l'anthropologie*, Puf « Libelles ».

²⁵ « Nos racines » en sarde.

- Ciarcia Gaetano (2003) « De la mémoire ethnographique. L'exotisme au pays du Dogon » dans : *Cahiers de l'Homme*, Paris, Éditions de l'école des hautes études en sciences sociales.
- Cozzolino Francesca (2010) *Les peintures murales d'Orgosolo en Sardaigne. Étude anthropologique*, thèse de doctorat d'anthropologie sociale, sous la direction de Béatrice Fraenkel, EHESS, Paris.
- Cozzolino Francesca (2012) « La nozione di artificazione nel caso dei murales della Sardegna », dans: M. Giammaitoni (a cura di), *La sociologie delle arti tra storia e storie di vita*, Cleup, Roma, p. 243-259.
- Fassin Didier & Bensa Alban (2008) *Les politiques de l'enquête. Épreuves ethnographiques*, La Découverte « recherches ».
- Favret-Saada Jeanne (1977) *Les morts, la mort, les sorts. La sorcellerie dans le bocage*, Gallimard.
- Favret-Saada Jeanne (2009) *Désorceler*, L'Olivier.
- Fraenkel Béatrice (1994) « Les écritures exposées », *Linx*, n°31, Nanterre, p. 99-110.
- Fraenkel Béatrice (2007) « Actes d'écriture, quand écrire c'est faire », *Langage et société*, n°121-122, sept-déc. 2007, p. 101-112.
- Geertz Clifford (1973) *Bali, interprétation d'une culture*, Gallimard (trad. rééd. coll. « Bibliothèque des sciences humaines », 1983).
- Gell Alfred (2009) *L'art et ses agents*, Bruxelles, La presse du Réel.
- Goulet Jean-Guy (2011) « L'interdit et l'inédit. Les frontières de l'ethnologie participante », *Anthropologie et Sociétés*, Dossier « De l'observation participante à l'observation de la participation. La transformation de l'anthropologue par le terrain », vol. 35, n°3, p. 9-42.
- Satta Gino (2001) *Turisti a Orgosolo*, Napoli, Liguori.
- Shapiro Robert & Heinich Nathalie (2012) *De l'artification. Enquêtes sur le passage à l'art*, Paris, Éditions de l'école des hautes études en sciences sociales.
- Wacquant Loic (2001) *Corps et âme. Carnet ethnographiques d'un apprenti boxeur*, Marseille/Montréal, Agone/Comeau et Nadeau.

Louise Bourgeois (Paris 1911 - New York 2010)

L'Art et la Psychanalyse "objectiles"

Roger Dadoun

Cent années nous contemplent, déposées là telle une éphémère goutte d'éternité. Le visage de Louise Bourgeois nous fait face, face livresque ainsi livrée *surbookée* d'ans, de rides et d'énigmes : pris enfermé incarcéré clôturé dans le cercle parfait d'un miroir occupant toute la couverture du catalogue de l'exposition qui lui est consacrée. L'inauguration a eu lieu en octobre 2012 à Madrid, sous les auspices de *La Casa Encendida* (la "Maison Enflammée", ou "Incendiée", ou "Ardente" – "Maison qui Brûle") : l'exposition donne à voir, à redécouvrir une artiste qui projette feux et flammes avec et sur le corps humain, corps de la Femme élevé à la souveraine puissance de la "Nature" même. Au plus près de la brûlante actualité, les sous-titres qu'aligne *La Casa Encendida*, "Cultura, Solidaridad, Medio Ambiente, Educacion", semblent traverser de traits de lumière ("feux" de l'Illuminisme espagnol – tandis qu'une "indignation" bougonne et éphémère continue de se mordre la queue à ras d'affect et d'affectation) une capitale enténébrée de "crise", grondante d'(in)surrections et flambées anarchistes presque oubliées depuis les temps de la FAI, du POUM et de la CNT.

"Au nid soit qui mâle Y pense"

Le titre surprend, emprunté à l'une des formules qu'affectionnait l'artiste : *Louise Bourgeois* – "*HONNI soit QUI mal y pense*" [EVIL be to those WHO evil think]. Comme le rappelle en ouverture la commissaire Danielle Tilkin, elle sert à désigner, en français, "l'une de ses dernières œuvres" (2009) – complétée par cette notation : "*I see you*" ("Je vous vois"). C'est exactement ce que fait "la vieille dame" (cliché) dans le portrait de couverture, affichant contraction et crispation, mais qui se redouble à l'intérieur d'un portrait plus complet, ample et saisissant, qui sert, promesse de ravissement, d'accueil aux "Textes" et "Travaux" : tête couverte d'un calme bonnet, visage calé sur deux poings pugnaces, coudes aux larges manches plantés sur table, et regard encore plus intense, direct, exigeant et interrogateur. "*I see you*" – oh yeah, Louise, *you do*, pour notre gouverne : "*I Do, I Undo, I Redo*", 1999-2000 – redoutable programme ! Un de ses objets a pour titre : *Le regard* (1966, latex et tissu : sphère aplatie faisant le gros œil, percée d'une fente – oculaire, labiale, vaginale ? – laissant apercevoir une idée de sein). D'autant plus pathétiques que l'écriture en est tremblée, presque enfantine, d'autres formules sont inscrites sur des dessins où le rouge domine : "*I give everything away*", "*I distance myself from myself*", "*I leave my home*", "*I am packing my bags*", "*I leave the nest*" ("Je quitte le nid").

Le "nest" ainsi abandonné, en français "nid", se retrouve sonorisé dans l'"honni" de la devise. "Honni" s'entendant "au nid" résonne en mats supplications et appels (*Echos I-X*, 2007, bronze peint et acier) sur le registre utérin et mammaire. Si l'on accepte de chasser sur les terres mêmes de Louise – terres sexuelles, arrosées gorgées de sexualité (*Precious Liquids*), d'une sexualité gonflée de maternel, récusant l'emprise du phallus, la domination du mâle (elle sculpte un grand pénis en plâtre, le recouvre de latex, et le nomme *Fillette*, 1968), la célèbre devise de l'Ordre de la Jarrettière peut se lire, sous une autre écoute : "*Au nid soit qui mâle Y pense*". Le "Y" mis par moi en capitale à deux branches (*Topiary*, 2005, bronze.

L'art topiaire de Louise : *jardiner* des corps incomplets, sans tête ni membres, en piquant une branche dans l'anus, ou le vagin, ou un cou tête décollée) fait saillir la forte orientation bisexuelle entrelacée du geyser ("éruption") de l'inconscient. Ceux qui imaginent la sexualité comme prédominance du "mâle", rapport de force entre homme et femme, qu'ils reviennent donc à l'origine, qu'ils retournent "au nid" matriciel et s'interrogent sur le travail autrement créateur de la "génération", vecteur central des quêtes de Louise, qui se déploient en quatre temps explosant en rouge sang dans les gouaches : Conception (*Family, Couple* - quéquette freluquette titillant gros ventre de femme) ; Gravidité (*Pregnant Woman* – boursouflure de la grossesse et des seins ; un fœtus, bras et jambes malingres, s'y trouve engagé) ; Naissance (*The Birth* – parturiente figurée en vastes masses seins-ventre-cuisses expulsant le nouveau-né qui plonge bras en avant vers la liberté – mais le lien est tel qu'on pourrait aussi bien y voir un pénis pénétrant le vagin) ; Nourriture (*The Feeding* – seins-tétons gigantesques surplombant un nouveau-né kafkaïde insectimorphe en situation d'être écrasé ou meurtri plutôt que nourri par ces dagues à large lame de Damoclès, cette Dame-aux-clebs à la chiennerie d'enfer – pas question pour lui de demander grâce).

Un pas de plus dans cette ligne de férocité, et c'est, ô *Fiat*, ô *Lux*, subversion louisicienne, ligne de fertilité : de la niche s'extirpe la délivrance, remonte le lumineux remède lové concocté dans l'objet d'art – alchimie, dimension et allégresse *thérapeutes* omniprésentes des constructions et performances issues des mains techniciennes chamaniques de Louise. Il convient d'*agir*, de *panser* là où niche le *mal* : *Au nid soit qui mal y panse*. Qui veut appréhender (penser) et soigner (panser) son mal – angoisse, terreur – se doit de prendre en charge *le mal* (lettres brodées sur panneau en tissu adorné de jolis nœuds : DÉLIVREZ-NOUS DU MAL, 2006) : mal originaire, *structurel* – malheur d'être, dérégulation, détresse, souffrance, mort – que seule peut affronter une source de vie qui est absolue puissance de vie (*absolute generation*) puisqu'elle a au départ surmonté tous les obstacles, et continue d'innover un imaginaire bio-énergétique appliqué à "sculpter" la gestuelle qui convienne pour la nidification conceptionnelle/conceptuelle, la *Génésique* universelle de l'origine, la fastueuse création maternelle – fête primordiale, miracle unique dont ne cesse de frémir et brûler l'humanité : la création d'un être humain. Toujours quelque part se déniche chez Louise une *fabrication*, ressource sûre offerte en clef bio-esthétique – dont celle-ci, limpide : la construction intitulée *Precious Liquids* (1992 : bois, métal, verre, eau, tissu, albâtre) porte en lettres capitales l'inscription : ART IS A GUARANTY OF SANITY – "L'art est une garantie de santé mentale". Il l'est, pleinement, s'il est vrai que notre être tout entier n'est guère qu'un prodigieux cocktail de "précieux liquides" – dont, parmi les plus glorieux, franchie la fantastique passe amniotique, le sang. [Puissent recherche, clinique et amour s'Y pencher avec "art" – sous sémaphore de la *Thalassa* de Ferenczi, *psychanalyse des origines de la vie sexuelle*, 1924, où le psychanalyste visionnaire de Budapest nous immerge, tête maintenue hors eau.]

"La sangre derramada"

Si sanglante est la trentaine de planches et supports ("subjectiles", dit Artaud) – gouaches, gravures, dessins, broderies, tissus, écritures – qui composent ou gravitent autour de la *Nature Study* de Louise Bourgeois (2007 à 2010) et touchent en chacun de nous des ressorts profondément pulsionnels/passionnels, qu'il est ardu de la suivre dans son hardi trajet d'une *cruauté pure* brusquement renversée (reversées, toutes ces *eaux de vie dionysiaques*) en son exact contraire, que nous nommerons *pure tendresse* (Lady Macbeth portant sa tache de sang : "Je redoute la nature : elle est trop pleine du lait de la tendresse humaine..."). "Pure", dans les deux cas, signifie que les choses et les événements, les objets eux-mêmes, matériels ou humains, sont dépassés, emportés dans un mouvement – rapt, "RAGE", ravissement, terreur –

qui les mène, les élève, les égare dans ces deux directions suprêmes qui, directives, ne pourront jamais l'être : l'infini, l'éternité (*À l'infini*, 2008-2009; *Éternity*, 2009). Au moins auront-elles à cœur d'offrir une aura radieuse, irradiante, aux univers cellulaires, tissulaires, surréels ou réalistes, agressifs ou tendres, artisanaux ou performés et fantasmagoriques de Louise Bourgeois !

Le sang suscite, appelle, réclame le déni : l'anthropologie n'en finirait pas d'analyser le large spectre des interdits, tabous, prohibitions, satanisations et vampirisations du sang, en tout temps tout lieu toutes aires et ères de culture. Pour tout dire : "le sang, je ne veux pas le voir!". *¡Que no quiero verla!* [Le sang], "je ne veux pas le voir". Cette foncière répulsion revient en litanie lancinante dans le poème de Federico Garcia Lorca, "*La sangre derramada*", au cœur battant de son *Llanto por Ignacio Sanchez Mejias*. Le torero, héros or et lumière, Ignacio, costume ciselé et mouvante tapisserie, embroché par le taureau, noir fécalome aux furieux bondissements, *répand* son *sang* dans l'arène : *la sangre derramada*. Il faut le dire en espagnol, pour lui donner toute sa charge fantasmagorique décoffrée brute d'utérus. Le sang, *la sangre*, est au féminin, elle/il nous conduit, nous reconduit à une féminité originelle, essentielle. *La sangre* est essence de la femme, est Femme – et la Femme est "Génération". On pourrait, sur ce terrain, en appeler à l'anthropologie, et rappeler la chaîne d'associations qu'établit Émile Durkheim dans son essai, *La prohibition de l'inceste et ses origines* (1897), où il souligne que "le caractère sacré, divin, attribué à l'ancêtre mythique [le totem] se retrouve... dans le sang des membres du clan" – sang qui renvoie à la femme (ODE À L'OUBLI, 2004, *The return of the repressed*, "le retour du refoulé"), avec ses mystérieuses périodes de pertes de sang (lunatiques menstrues), et sang de l'accouchement (l'hémorragie, première cause de mortalité obstétricale). Sur pareil tableau filtreraient encore, parmi d'autres, le sang de la défloration, si l'on tient compte – outre certaines coutumes qui ont toujours cours, souvent mortel – des interprétations originales de Pierre Gordon évoquant la fonction, dans une lointaine antiquité, des héros "déflorateurs sacro-saints" (Hercule aux cinquante vierges honorées en une seule nuit – imité par notre moderne héros, le *Surmâle* de Jarry), ainsi qu'en moins noble, échappé du rectum, le sang hémorroïdal.

Fiat Flux – Femme Flux rouge sang. Telle est la *Génération* que découvre et redécouvre la calme passion *génésique* traitée par Louise en sa dernière décennie : *une ivresse de sang*. Laissant de côté les beuveries de sang dont continue de se gorger vampiriquement notre époque, on se doit de citer la tout autre "ivresse" qu'évoque Robert Musil dans *L'homme sans qualité*, où il dresse, dans une ample vision dionysiaque, cette scène fabuleuse : Ulrich et Agathe, le frère et la sœur, *couple* ardent et subtil, viennent de consommer l'inceste ; l'écrivain les montre alors, "âme... démesurément tendue", "debout devant le *calme* de la mer", et il articule ce commentaire, dont les termes soulignés auraient extrait d'exquis alcools aux alambics de Louise : "le monde contient autant de *volupté* que d'*étrangeté*, ce n'est pas un nuage d'opium, il contient autant de *tendresse* que d'*activité*, il est plutôt une *ivresse sanguinaire*, un *orgasme* de bataille... ».

Comment s'éleva l'étoile Araignée

L'ivresse sanguinaire de Louise explose en rougeoiements de corps de la Femme-Sang – qui est aussi femme-sans : sans tête sans bras sans jambes, seulement des ventres cloqués, des *Mamelles* (1991) en déflagrante expansion, des outres-seins *dardant* verticales-caux leurs tétons tels des *projectiles*, des fesses autarciques s'écartant fort pour livrer ("délivrance" ?) l'encore inné fœtus. Dans le même temps, Louise Bourgeois inscrit sur papier dans une sereine ovale cartouche : "BE CALM" (2006). Précieux conseil, qui nous incite à retrouver l'une de ses plus anciennes figures, son objet d'art le plus connu et interprété, spectaculaire et choyé : *Maman* (1999, bronze, acier inoxydable et marbre). À pareil *titre* donné à sa géante

araignée, ce n'est pas la piste de l'évidence de l'espèce ou quelque appel familial qui viennent à nous. Il ne s'agit pas de la galerie aussi troublante que fantaisiste de ces mamans fabriquées avec des pièces textiles cousues [à l'image, faufilée chair, de *La Fiancée de Frankenstein*, cette confection haute couture signée James Whale, 1936. Le rôle est tenu par Elsa Lanchester], tantôt d'une gravidité montgolfière qui se refuse à lâcher l'enfant, ou l'inverse (*Endless Pursuit*, 2003), tantôt laissant le nouveau-né chuter hors vagin, malgré l'imploration (*Do not abandon me*, 1999. Mais qui abandonne qui ? Comment placer ici *THE TRAUMA OF ABANDONMENT*, 2001, illustré avec les images du père aimé-haï parti en guerre ?) ; ou la femme sans bras portant sur son ventre, debout, le fœtus logé dans une transparente poche de gaze (*Umbilical Cord*, 2003) ; ou telle autre, manchote et unijambiste, mise sous cloche avec un tout petit enfant à son pied (*Mother and Child*, 2001) ; ni, non plus, de dures Mères de métal ou de pierre échos de quelque pléistocène, où l'on croit voir des déesses-mères, telle cette *Fragile Goddess* étêtée en bronze de 1970 (reprise en 2002, en tissu, couturée) ; ou une *Natur Study* de 1984 écimée mais multimammaire et multigriffes moulée en caoutchouc ; ni ces étranges demi-femmes aux formes et matériaux sur nous assénées que sont les surréelles constructions de femmes centaures maison, blocs de pierre montés sur morceau de femme (*Femme Maison*, 1946-1947, 1982, 1983, 1994). Après tout, c'est connu, "maison" (*home*) signifie "femme", et sursignifie "nid", non ?

L'immense *Maman* arachnide citée plus haut (927 x 891 x 1023 cm), installée en 2007 à Londres, pourrait n'être rien d'autre que l'*animal de compagnie* de Louise. Elle est autrement plus : son double arachnéen, sa projection arachnoïde, elle-même incarnant métempsychotiquement la tisserande mythique *Arachné*, artisane qui a pris racine dans sa tête et ses mains et surgissant d'elles en Araignée – ainsi que sort, hors du crâne de Zeus, Athéna, la rivale divine que l'humaine surpassa en art de la tapisserie (le premier, familial, fondamental et interminable métier de Louise). Ce sourd processus d'un *devenir-animal* a rythmé l'existence et les créations de Louise, depuis la découverte des araignées au lycée Fénélon, les petits dessins de 1940, jusqu'aux sculptures monumentales qui ont fait leur nid ou joué au nid (s'y nichèrent le temps d'un soupir passants ébaubis et leurs fantasmes) à travers le monde dans musées et capitales. Arthropodes congénères, si précieux pour alimenter l'évolution créatrice de Bergson, ils font leurs octo-pointes sur leurs octuples pattes à Bilbao, La Havane, Ottawa, Saint-Petersbourg, Séoul, Tokyo – ils sont *L'Araignée* même, *Spider*, *Spider-Man* et *Spider-Woman* rivalisant de virtuosité à *filer le fil de la vie* à travers l'espace d'une maison-femme à l'autre.

Ici donc règne, maternelle, *L'Araignée-Mam*. Plusieurs fils relient Louise et l'Araignée : elles sont faites toutes deux de la *Toile* (de l'étoffe) dont on fait les vivantes créatures-créatrices. L'Instinct, chez l'une, se règle sur un soyeux et sublime esprit de géométrie, qui aurait fasciné le Pascal cher à Louise, tandis que l'Inconscient, chez cette artiste complète, luxuriante et *panique*, se veut réglé sur l'esprit d'invention de *Homo ludens*, l'esprit de finesse de *Homo faber*, l'esprit de violence de *Homo violens*, l'esprit de délicatesse (?) de *Homo sapiens sapiens*, etc. – tout un entrelacs en tous sens et *nonsense*, navettes et fuseaux sans fin (*endless*) pour tramer le fil rouge de l'art, voué à l'énorme, au monstrueux, au démesuré, à l'oublié.

En faisant de l'Araignée une Dame de fer, un Monstre d'acier qu'elle appelle *Maman*, Louise annonce la couleur. Se met en place un réseau maternelle où la psychanalyse reconnaît nombre de ses petits. Il est évidemment question de *The Good Mother*, qui aurait réjoui autant qu'intrigué Winnicott, pédiatre analyste du "good enough" (mère "suffisamment bonne") et du "squiggle game" (jeu d'embrouillamini) – "mère bonne" ramenée ici à un lourd sein unique (2007) ou à une paire de seins opulents à littéralement tomber par terre (2008), support d'une si prégnante et titubante ambivalence qu'il apparaît bien que, comme l'araignée ses proies, elle a enrobé et ingéré pas mal d'imagos de la "mauvaise mère", de la "mère

destructrice”, “dévratrice”. On n’imagine pas à quel point les imagos résistent difficilement aux furieuses envies kleiniennes de s’enlacer, se croquer, se dévorer les unes les autres – Louise en sait quelque chose, qui pratique la chose en virtuose. Tous les “états d’âme”, plutôt jets, rejets et projets d’inconscient (*I Do, I Undo, I Redo*), exigent d’être là, clament leur dette : trauma d’abandon, angoisse, peur, rage, “helplessness” (déréliction, “désaide”), dépression, hystérie, refoulement, culpabilité, *The Destruction of the Father* (1974), *Sutures* (1993), *Oedipe* (2003), etc. – les mots vont et viennent filant la toile du Soi que Louise a tissée au cours de sa longue et tourmentée fréquentation des psychanalystes (une trentaine d’années, avec pauses). Il semble bien, cependant, qu’en dernier ressort c’est la puissance de vie, éros et tendresse, qui l’emporte. Une photographie de 1996 montre Louise brandissant au-dessus de sa tête une araignée au grand corps musclé qui ouvre triomphalement ses pattes en étoile – et Louise ainsi auréolée Araignée rit.

À distance, élancée et trônant en majesté, *Arachné-Maman* impressionne – voire épouvante : il y a tant d’arachnophobiques ! Mais la masse abdominale suspendue en l’air – une élévation de quelque dix mètres – et les longues pattes aux torsades nerveuses, courbes élégantes et pointes graciles, s’apprivoisent à mesure qu’on s’en approche, et se voient comme domestiquées, du latin *domus*, la maison, le foyer : voici que ventre en l’air se fait là-haut nid (l’“honni” terrestre persistant : nid bourré d’œufs et de machins, inquiétante postérité), et que les pointes posées en terre circonscrivent un espace circulaire à la fois libre, on y entre et sort à volonté, et protégé-protecteur, avec son octuple piquet de bronze et d’acier – avatar miniature de cathédrale de métal à ciel ouvert.

Sendak appelle “Maman”

Nous voici, dans le ventre à tous vents de la Bête, en retour du refoulé enfance : *Baby* ! Ce “Bébé” nous invite à une plongée parallèle. Le “*child*” (*infant* plutôt) si “*réticent*”, si long à venir (ça n’en finira donc jamais, grands dieux et *fragile déesse* !), un auteur de livres pour enfants le projette, horreur doublée d’ironie, sur un gratifiant Gignol de papier. Son livre a pour titre : *Maman ?* (2006. En anglais : *Mommy ?* – qui s’entend comme *Mummy*, “momie”, laquelle occupe avec ses bandelettes la couverture, élevant entre ses mains le petit bonhomme qui lui enfonce rigolard son doigt dans le nez). Maurice Sendak, l’auteur de *Max et les Maximonstres* (1963) et de *Cuisine de nuit* (1970), nous met au plus près, mot pour mot (il n’y en a que deux !) et image sur image (six scènes animées montées en relief avec découpages, sur deux pages chacune) de l’âme enfantine telle que l’aurait débusquée, en grave allegretto, Maman-Araignée et Mélanie Klein en embuscade, une Louise Bourgeois fervente de chansons d’enfants et de *berceuse* (en anglais *Lullaby*, 2006 : vingt-cinq vignettes de sérigraphies de soie sur tissu, aux formes simples et allusivement sexuelles). Petit bonhomme, barboteuse bleue et bonnet rouge et blanc, est en quête, en *demande* de mère : “*Maman ?*”, s’exclame-t-il de page en page, frappant à différentes portes. D’un placard aux cauchemars s’extirpent, figures dépliées en accordéon pour bondir sur le lecteur et l’effrayer, nos plus illustres monstres : Nosferatu-Dracula-Vampire, Frankenstein, Le Loup-garou, un Maximonstre, la Momie – réunis tous en une ultime parade où l’enfant reçoit la réponse : *B-A-B-Y* ! – articulée par une jolie maman qui n’est autre que la Fiancée de Frankenstein à la flamboyante chevelure électrique (des câbles y pourvoient) et aux membres encore enveloppés dans les bandes Velpeau pour coutures.

Constitué d’irrésistibles découpages dus au “*paper engineering*” de Matthieu Reinhart (fantastique est le bouquet final où tous les monstres se précipitent sur nous tels les vénéneux pétales d’une fleur insolite), l’ouvrage, ballonné par tout l’air qu’il renferme, est, quoique volumineux, d’une agréable légèreté – c’est bonne broche pour les tout petits. Légère, alerte, allègre est l’approche de Sendak : en quête de terreur, il exhibe devant l’enfant lecteur

sécurisé par l'adulte les pires monstres de fiction que nous ayons connus dans notre longue et laborieuse familiarité avec les films d'horreur (salut à vous, braves Max Schreck, Boris Karlov, Bela Lugosi, Lon Chaney Jr., Christopher Lee, Barbara Steele, etc.) – tout en l'équipant d'outils, physiques et psychiques, permettant de surmonter la peur et de domestiquer les monstres : personnages découpés avec art que l'enfant apprend à manipuler avec délicatesse, hardi petit héros souriant ou rieur auquel s'identifier aisément, mimiques farouches, exagérées ou mélancoliques de monstres incapables de résister à une paranoïa enfantine bien tempérée : doigt dans le nez de la momie, tétine fourrée dans la bouche du vampire estomaqué, rapide happy end à la fois réjouissant et ambigu, et même bout de ruban et fil (de soie ?) qui font tourner en bourrique, ça se passe sous nos propres yeux, la malheureuse momie embrochée. Ruban et fil actionnés par l'enfant hilare nous ramènent à Louise Bourgeois l'arachnéenne, qui nous propose avec Sendak cette leçon de vie : pour accéder au monde fantastique de l'enfance, prendre les mesures et démesures de la peur, ouvrir la porte au *nonsense* et nécessaire humour, fabriquer des objets d'art et de psychanalyse qui aient puissance d'"Objectiles", c'est-à-dire des formes singulières activistes qui nous atteignent et nous grandissent, un petit livre d'enfant appelant *Maman* ? qui affronte des monstres et une structure métallique monumentale appelée *Maman*, qui n'est que simple araignée, ont mêmes quotient et inconscient.

Pour une perspective "Objectile" de l'Art et de la Psychanalyse

En mettant au premier plan, par delà mémoire, enfance, génie et maternité, les objets matériels – mignon album et sculpture énorme – c'est bien leur matérialité d'objet, grosse assurément de toutes sortes de sens et de projections, qui est visée. Doublement visée : par le travail de l'art ("objets d'art") et par le travail de la psychanalyse (objets psychiques) œuvrant, solidaires et concurrents, dans une perspective "transgressive" (on pourrait presque dire "transagressive") que la notion d'"Objectile" tente de qualifier. On doit à Marcel Duchamp (alter ego de Louise Bourgeois, qui déclarait "*I have no ego. I am my work*"), aussi valeureux joueur de mots et d'objets readymades que d'échecs, l'expression "*Objet-dard*" qui lui servit à qualifier son objet d'allure phallique en plâtre galvanisé de 1951. "Dard" exprime sans fard l'agressivité, esthétique et non-aggressive, du projet : objet d'art, objet-dard, objet-dague ! Une analogue forme d'agressivité caractérise nombre de travaux de Louise, le plus souvent associés à la femme : séries "Femme Pieu", "Femme Couteau", Cellules, Têtes coupées, déposées ou pendues, Corps mutilés démembrés déformés enclos, toute une variété verticale de "totems", tiges, piquets, lances ou broches, plus ou moins façonnés et garnis – au regard desquels peinent à s'affirmer et résister les travaux et dessins sur textiles, et notamment toutes une population de toiles d'araignée (en foule) ou autres à la rigoureuse ordonnance géométrique. Dardés sur le voyeur qu'ils sollicitent, médusent, atteignent (maintes violentes réactions en témoignent), les objets-dards font office de "projectiles" (tout comme "l'os pointu" des aborigènes australiens, ou la formule fameuse de la tribu amazonienne "les Bororos sont des Araras"). Objets-projectiles : objectiles.

Le lien étroit existant entre l'œuvre de Louise Bourgeois et la psychanalyse nous a conduit à considérer qu'à l'aptitude "transgressive" de la pensée freudienne, plus ou moins reconnue, répond sa curieuse inaptitude à intégrer les objets matériels, vulgaires ou artistiques, relégués au rang de faire valoir. Ils demeurent, à la va comme je te pulse et hasard officiant, au service des objets psychiques (sujets, topiques, instances, relations, motions et investissements) – alors que l'inverse mériterait largement de s'exercer, s'appuyant sur une plus rigoureuse rationalité, et restituant au *travail* (art et psychanalyse rivalisant pour l'exalter) toute sa puissance et son envergure. Louise Bourgeois nous montre la voie : son activité esthétique universelle unissant jeu, travail, passion et pensée (matières et techniques y

sont à pied d'œuvre) éclaire le mouvement d'une psychanalyse (non pas "fausse", *phony*, comme elle le dit un jour, mais "faussée") qui ne saurait être loyalement *elle-même*, en son inimitable freudianité, qu'en étant radicalement *autre*, en son irrémédiable transgressivité.

Bibliographie

Louise Bourgeois *"HONNI soit QUI mal y pense"*, Skira, Milan, 2012, La Casa Encendida, Madrid, 2012. Catalogue de l'exposition La Casa Encendida, Madrid, 18 octobre 2012-13 janvier 2013. Textes en anglais de Danielle Tilkin, Geneviève Breerette, Roger Dadoun, Françoise Gaillard, Elvan Zabunyan.

Louise Bourgeois, *Nature Study*, précédé de "Mother Nature", par Philip Larratt Smith, Inverleith House, Edimbourg, Ecosse, 2008.

"Louise Bourgeois", catalogue de l'exposition au Centre Georges Pompidou, 5 mars-2 juin 2008, Connaissance des Arts.

Sandor Ferenczi, *Thalassa, Psychanalyse des origines de la vie sexuelle*, pbp, 1966.

Antoinette Fouque, *Génésique Féminologie III, des femmes* Antoinette Fouque, 2012.

Federico Garcia Lorca, *Obras completas*, Aguilar, Madrid, 1960.

Roger Dadoun, « Dionysiaque corps et âme. La "Porte alcoolique" du Soi », *Cultures & Sociétés*, n°22, avril 2012, "Alcools, Alcoolismes, Ö l'Alcool".

Pierre Gordon, *L'initiation sexuelle et l'évolution religieuse*, 1946.

Robert Musil, *L'homme sans qualité*, 1938.

Barbara Constantine, *Et puis Paulette*, Calmann-Lévy, 2012, 312 p., 15,50 €.

À l'heure d'aujourd'hui, que fait-on de nos vieux ? Pardon, cela ne se dit plus ; il convient de parler de « troisième âge », de « seniors », ou de « personnes âgées »... Dans ce roman, on appelle un chat, un chat ! Et l'on ne craint pas d'aborder le problème et d'y trouver une solution inattendue, créative et peu protocolaire... Une alternative tout simplement excellente parce qu'elle fonctionne sur le désir, la motivation, la solidarité et des valeurs humaines un peu oubliées de nos jours. Autrement dit, comment passer de la fin de vie, avec son cortège de solitudes et de dépressions, à l'altruisme et la joie de vivre ? C'est ce que développe ce roman qui, l'air de ne pas y toucher, explore un phénomène de société assez dramatique, et dont l'évolution va se situer au cœur de nos problématiques d'avenir sans qu'aucun de nous n'y échappe. Comment réagir devant le fiasco des régimes de retraites, de la perte du lien social et familial, qui vont nous entraîner vers des fonctionnements déshumanisés et des mécanismes affligeants d'égoïsme ? Le *papy-boom* et le manque de structures d'accueil, maisons de retraite, ghettos de fin de vie, (plus rutilants en apparence si les moyens financiers y sont) font et feront, au vu précisément du manque de budgets, de personnels, de formations et de subventions institutionnelles, le lit de notre dérégulation sociale, et cela ne va pas aller en s'arrangeant... Les « usagers » y sont traités comme des patients, des objets de soins, des êtres passifs, voire des victimes de leur âge, de leur maladie, et non pas comme des sujets encore vivants, encore debout jusqu'à leur dernière heure. Le climat y est morose, entre la perte d'autonomie, l'Alzheimer galopant, les syndromes régressifs, l'isolement au milieu d'un groupe où chacun reste confiné dans son monde. Macération du grand âge parfois sans visites, ou presque, SPA des familles prises dans la tourmente de la vie active, mouvoirs en puissance, sans autre sortie, en perspective, que la dernière révérence. Et ce, malgré la présence des soignants, la communauté de vie et, parfois, les liens avec des proches, quand il en reste, et quand ils viennent encore.

Là, rien à voir ! Une communauté certes, mais où chacun tient sa place et intervient dans ses choix, décide et assume. Chacun est habilité à choisir le nouvel entrant en fonction de ce qu'il va pouvoir apporter au groupe et selon des atouts crochus. Les jeunes se mélangent avec les plus âgés et apportent leurs forces et leurs compétences contre l'expérience et la sagesse de ceux qui ont un passé qu'ils peuvent transmettre. De ce melting-pot émane une joie de vivre à l'œuvre pour le bien être de tous. C'est gai, c'est vivant, c'est sympa, ça fait rêver. On y parle de solidarité, de partage, d'entraide, d'ouverture à l'autre, de non conformisme, de tolérance. Les sans famille trouvent un refuge et une sécurité à commencer par les plus jeunes, parfois tout autant isolés. Et par les temps qui courent, que demander de plus ? Chacun met la main à la pâte, fait les courses, le potager, la couture, l'informatique, etc., bouge, agit et, de ce fait, ne vieillit pas ; personne ne s'enferme là dans une vieillesse où les magazines et la TV sont les seuls horizons avec la chambre comme limites ; ni ne vieillit relié à des batteries de tuyaux. Disons le autrement : on a la mort et la vieillesse que l'on a en fonction de la vie que l'on a eue ! L'auteur a su écrire un roman charmant sur un sujet grave dans un style alerte. Elle offre un moment délicieux, loin des noirceurs ambiantes, rendant léger ce qui peut être lourd des angoisses de mort. Elle aborde les choses avec les accents du modernisme, tant sur le fond que sur la forme, démontrant avec lucidité et sans concession, comment les choses peuvent être simples quand on décide de ne pas les rendre compliquées et comment cette génération *deale* avec le mode de vie des plus jeunes (portables et internet) et combine, dans une douce utopie, passé et avenir.

Florence Plon

Georges Bensoussan, *Juifs en pays arabes, le grand déracinement. 1850-1975*, Tallandier, 2012, 976 p., 34,90 €.

Le travail monumental proposé par l'historien Georges Bensoussan avec les 1 000 pages riches de substance de son ouvrage sur les *Juifs en pays arabes* pourrait peut-être, pénurie paginale oblige, se ramener à l'inscription monumentaire, gravée sur pierre ou mémorial de lapidation, d'une seule et unique phrase : « Au Juif inconnu, l'humanité méconnaissable ». Ou, pour être plus explicite, tant, quand il est question du « Juif », persévèrent diaboliquement surnoises résistances et hostilités féroces : « Au Juif inconnu, assassiné au long des siècles dans les divers pays où il a pu ou cru trouver asile ».

Quel asile, ô misère ! Bensoussan a limité son enquête à un siècle un quart de l'ère moderne, et à cinq pays arabes caractérisés chacun par une particularité notable de la présence juive : Maroc (« la plus importante communauté juive du monde arabe »), Libye (passage « sous le contrôle colonial de l'Italie »), Egypte (« terre d'immigration juive tout au long du XIX^{ème} siècle »), Irak (« la plus vieille communauté juive d'Orient »), Yémen (« l'une des communautés les plus assujetties, au cœur d'un territoire archaïque et enclavé »). Un point commun à ces cinq territoires fait cri et saillie, qui est en même temps, selon des modalités qui, *hard* ou *soft*, ne varient guère, le plus hurlant point commun de la réalité juive : le Juif y est, partout, considéré comme un être inférieur, un sujet « diminué » – un « *dhimmi* » (étrange *diminution* verbale), en vertu du statut de la « *dhimma* » inscrite dès le début dans les préceptes islamiques, qui impose au Juif de se soumettre à la « protection » et à la « loi » du dominateur arabe – le dit dominateur pouvant être par ailleurs, et bien plus souvent qu'à son tour, du fait d'un système colonial répressif, d'une oppression politique, d'une lutte de classes à la vie à la mort, le plus misérable des dominés (lequel pourtant, en son âme et inconscient, se rêve dans sa chair même, se disant : par la grâce d'Allah le miséricordieux, il y aura toujours un Juif au-dessous de moi – racine universelle de l'antisémitisme).

Bensoussan illustre ce rapport fondamental dominant-dominé à l'aide d'une abondance extrême de témoignages, situations, citations implacables, manifestations, cas individuels et collectifs, empruntés pour l'essentiel au fonds « immense » de l'Alliance israélite universelle, agence extraordinaire d'une idéologie des Lumières, plus laïque que religieuse, complété par les archives diplomatiques françaises et quelques apports sionistes plus tardifs – les archives arabes demeurant, elles, le plus souvent fermées. Un rapport de thèse parlerait peut-être de travail exhaustif, sauf qu'il ne s'agit pas ici de thèse, mais de la vie quotidienne et concrète, intellectuelle, sociale et charnelle (aller pieds nus, se courber, céder la place, se taire, se cloîtrer, déguerpier, et payer, payer à en mourir pour ne pas mourir) de Juifs « racinés » dans un territoire précis, à un moment précis et pour un temps précis de l'histoire et de l'évolution des rapports sociaux, politiques, économiques, culturels, psychologiques entre Juifs et Arabes. Une analyse interminable, donc, réglée sur les mêmes inlassables pratiques d'intolérance et de violence : enfermement, soumission, humiliation, persécution, expropriation, exclusion, expulsion – insultes, coups, vols, assassinats, pogroms, massacres. Litanie qui constitue le terrible bruit de fond de l'ouvrage, scandé par les cris de terreur et de souffrance, les suppliques et les « supplications » (notion proprement cruciale si puissamment avancée par Péguy dans son *Cahier de la quinzaine* de 1905 sur *Les Suppliants parallèles*, où il dénonce le « dimanche sanglant » de Saint-Pétersbourg, massacre des ouvriers par les troupes du Tsar – après avoir dénoncé le sanglant pogrom de Kichinev de 1903). Du déferlement de témoignages livrés par l'historien, un exemple unique suffit à donner le ton : « Quand Charles de Foucauld déguisé en Juif traverse le Rif marocain en 1883, il passe par la ville de Chechaouen “renommée pour son intolérance [...]”. Même les Juifs, qu'on tolère, sont soumis aux plus mauvais traitements : parqués dans leur mellah, ils ne peuvent en sortir sans être assaillis à coups de pierre : sur tout le territoire des akhmas auxquels appartient la ville,

personne ne passa près de moi sans me saluer d'un *Allah Iharraq bouk, ia el Ihoudi!* (Que Dieu fasse brûler éternellement le père qui t'a engendré, Juif !)''. »

De Chechaouen à Auschwitz, la voie serait donc toute tracée – pour les fils ? Oui, c'est cela même. « Le grand déracinement » – autre titre de l'ouvrage de Bensoussan, pour bien marquer avec quelle folle célérité, 1945-1965, les peuples juifs des cinq pays élus ont été amenés à vider les lieux – peut, légitimement, rigoureusement, et toujours plus épouvantablement, s'agrandir, déborder les limites temporelles et spatiales fixées par l'auteur, et définir la substance, les résonances, les abîmes de peur, de terreur, d'horreur auxquels est associé le nom de « Juif ». Encore un seul et unique exemple. Dans l'étude que j'ai consacrée à Paolo Uccello (Milan, 2007), un chapitre analyse la prédelle intitulée *Le Miracle de l'hostie profanée*, sous titrée « Pour en finir avec l'antisémitisme ? ». Cette œuvre en six panneaux, exécutée à Urbino de 1465 à 1468, met en scène un « mystère parisien » qui raconte comment, en 1290 à Paris, un Juif ayant jeté dans le feu l'hostie qu'il avait reçue en gage d'une chrétienne, l'hostie se transforma en sang du christ : le Juif fut arrêté et brûlé vif. Uccello montre, lui, toute la famille juive dans les flammes, – non certes parce qu'il approuve le procédé, le traitement plastique témoignerait du contraire, mais pour répondre aux vœux de la Confrérie *Corpus Domini* vouée à la célébration du sang et du corps du christ. Autre temps, autre terre, autre peuple – mais toujours le feu, le feu toujours recommencé, avec des pics d'atrocité tels que l'extermination de six millions de Juifs par les nazis, et quelques épisodes, insolites, de tranquillité – comme on en trouvera, sur le registre presque du radieux, dans le recueil racontant *Une enfance juive en Méditerranée musulmane* (Bleu autour, 2012) dans cette même rubrique.

Roger Dadoun

Philippe Saint-Germain, *La Culture des Contraires*, Montréal, Liber, 2011. 202 p., 20,90 €.

En ce temps où règne la tendance à la polarisation, quoi de mieux qu'un ouvrage comme *La Culture des contraires* de Philippe Saint-Germain qui insiste sur l'éclectisme, le syncrétisme et le bricolage qui caractérisent aussi bien la pensée de l'Homme que ses créations. Car le projet de l'auteur est ambitieux, mais réalisé intelligemment dans un langage limpide, une écriture qui nous invite à poursuivre en sa compagnie notre réflexion : il n'existe peut-être pas d'activités humaines qui ne soient, au fond, la rencontre d'éléments qui nous précèdent, qui ne nous appartiennent pas, mais que l'Homme, qu'il soit penseur ou artiste, se doit de récupérer pour s'inscrire dans le monde en y laissant sa marque. *La Culture des Contraires* nous rappelle, en analysant notre tendance à réconcilier des éléments ou des symboles en apparences éloignés les uns des autres, à créer de nouvelles formes, de nouvelles pratiques, de nouvelles théories, et par là même, de nouveaux univers de sens...

Comment le laid peut-il finir par incarner le beau ? Comment frôler la mort peut-il donner à des adolescents le goût de vivre ? Comment l'expert a-t-il besoin du débutant ? Comment l'artiste, qu'il soit le graffiteux de la rue ou l'écrivain surréaliste, puise-t-il dans un répertoire large de références dont les significations se transforment et finissent même par s'opposer avec ce qu'elles symbolisaient à l'origine ? Philippe Saint-Germain nous offre un tableau qui embrasse plusieurs dimensions de l'existence humaine, ce qui explique l'intérêt que la plupart des lecteurs diversifiés, avec des intérêts en apparence éloignés les uns des autres, trouveront à la lecture de son ouvrage.

Le lecteur sera sans doute sensible à deux points particulièrement forts de cet ouvrage écrit par un philosophe qui n'hésite pas à flirter avec l'anthropologie, les théories littéraires et cinématographiques. D'abord, l'auteur réussit un tour de force en nous montrant que le bricolage touche autant la culture savante que la culture populaire. Ainsi peut-il nous montrer

comment il s'impose chez certains peintres et poètes, mais aussi dans la production de films cultes ou même dans la pratique du jeu vidéo. Ainsi, Philippe Saint-Germain réconcilie (mettant en quelques sortes sa théorie en pratique à travers son écriture...) cette opposition entre le savant et le populaire, qui persiste bien souvent au détriment de la culture populaire, stigmatisée, dépréciée. Ensuite, c'est un plaidoyer que l'auteur nous propose, un plaidoyer qui rend hommage à ces créateurs qui bricolent... Ils soulignent ainsi que les réalisateurs qui s'inspirent d'anciens films ou que les graffiteurs qui détournent des symboles bien connus sont, comme les autres artistes, des véritables créateurs dont la pratique du bricolage ne saurait diminuer la qualité de leurs œuvres...

Pour tous ceux qui se donnent le temps et la peine d'alimenter une réflexion plus globale sur leur rapport au monde, au-delà de son propos principal, cet ouvrage constitue une lecture du monde contemporain, à l'aune d'un vaste travail de recherche...

Jocelyn Lachance

Fernand Deligny, *Lointain prochain, les deux mémoires*, Paris, Fario, 93 p., 13 €.

Ce court récit, saisissant et particulièrement réussi, vient à point nommé. Écrit dans les années quatre vingt, il ramasse à lui seul tous les thèmes de la pensée et les obsessions de Deligny, nous donnant quelques éléments essentiels de sa pensée telle qu'elle a pu se construire dans la guerre et après la guerre, à travers un univers chaotique, la défaite de l'armée française, et la gestion des malades mentaux dans l'hôpital d'Armentières bombardé. Les faits relatés, d'apparence insignifiante et pleins de paradoxes, s'agencent parfaitement comme un puzzle ou une mosaïque, font penser à la littérature mineure dont parle Gilles Deleuze²⁶. Certaines pages sont de réels morceaux de bravoures. La langue est splendide.

Chez celui qui devint « instituteur d'asile », comme Deligny se désigne, le récit de guerre commence de façon assez inattendue par la rencontre, dans la foire de Lille, de petits singes emprisonnés dans une cage. Deligny a sept ans. Lui qui « n'aime pas les événements », en fait un moment fondateur. Qu'on en juge :

« [...] quatre ou cinq petits singes ; quelques mains étaient agrippées à des barreaux ; ils regardaient de tous leurs yeux ; ils me regardaient donc puisque j'étais seul dans l'allée, seul dans la vaste foire, seul sur la terre, à en croire ce que, sur l'instant, j'en ressentais ; un effondrement » (p.25).

Ces petits singes le regardent et le rendent responsable de leur état. S'agit-il d'un stade du miroir inversé ? Depuis, le voilà atteint d'une sainte terreur celle d'être pris pour le *On* qui a enfermé ces pauvres créatures, craignant par dessus tout la méchanceté humaine. Le voilà déconstruisant systématiquement la prétention de toute institution à vous mettre sur le droit chemin en commençant par l'institution du langage.

Il y revient : « [...] la cage monumentale surmontée d'un dôme, ces quelques mains toutes petites alors que les autres étaient cachées vers les ventres en quête de chaleur, des yeux si noirs qu'ils scintillaient, ce que j'étais obligé de voir me navrait ; j'en étais abasourdi de honte et de colère ; impossible, tout à l'heure, de raconter à quiconque ; tout ce qui me serait dit serait une tentative de réconciliation alors que je savais la rupture irréparable. » (p.26).

²⁶ Quelqu'un comme Gilles Deleuze et son compagnon de route philosophique Félix Guattari, qui avaient été suffisamment frappé par la recherche de Deligny pour lui emprunter son concept de « ligne d'ère », (cité dans *Mille Plateaux*), pourraient nous aider à mieux comprendre son utilisation du récit pour avancer des idées paradoxales.

Puis le narrateur en vient à la guerre. Institution aussi prétentieuse que le reste. Aurait-elle un rapport, la guerre, avec les singeries des hommes qui s'avèrent capables du pire ? « En quelques semaines, ma vie était devenue si coutumière que j'avais perdu tout besoin d'avenir et tout sentiment du passé [...] » (p.21).

Il voudrait remonter vers le Nord. L'allemand en faction sur la ligne de démarcation, fait un salut militaire (hitlérien ?) lorsque Deligny qui n'en mène pas large passe, croix de guerre sur sa poitrine comme on le lui a conseillé. À travers un itinéraire privilégié, voyage picaresque en wagon de marchandise, puis en camion, pour retrouver le pavillon 3 d'Armentières, le narrateur nous montre une humanité en péril. L'homme semble avoir perdu ses gestes ordinaires et ne sait plus à quels saints se vouer. Deligny lui-même n'a qu'un but à atteindre, à contre-courant de « la débâcle » de ces temps : retrouver le Nord.

Son but atteint, le voilà bien étrange instituteur, point trop pressé de faire la classe et qui reste fasciné par le fonctionnement de l'asile en ces temps exceptionnels. Les toits ont été dotés d'immenses croix blanches pour éviter d'autres bombardements prévisibles, et on déblaye de façon assez irrationnelle.

Dans le pavillon 3 coupé en deux, dans les caves abandonnées, chacun se met à récupérer des cadres en bois et du fil pour tisser des napperons. Deligny nous fait croire qu'il n'est responsable de rien, pourtant il travaille dur tous les jours même le dimanche, et l'on comprend qu'il s'est d'abord attaqué à l'essentiel : le pouvoir exorbitant d'un chef de pavillon personnage ubuesque qui règne sur une centaine d'éclopés ou de délinquants issus des bagnes d'enfants et de leur fermeture en 1937²⁷. Celui là hérite de tous les noms, tantôt « chef de pavillon », tantôt « potentat malicieux », tantôt « potentat adipeux », tantôt « vieux schnock ». Mais pour destituer ce pouvoir, il a fallu comprendre ses ressorts étranges chez des chroniques qui savaient tous qu'ils ne quitteraient le pavillon que les pieds devant : c'est le pouvoir fantasmatique, imaginaire du dossier ! De cette expérience Deligny en tire une conclusion utile : « Reste que la moindre tentative requiert ou plutôt exige un espace libre et tout d'abord débarrassé de quelque dossier que ce soit. » (p.54).

D'anecdotes et anecdote, c'est d'un inimitable regard sur les hommes, dont il s'agit. Il y a bien sûr les petits singes dont on n'oublie pas le regard étincelant ; le passage de la ligne de démarcation grâce à une croix de guerre qui transforme le « fuyard », qui n'en mène pas large, en héros (et Deligny n'en veut pas, de la posture du héros) ; le volontaire des brigades internationales montrant dans son portefeuille un carré de peau qui semble être celle d'un curé ; dans une poêle à frire, les œufs de canards qui auraient pu lui coûter la vie ainsi que celle de ses compagnons ; cette classe détruite et jamais ouverte, jamais dégagée ; la guerre qui commence par un simple signe des gendarmes harnachés venus le réquisitionner en Aveyron ; d'autre mimiques encore venant en Dordogne lui signifier plus tard, alors qu'il est abrité dans les grottes des Ezzies, que la guerre est finie.

Dans le Pavillon d'Armentières, le piano venu d'on ne sait où n'intéresse personne malgré son rendez-vous hebdomadaire avec un professeur de chant, et contraste avec les salles du bas-fond où se trame (c'est bien le mot) cette activité intense de tissage devenue mythique. Deligny nous dira que c'est là qu'il a compris pour la première fois ce qu'est une tentative. Les napperons du pavillon 3 qui ont témoigné d'un moment exceptionnel de la mémoire feuilletée des malades et de leurs infirmiers, finiront par être triées, puis abandonnées dans des piles de journaux racontant la grande Histoire de la bataille de Stalingrad, La Marne et Vauban (c'est l'époque).

On comprend mieux ce qui a intéressé le narrateur. Ce n'est pas les contorsions de petite histoire comme on la désigne, mais quelque chose d'intraitable qui échappe au regard. Il ne s'agit pas tellement du quotidien (ah ! ce « vivre avec » dont on a affublé la pensée de

²⁷ Fernand Deligny y a largement contribué.

Deligny, la rendant humanisante et singulièrement exigüe), pas d'avantage de l'autonomie, mais de rechercher ce que Freud et quelques autres obsédés du « père-mère », comme il dit, auraient perdu en chemin. Cela même qui fait tourner les autistes et qui fait penser aux saumons remontant le fleuve, aux castors construisant des digues sur le lac, sans l'avoir appris. « L'humain, si on veut bien entendre par ce mot-là le noyau archaïque » (p.69) ou « la mémoire d'espèce » (p.75). Ce quelque chose se voit mieux en temps de guerre où rien ne fonctionne normalement et pas même un asile. « Ils avaient la vue basse, si on veut bien entendre que leur acuité visuelle envers les moindres choses en était en quelque sorte aiguisée » (p.82).

Le livre tout entier est une démonstration que cet autre « regard » existe. Quatre vingt pages de Deligny, du concentré, à l'état pur, qui vous laisse pantois, méditant, devant cette improbable mosaïque d'événements superbement racontés.

Jean-François Gomez

Eugène Enriquez, *Clinique du pouvoir. Les figures du maître*, Toulouse, érès, 2012, 255 p., 23 €.

Dans son avant-propos à cette nouvelle édition, Eugène Enriquez pose les questions de savoir si les différentes formes de pouvoir mortifères, actives dans nos sociétés, se montrent moins opérantes et moins décisives aujourd'hui qu'hier ou, inversement, si les formes de pouvoir de type coopératif, participatif, favorisent l'éclosion et le maintien d'une démocratie digne de ce nom et l'épanouissement d'individus-citoyens. Ces dernières acquièrent-elles la primauté sur celles qui se fondent sur le mépris, le rejet, l'extermination ? Selon l'auteur qui se livre à une analyse géopolitique des pays occidentaux, d'Europe de l'Est, d'Amérique Latine, de la Russie et de la Chine, le monde d'aujourd'hui est pire que le monde d'hier mais aussi plus ouvert, plus divers, plus prometteur que celui d'hier. *C'est à la fois pire et mieux*. Le néolibéralisme n'a rien à faire de l'humanité. Il s'intéresse au profit, non aux êtres humains. Que meurent les perdants ce n'est pas son problème.

On peut voir ici la pulsion de mort à l'œuvre de manière *aseptisée*. Mais le peuple se révolte face aux mesures d'austérité, parce que les hommes sont toujours capables de rêver, ont toujours plus besoin d'affection et de fraternité. Dans les pays de l'Est est advenu un post-totalitarisme, nationaliste, raciste, de plus en plus sceptique sur l'Europe. Mais un pouvoir morne, tiède, inerte conduit insidieusement, silencieusement vers la destruction de toute spontanéité, de toute créativité. La fin de toute vision et la primauté du non-sens sur le sens. Dans d'autres pays la corruption est présente à tous les niveaux de la société, l'insécurité permanente, le trafic de drogue toujours plus important. Ces pays vaccinés contre les rêves font preuve d'une volonté de vivre, d'être joyeux et créatifs. L'auteur conclut sur ce constat « Si la pulsion de mort est immortelle, la pulsion de vie ne l'est pas moins. »

L'objectif de son ouvrage est « de comprendre, d'interpréter, d'expliquer, les processus qui amènent des sociétés globales, des institutions et des organisations à vivre sous l'égide d'un pouvoir mortifère. » Pour ce faire l'auteur réunit des textes publiés entre 1967 et 1999 qui dévoilent la face cachée du pouvoir, les sources du pouvoir et la relation privilégiée qu'il tisse avec la possession des richesses. Il analyse la nature spécifique du pouvoir par rapport à l'autorité et aux processus de décision et les articulations entre le pouvoir, l'amour, la mort, le travail et le secret. Dans un autre chapitre, l'auteur tente de caractériser deux formes princeps du pouvoir : le pouvoir paranoïaque et le pouvoir pervers. La question de savoir s'il peut exister un pouvoir intrinsèquement bon est aussi posée. Dans un interlude l'auteur convoque Sade et son œuvre prophétique, en particulier l'*Histoire de Juliette* : « Les dominants se déchaîneront ne trouvant pas d'obstacles à l'expression de leurs désirs, ils

tueront avec un plaisir mêlé de flegme car il faut même dans le meurtre mettre de l'ordre » et encore : « Nous portons souvent l'atrocité au point de voler, d'assassiner dans les rues, d'empoisonner des puits, des rivières, de produire des incendies, d'occasionner des disettes... »

Comme le dit le Duc de Blangis, « Plus c'est infâme, mieux c'est. ». Sade s'était rendu compte que le libéralisme économique, la loi du marché allaient rendre les puissants encore plus puissants et les pauvres encore plus pauvres, car les premiers leur volent leur argent mais également leur santé et leur vie. La puissance des dominants s'exprime par la puissance sexuelle, car l'ère industrielle est celle de la virilité. Ce qui conduit l'auteur à produire un texte sur le pouvoir et la sexualité et sur la nouvelle forme de pouvoir liée à la séduction dans une civilisation du regard et de l'exhibition. Dans un dernier chapitre Enriquez s'interroge sur l'énigme de la servitude volontaire telle qu'elle a été énoncée au XVI^e siècle par Etienne de La Boétie. « Les tyrans ne sont grands que parce que nous sommes à genoux. »

Il existe toujours un rapport entre oppresseur et opprimé, entre séducteur et séduit. L'auteur met l'accent sur la participation active des opprimés à l'oppression, en raison d'un besoin de rigidité ou d'une « référence dure » qui a fonction de réassurance, d'évitement de l'angoisse et qui assigne à l'homme une place dans le cosmos ou la dynamique sociale, rôle tenu autrefois par la religion et de nos jours par l'idéologie. Benjamin Franklin avertissait déjà : « Qui préfère la sécurité à la liberté aura vite fait de perdre les deux. » Sont évoqués les analyses remarquables d'Hannah Arendt, E. Fromm et celles des philosophes M. Abensour, P. Clastres et Cl. Lefort. Dans sa conclusion l'auteur se pose la question du devenir de nos sociétés. Sommes-nous condamnés à accepter la domination ou existe-t-il des forces pouvant favoriser l'éclosion d'hommes et de sociétés plus autonomes ? L'objectif de l'ouvrage est de nous aider à devenir des êtres plus avisés, insensibles aux blandices qu'on nous offre, rétifs aux croyances facilement et communément partagées, bref des êtres de doute mais aussi de conviction qui savent qu'aucun sauveur n'est là pour les prendre en charge et leur indiquer la bonne voie.

Patrick Korpès

Gilles Herreros, *La Violence Ordinaire dans les Organisations. Plaidoyer pour des organisations réflexives*, Toulouse, érès, 2012, 200 p., 24 €.

D'emblée l'auteur précise que son propos sera celui de la violence **dans** les organisations et non pas celle **des** organisations. La nuance est importante. La violence des organisations est une violence exercée dans des systèmes désincarnés au sein desquels les responsabilités de chacun ont disparues à force d'être diluées. La violence dans les organisations suggère que l'organisation (entreprise, administration, association, établissement) apparaît comme une enveloppe au sein de laquelle s'exerce de la violence. S'imposent alors les questions : quels sont les vecteurs de cette violence, ses supports, ses auteurs, ses figures, ses relais, ses éventuels laudateurs, et ses victimes ? La violence ordinaire perpétrée au quotidien dans les organisations est inacceptable. Elle se distingue de la violence physique, de la violence perverse, ou de celle liée aux conditions de travail particulièrement pénibles de certains milieux ou activités professionnels qui produisent de la souffrance au travail. La violence ordinaire devient invisible à force d'être acceptée. Engendrée, directement ou indirectement, par la violence des comportements, des attitudes, du management, des petits chefs mais aussi des collègues elle est dévastatrice. Comment la dévastation de l'autre est-elle possible en continu sans que cela suscite l'indignation collective. Cette question n'est pas nouvelle et renvoie aux travaux sur la banalité du mal de H. Arendt et de psycho dynamique de C. Dejours ou V. de Gaulejac. Parce que banale, la violence devient invisible. Le silence,

l'indifférence, voire la bonne conscience, viennent recouvrir l'inacceptable, l'insupportable. D'où la nécessité de la percevoir pour s'y opposer. À travers des récits mettant en scène des situations de travail analogues à celles que chacun peut avoir vécu, l'auteur montre comment la violence se tisse au jour le jour et comment pour se perpétrer, pour se perpétuer elle a besoin de l'indifférence, de l'acceptation, voire de la complicité du plus grand nombre. Les renoncements, les cécités volontaires multipliées, de questionnements éludés, liquidés fabriquent des mécaniques qui détruisent les autres. Il ne faut en aucun cas diluer les responsabilités de ceux qui rendent possible cette violence. Ce qui prime dans l'ouvrage, c'est de montrer comment les personnes vivent et ressentent la violence et pourquoi il faut tenter de résister à ce qui n'est en rien une fatalité mais bien le résultat de comportements qui s'incarnent dans des êtres. L'auteur revendique la subjectivité des témoignages. « Les sentiments éprouvés, les expériences vécues, sont données comme la base à partir de laquelle la violence peut faire l'objet d'une description et d'une critique. » « Même si elle est généralisée, la violence se distribue toujours inégalement entre ses protagonistes : il n'y a pas de confusion possible entre ceux qui l'infligent et ceux qui la subissent. Il y a un agir et un pâtir. » L'auteur prend position et parti pour ceux qui en sont les victimes. Car il plaide en faveur d'une sociologie clinique dont la vocation serait de participer à l'advenement du sujet, ajoutant que, selon lui, quand et là où il est sollicité l'intervenant spécialisé en sciences sociales a pour fonction, rôle, mission, objectif, finalité d'œuvrer à l'énonciation de ce qui au quotidien, use les salariés et les abuse. Alors peut se dessiner une dynamique débouchant sur la mise en place d'organisations réflexives au sein desquelles chacun est susceptible de mettre en question, en réflexion le sens de ses pratiques, analyser le pâtir provoqué par son agir. Ce changement suppose l'adoption de postures inhabituelles en entreprise : négativité, intranquillité, attention au sujet, vigilance permanente face aux violences de toute nature et leur opposer une nécessaire résistance.

Patrick Korpès

Zygmunt Baumann, *Identité* (préface de Benedetto Vecchi, traduit de l'anglais par Myriam Dennehy), Éditions de l'Herne, 2010, 140 p., 5,50 €.

« Nous assistons au passage d'une phase "solide" à une phase "liquide" de la modernité. À l'état liquide, rien n'a de forme fixe, tout peut changer. Dans un environnement fluide, faut-il s'attendre à une inondation ou à une sécheresse ? Mieux vaut se tenir prêt pour l'une comme pour l'autre. Les structures, si tant est qu'il y en a, ne tiendront plus longtemps. Elles finiront elles aussi par prendre l'eau, se liquéfier, suinter, et fuir. Les autorités aujourd'hui révérees seront demain tournées en dérision, méprisées et huées, les célébrités seront oubliées, les idoles à la mode ne survivront plus que dans les jeux télévisés, les nouveautés seront mises au rancart, les causes éternelles seront abandonnées pour d'autres causes tout aussi éternelles, les puissances indestructibles tomberont aux oubliettes, les palais et les banques seront engloutis par d'autres plus grands encore ou finiront tout simplement par disparaître, les actions à la hausse seront dévaluées, les brillantes carrières déboucheront sur une voie de garage. »

Non, ces quelques lignes ne sont pas tirées d'*Ainsi parlait Zarathoustra* ! Elles présentent, à ma connaissance, le meilleur texte sociologique que j'ai eu l'occasion de lire ces dernières années. Son propos : la « fluidité » croissante d'un monde où les cadres de référence ont été réduits en bouillie et où on voudrait nous faire passer d'une chose à l'autre au plus vite. Vous voulez comprendre cette société "liquide" dans laquelle nous entrons ? Vous cherchez à savoir de quoi demain sera fait ? Et bien, emparez-vous de ce petit essai du sociologue anglo-polonais Zygmunt Baumann : vous ne le regretterez pas car il s'agit d'une

fulgurante analyse de la société postmoderne. Des pensées au scalpel. Une interpellation hyperefficace de la communication dominante. Une lecture simple et abordable : tout ici rend intelligent et l'on se dit : mais oui, c'est tout à fait ça ! Simplement incontournable.

Jean-Pierre Gayerie

Gabriel Cousin (dir.), *Europe « Henri Meschonnic »*, Revue littéraire mensuelle, n° 995, Mars 2012, 380 p., 20 €.

On est impressionné par la tenue de cette revue fondée en 1923 sous l'égide de Romain Rolland, qui affiche 90 ans d'existence et va approcher bientôt les mille numéros. Traditionnellement, *Europe* consacre une moitié de ses pages à des articles de fond ou à des auteurs mal connus, la part la plus importante étant consacrée à un auteur. Ici, c'est la consécration de Henri Meschonnic. Des textes de l'auteur s'inscrivent comme illustration ou intermède de différents articles qui donnent à voir le linguiste et poète sous des aspects toujours nouveaux. Tout cela est complété par une biographie complète.

« Je parle pour traverser ce que je n'entends pas » disait Henri Meschonnic. D'où son énorme travail de traducteur. Pensée agonistique plus que critique que certains assimilent à Peguy ou Paul Celan. « Penser doit faire mal » écrit encore l'auteur de *La Rime et la Vie*. Engagé très tôt dans des études hugoliennes (*Écrire Hugo*, Gallimard, 1977), hugolien il restera toute la vie, et se passionnera pour le travail de traduction de la Bible dont il produira des versions étonnantes (*Les Cinq Rouleaux*, Gallimard, 1970). Nommé comme assistant à la faculté de Lille en 1963, il s'engagera en 1969 dans le département de Vincennes à côté de Gilles Deleuze, François Chatelet, Hellene Cixous, François Lyotard.

Les polémiques ouvertes par Meschonnic sont innombrables. Rien n'est plus étranger à cette pensée que les crispations identitaires, toutes les formes d'essentialisme et de subjectivisme. Le structuralisme même, à l'époque de sa grande mode, ne trouvera pas grâce à ses yeux. Les maîtres mots de Meschonnic sont *passage, épreuve, rencontre, rythme*. « La poésie, dit-il, doit transformer le monde, elle transforme notre rapport au monde ou elle n'est pas la poésie, mais une poétisation. Autrement dit, la poésie, c'est l'union maximale du langage et de la vie. Écrire un poème, c'est faire la vie. Lire un poème, c'est sentir la vie qui nous traverse et être transformé par lui. Penser, écrire c'est travailler à être libre, c'est à dire vivant » (p.91).

Jean-François Gomez

Marie-Jo Thiel (dir.), *L'automne de la vie, Enjeux éthiques du vieillissement*, PU Strasbourg «Chemins d'éthique», 2012, 414 p., 22,80 €.

Cet ouvrage collectif est le prolongement des 4^{ème} JIE et des séminaires qui, durant deux années, ont animé la réflexion éthique sur la place strasbourgeoise sur le thème du vieillissement. Si les progrès biomédicaux et de meilleures conditions de vie permettent désormais un allongement de l'espérance de vie, le regard porté sur les personnes âgées n'est pas toujours très positif. Aussi, cet ouvrage nous offre une vision plus objective et réaliste du vieillissement en France et dans d'autres pays du monde. Il invite à une réflexion, à un débat, en décrivant et en étudiant les différents aspects du vieillissement.

Divisée en quatre temps, la problématique du vieillissement est abordée sous forme de deux questions liées au poids (au coût) que semble représenter cette évolution : « Vieillir aujourd'hui : à tout prix ? » « Vieillir aujourd'hui : à quel prix ? » puis de deux affirmations,

deux certitudes porteuses d'humanité : « Rester un homme » et « Croire en la vie jusqu'au bout ».

La première question (pp. 33-82) repose sur l'analyse de la médecine anti-âge et de la chirurgie plastique, où « rester jeune » devient une nécessité absolue. Elle vise aussi l'éthique et la chirurgie fonctionnelle avec la prothèse totale de la hanche, qui permet à la personne de rester autonome. La seconde question (pp. 83-192) touche au travail des seniors et aux soins dont ils sont l'objet. Les personnes âgées, les retraités, jouent un rôle important dans la prise en charge des encore plus âgés, ce qui interpelle quant au coût du vieillissement. Coût qui conduit aussi à considérer les soins apportés à ces personnes âgées au travers de la réanimation, de la discrimination, du rationnement des soins liés à l'âge ainsi que toute la question du « soigner » et du « prendre soin ».

La première affirmation (pp. 193-268) est consacrée à l'humanité de la personne en dépit de son âge, de son état (maladie d'Alzheimer, démence...) et à l'importance de l'aide aux aidants et aux proches. La seconde (pp. 269-402) souligne l'importance du sens de la vie et la fécondité de la vieillesse. La fin de vie est toujours la vie, qu'elle se traduise par des soins palliatifs, par la souffrance liée notamment à la solitude, l'euthanasie, le suicide... D'ailleurs le vieillissement n'est-il pas l'automne de la vie avec sa palette de nuances de la plus terne à la plus chatoyante... Un livre à savourer tranquillement pour se (ré)concilier avec notre avenir.

Jacqueline Bouton

Claude Jeangirard, *Méditations psychiatriques*, Petite Capitale éditions « Psychanalyse radicale », 2011, 80 p., 5 €.

*« Étranger, entre dans ma maison, mes servantes
te soigneront et ensuite tu me raconteras ton histoire. »*

Le dernier ouvrage du docteur Claude Jeangirard²⁸ tranche par son érudition et trouble les discours contemporains prônant, en lieu et place du prendre soin, l'éventail inique du moins coûtant et du moins disant, promouvant en guise de sécurité, les grimaces et grimaces de miroirs déformants, et prétendant garantir l'exactitude d'analyses statistiques (dites scientifiques) par la confusion mensongère des langues et des champs.

En cinq chapitres distincts, l'auteur gagne le pari insensé de tenir « la voix de la raison psychiatrique issue des Lumières » comme règle d'hospitalité pour la folie, pour les folies, et surtout pour ceux ou celles qui se veulent de par leur présence et leur agir « ici et maintenant », de par leur « être-là », acteurs du soin, thérapeutes de fait c'est-à-dire du fait des règles de l'asile, du fait du collectif et de l'universel « devoir d'hospitalité ». « En créant la nosographie, la psychiatrie des Lumières a posé les termes de la raison sur les limites de la folie, et leur traduction dans la loi. Le transgresseur devient alors sujet, provocateur, en ce sens qu'il contraint la société à examiner son acte à la seule lumière que la rationalité a construite pour en juger selon les lois qu'elle s'est donnée. »

Prendre soin... Être soigné... Raconter son histoire... Si la chose va de soi pour les configurations névrotiques, via les capacités de dédoublement de la personne (acteur et spectateur), via « la compatibilité de ces deux états de conscience », via les effets de

²⁸ Neuropsychiatre, il fonda en 1956 et demeura jusqu'à récemment maître d'œuvre de la clinique de « La Chesnaie » à Chailles (41), référée à la mouvance de « psychothérapie institutionnelle ».

Voir, du même auteur, aux éditions Érès :

- *La troisième dimension dans la construction du psychisme. Pourquoi les enfants font-ils des dessins ? Et pourquoi cessent-ils un jour de dessiner ?*, en collaboration avec Will de Graaff, 1998.
- *Soigner les schizophrènes, un devoir d'hospitalité*, 2006.

transferts, il en va fort différemment en cas d'attractions, d'inclinaisons psychotiques d'une personnalité. Quand ou s'il s'agit de versions psychotiques « d'un membre » du groupe familial, l'entourage séquestre de l'archive, retranche (involontairement s'entend) son proche « déjà clivé, fragmenté, privé d'un avis sur l'Histoire, à commencer par la sienne propre... », le retranche donc des transmissions et des chronologies. En détresse comptable des frayages d'un « entourage faisant office de prestataire de service... mal qualifié tant est vif son désenchantement de succession héraldique... », l'être de fêlure sans résidence sue au sein du dit, « n'a plus de rapport au réel que sa maigre pulsion de conservation, pulsion de vie cantonnée dans le délire qu'elle fomenté dans le fonctionnement du corps... »

Du soin – si possibilité de soin et si chance de rencontre – « rien n'indique qu'il y aura une suite, une amitié, une alliance, la question ne se posant pas tant que le domaine de l'hospitalité se limite à l'ici/maintenant. S'il ne se fonde pas sur des lois, c'est qu'elles n'ont pas été formulées – nul dialogue n'a été codifié pour définir les relations. La réciprocité repose sur une base supposée par celui qui reçoit, et qui doit plus ou moins correspondre à celle qu'il pratique... portant sur la jouissance des objets et des femmes, sur l'usage des armes, et, de toute façon, sur l'énonciation de la vérité. »

Les textes éclectiques de Claude Jeangirard sont difficiles, loin de l'ordinaire de par leur affranchissement tant du contexte administratif ambiant et de ses dénis destructeurs, que des régressions haineuses d'une partie de l'actualité psychiatrique, pratiques et discours confondus, confondants. Ils sont complexes mais puissants, d'une vigilance aiguë et, par-là, ils contraignent la pensée (le penser), l'étayent et l'obligent. Les lire apaise et réconforte par les temps qui courent, quand des instances systémiques, voire des individus (nos interlocuteurs historiques, parfois) se coalisent jusqu'aux vœux de meurtre explicitement articulé, aux simples vocables de psychanalyse, de clinique, d'échange, de don, d'altérité avec ses processus d'obligations originaires et d'interdits conséquents. Au simple vocable d'inconscient et de ses manifestations, même dans une provisoire économie ou un artificiel et illégitime suspend de l'après-coup, de l'interprétation, du latent et du sens. L'auteur choisit de se distancier, non- de combattre le ratatinage ambiant en matière de prise en charge des êtres affectés de folie, en matière de formation des hôtes des insensés, des soignants de la dite déraison. Pour ce faire, il renoue avec les sources philosophiques, culturelles larges, scientifiques (et non scientistes) de la psychiatrie. Il a œuvré et œuvre encore (par la force d'énoncés mis en actes, en scène, incarnés) à initier des pratiques « asilantes » d'accueil et de sauvetage du lien qu'il s'efforce de maintenir – collectivement – dans la durée, refoulant les dérives sécuritaires que – désormais – nous connaissons trop bien.

Ainsi, formule-t-il : « Quand l'origine de la parole est biffée, c'est-à-dire quand n'a pas lieu pour l'infans l'intuition que c'est par l'arrangement de mots que l'autre, ce garant qui d'abord le nourrit, le porte et le caresse, se lie au réel du monde, alors la psychose peut surgir et s'imposer. » Il s'agira alors d'« accueillir les étranges navigateurs sans boussole et sans horizon... au long cours dans un lieu... appliquant les règles d'hospitalité et non pas seulement les lois de l'hospitalité... fournir au clivage un rivage où, jour après jour, sont remis en scène la passion de l'énigme et le pacte de parole fondateurs de l'humanité. » La tâche en revient à ceux qu'on appelle parfois des soignants, un titre qui vaut droit d'entrée dans ce théâtre d'ombre cerné de bruit et de fureur » quand la psychose, elle, s'exonère de la règle des trois unités de la tragédie classique : lieu, temps et action.

Il y va du partage du quotidien institutionnel et de ses constellations démultipliées, où les « connivences créent des liens d'un à un seulement, sans au-delà de celui à qui on s'adresse »... monologue intérieur ou « ritournelle » selon Félix Guattari ou écriture automatique des surréalistes, seul texte ne pouvant se combiner en dialogue, délire pour faire tenir debout un moi imaginaire reconstitué en tant qu'acteur principal aux prises avec un monde bricolé, langage humain articulé mais vide de l'idée que celui qui parle répond à la

question qui ne lui a pas été posée, faute de l'existence de l'Autre comme tiers témoin d'un désir.

Soigner serait témoigner, autrement dit : « C'est bien de transfert qu'il s'agit... de s'assurer de la compatibilité de ces deux états de conscience », de la mise en scène et en jeu qu'un tiers autorise « en fomentant une rencontre aussi imprévisible que le destin. »

Conclure cette recension en tendant ce livre erratique aux curieux « à la recherche du possible ailleurs » (comme l'auteur l'inscrit en dédicace). Le tendre aux curieux pour leur instruction, pour qu'ils en déportent l'intrigue, l'évoquent dans leurs entours et commerces, pour qu'ils le prêtent, qu'ils l'offrent.

Marie-Odile Supligeau

Forum « Des travaux préparatoires à la conférence de consensus sur la recherche dans le champ du travail social », Revue de la recherche en travail social, n°135, mars 2012, 12 €.

Cette revue de présentation austère annonce un numéro « emblématique » puisqu'elle s'intéresse aux travaux préparatoires à la conférence de consensus sur la recherche en travail social. Composée de six articles et d'une rubrique de recension d'ouvrages (chercher, lire, voir, entendre). Deux pages présentent le projet de revue : « problématiser les rapports particuliers dans le champ social, entre la réflexion et l'action » lit-on. Et « interroger le sens des pratiques et la place du sujet ».

Dans son introduction, Alain Roquejoffre, rédacteur en chef de la revue incite « toutes les disciplines [...] à faire valoir leurs champs conceptuels et leur méthode ». Les six articles qui suivent, même s'ils ne sont pas dénués de possibles controverses ne montrent pas tout à fait cette intention. La tonalité générale est sociologisante, ce qui n'est pas fait pour nous surprendre. Pourtant on aurait aimé entendre sur le sujet traité, le point de vue de l'anthropologue, du psychologue et du clinicien par exemple (pas seulement du psychanalyste), dont on sait qu'ils se posent les questions d'épistémologie et de méthode de façon fort différente. Plus encore, avoir recours à la sociologie n'est pas un péché, mais à notre avis, un préalable serait de définir de quelle sociologie on parle. Il en est de même de l'université ou du discours universitaire qui peuvent paraître ici bien idéalisé, ce qui est confirmé par l'article de Frederik Mispelbon Beyer sur « le faux dilemme entre savoir professionnels et savoirs académiques ». Comme le dit encore et fort justement Marcel Jaegger, « il est devenu urgent d'aller au delà d'une conception de la recherche sur le travail social qui a autorisés les sociologues à se mettre en position de surplomb [...] ». Reste à appliquer ce programme alléchant, qui suppose à tout le moins un point de vue critique (dans tous les sens du terme) sur les évolutions évoquées : restructurations des diplômes, cursus LMD, généralisations de la VAE et bien sûr, le principe même des conférences de consensus qui semblent posés ici dans leur principe même, comme une affaire acquise, l'histoire de ces réformes semblant se limiter aux moments de leur application. On pourrait même avancer malicieusement, pour donner à cette revue cette lisibilité qu'elle recherche – en même temps « qu'un lien étroit avec le monde universitaire » –, qu'elle pourrait ouvrir ses rubriques au travail social et même aux pratiques sociales (qui sont loin d'être attachées en France à des qualifications de travailleur sociaux). Il faudrait pour cela sortir des institutions de formations et de leur logique. Le chantier des questions concrètes serait ouvert, justifiant bien souvent de remettre en question sinon en jeu ses méthodologies de recherche ou en inventer d'autres. On aurait sans doute quelques surprises. Le travail social comme nous l'ont montré Chauvière – et quelques autres –, n'est-il pas dissimulé dans les failles et les interstices, là où l'on ne l'attend pas, le plus souvent ?

Jean-François Gomez

NOS COLLABORATEURS ONT PUBLIÉ :

Leïla Sebbar (Textes inédits recueillis par), *Une Enfance Juive en Méditerranée Musulmane*, Saint Pourçin sur Sioule, Bleu Autour « D'un lieu l'autre », 344 p., 2012, 26 €.

Livre jubilatoire et profond comme peut l'être l'enfance, cet ouvrage de haute tenue – jusqu'aux illustrations choisies par les auteurs pour chaque texte qui en font une sorte d'album de famille émouvant – introduit un nouveau savoir sur la méditerranée et sur la place exceptionnelle qu'y ont tenu depuis toujours les populations juives. « Qu'importe ma vie Je veux seulement qu'elle reste fidèle à l'enfant que je fus » écrivait Georges Bernanos (qui n'était pas juif !) de son enfance dans *Les Cimetières sous la Lune*. Solliciter des « grandes personnes qui ont fait leur vie », parmi lesquelles des écrivains, des médecins, des journalistes, des psychanalystes, des traducteurs, des philosophes, comme l'a fait la romancière Leïla Sebbar, c'est les inciter à parler de ce qui les a fondé comme homme. C'est les confronter à un sacré noyau de vérité. On n'attend que du bien d'un tel projet.

On retrouvera dans ces trente quatre témoignages, évidemment, des noms connus : Albert Ben soussan, Roger Dadoun, Alice Cherki, Tobie Nathan, Aldo Naouri, Patrick Chemla le psychiatre, Benjamin Stora, Daniel Sibony, et bien d'autres qui ont leur place dans cet ensemble de récits.

Le Maroc, l'Algérie, la Turquie, la Tunisie, le Liban, l'Egypte chantent une mélodie unique où toutes les langues et tous les dialectes se répondent. Les lieux, les odeurs, les langues ressurgissent, d'autant plus précieuses qu'elles sont perdues à jamais. « Toutes les races de la terre, toutes les pièces du puzzle s'y pressent et s'y toisent-immémorial rendez vous ! » (Roger Dadoun).

Entre la médina et la casbah, et sous le chant du muezzin, entre l'école rabbinique, l'école coranique et l'école coloniale française, entre l'arabe dialectal, l'hébreu, le turc, le judéo-espagnol, chaque génération retrouve sa langue et ses origines. On se confronte à une topographie affective et subtile avec ses zones limites, ses territoires et quartiers interdits, pendant que le temps s'égrène dans une valse étourdissante, accompagné des fleurs et des visites de saisons. Ils semblent pourtant bien s'y retrouver, ces enfants de la multitude, car leur condition ordinaire est de parler et de comprendre plusieurs langues à la fois. Rosh Hachana, Pourim, Souccoth, Yom Kippour, Hanouca, et la bar mitzva se succèdent comme tous les rites catholiques ou musulmans dans un monde plein de contrastes.

Mais le traumatisme de la guerre surgit quelquefois, sans crier gare : « Je garde de cette enfance juive algérienne vécue pendant la guerre le souvenir traumatique d'une terreur permanente face aux horreurs qui m'étaient racontées, tout en restant voilées » dit Patrick Chemla. Et encore ce constat attristé et terrible de Lucette Heller-Goldenberg dans son texte « Marrakech, place des ferblantiers » : « Or, il n'y a plus de vie juive au Maroc, comme dans les pays musulmans qui se sont vidés de leurs juifs. Il ne reste plus que la mémoire. »

Jean-François Gomez

David Le Breton, Daniel Marcelli, Berard Ollivier, Préface de Boris Cyrulnik, Postface de Pierre Joxe, *Marcher pour s'en sortir. Des vies mal parties, bien arrivées...*, Toulouse, érès « La vie devant eux », 2012, 188 p., 19 €.

J'avais déjà beaucoup aimé le livre de David Le Breton sur la marche (*Marcher. Éloge des Chemins et de la Lenteur*, Métailié, 2012 – voir la recension de Claude Rivière *Cultures &*

Sociétés n°23) et je me demandais de quelle façon allait être abordé le même sujet, si l'on allait assister à une répétition ou une redite de ce livre précédent qui eut un grand succès auprès du public. Or, il ne s'agit pas de ça. Tout au plus, on peut dire que ce second livre s'inscrit dans la lignée du premier mais en prolonge le sens, tirant du propos initial des pratiques inédites et passionnantes.

De quoi s'agit-il? D'évoquer une expérience unique avec des populations de jeunes en grande difficultés, repérés par le juge des enfants, sortant de prison ou l'évitant de justesse pour des faits graves : une alternative aux EPM (établissements pénitentiaires pour mineurs) ou CEF (Centres éducatifs fermés).

Bernard Ollivier, dans un texte étonnant montre comment, à soixante ans passés, prenant sa retraite et pris d'une dépression profonde, il se sortit d'affaire en faisant les 2 300 kilomètres de Paris à Compostelle. L'année suivante, passionné par l'entreprise, il s'attaque à la *Route de la soie* durant quatre étés, d'Istanbul à Xiamen en Chine. Constatant combien l'expérience de la route le change, lui permet de faire le point, il crée une association, élabore un projet pour les autres, le projet Seuil. Auparavant, il s'est informé d'une expérience qui ressemble à ce qu'il souhaite faire en Belgique, le projet Oikoten. Il y a une dimension anthropologique dans tout ça. Il a compris pour lui même le grand intérêt, dans certains moments de la vie, certains passages à vide, comme dans les sociétés indiennes primitives d'Amériques, « la nécessité de partir pour quelques lunes vivre en autonomie complète dans le désert ou la forêt » (p.23).

Peu à peu les idées se sont affinées, mais jamais rigidifiées. On est épaté de voir à quel point des bénévoles ont pu élaborer à partir de leurs expériences une véritable méthode, laquelle ne se prive pas quand il faut de l'apport de professionnels, éducateurs, psychologues, spécialistes de l'adolescence, mais sans excès. Combien la dimension de réussite et d'épreuve (car les marches entreprises avec ces jeunes sont des marches difficiles et qui durent trois mois sur plus de 1 000 à 1 500 kilomètres, et toujours à l'étranger) est au cœur de l'expérience, comment « il s'agit de transformer des jeunes marginaux en héros » (la « renarcissisation » positive de l'adolescent). « Ils reviennent dotés d'une belle estime de soi. Ils ont compris qu'ils sont capables d'une volonté qu'ils ne soupçonnaient pas. » (p.29).

On voit comment l'association Seuil a su, sur la base de ses premières expériences, élaborer des formules qui intègrent la notion de co-marcheurs et d'accompagnateurs, les jeunes étant à la fois confrontés à un grand espace de liberté, mais « bordés » à distance, comme il est dit, par des adultes qui les contactent régulièrement par téléphone aux étapes et analysent avec eux les difficultés rencontrées.

Dans le projet pédagogique de l'association Seuil, nous dit Bernard Ollivier, « un voyage se passe de motifs. Il ne tarde pas à prouver qu'il se suffit à lui-même. On croit qu'on va faire un voyage, mais bientôt, c'est le voyage qui vous fait ou vous défait. ». Comme le dit David Le Breton, et cela s'avère particulièrement juste pour ces jeunes en dérive, « marcher c'est retrouver son centre de gravité », « c'est la remise en ordre de son chaos intérieur » (p.55). On trouve dans l'ouvrage de beaux témoignages de jeunes ayant fait l'expérience proposée par Seuil. Telle jeune fille de 15 ans qui refuse tout ce qu'on lui propose, qui jusque là rejette absolument l'école, après la rencontre d'une autre marcheuse suisse, décide brusquement de s'arrêter pour reprendre sa scolarité.

Tel autre repense à cette dernière étape d'une marche où elle se voit accueillie, après 1500 kilomètres, par une haie d'honneur et les applaudissements nourris qui s'adressent autant à sa performance qu'à elle-même : moment inoubliable.

D'une certaine façon, cet ouvrage nous montre une voie peu empruntée jusque là en éducation, même si elle est vieille comme le monde : la voie initiatique, dont l'anthropologie depuis longtemps nous avait décrit les figures.

Jean-François Gomez

Jocelyn Lachance, *L'adolescence hypermoderne. Le nouveau rapport au temps des jeunes*, Québec, Presses de l'université Laval, 2011, 150 p., 22 €.

Avec son premier ouvrage, Jocelyn Lachance offre un portrait actuel, nuancé, réaliste et surtout rassurant de l'adolescence confrontée aujourd'hui au monde numérique. En prenant l'axe du rapport au temps, l'auteur propose une incursion en profondeur dans le monde en mutation de la socialisation juvénile, et une analyse tout aussi profonde de la culture juvénile. Cette analyse est d'autant plus pertinente qu'elle s'appuie sur un long travail de recherche, qui repose sur la passation d'entretiens auprès d'adolescents français et québécois. Un ouvrage nécessaire à une époque où le fossé des générations semble parfois se creuser davantage, entre autres parce que les technologies prennent une place grandissante dans la vie des plus jeunes de nos sociétés.

L'ouvrage sensibilise d'abord le lecteur aux transformations du rapport au temps observables depuis les sociétés traditionnelles jusqu'à aujourd'hui. Il en ressort que les expériences temporelles personnalisées, qui renvoient à la subjectivité, sont de plus en plus importantes dans la construction du rapport au temps. Pour le dire autrement, et reprenant les hypothèses de Nicole Aubert, Jocelyn Lachance souligne que nous sommes passés de communauté où nous nous insérons dans le temps des autres à une société où nous violentons la temporalité pour notre plaisir et bénéfice personnel. Ainsi, en s'attardant à l'exemple singulier des jeunes, ils montrent que les adolescents suivent une tendance observable dans l'ensemble de la société : le sujet cherche bien souvent à se donner le sentiment de maîtriser son temps, de décider de ses horaires, de ce qu'il fera de son temps libre, mais aussi de maîtriser son avenir.

En prenant les exemples des trois grands lieux de socialisation juvénile (la famille, l'école et les pairs), l'auteur montre que les uns et les autres ne jouent plus un rôle de transmission d'un rapport au temps contraignant auquel les adolescents devraient se soumettre docilement. Au contraire, l'étude de Jocelyn Lachance révèle des stratégies mises en place plus ou moins consciemment par les jeunes pour se donner le sentiment de maîtriser leur temps, même lorsqu'ils respectent les contraintes qui s'imposent. L'exemple de la désynchronisation est frappant : des jeunes chronomètrent leurs retards afin de défier les horaires imposés par les parents ou les professeurs, mais respectent constamment le rythme de ces retards... Il en résulte que, derrière l'apparence d'une opposition, ces jeunes s'adaptent aux contraintes mises en place par les adultes...

Des comportements émergents se généralisent parmi les jeunes générations, et ces comportements traduisent une volonté de se donner le sentiment de maîtriser son temps. Étudier à la dernière minute, se désengager de rendez-vous ou organiser une activité sur le moment, par l'intermédiaire des réseaux sociaux, ont en commun de mettre l'action au profit d'une subjectivité qui évacue le sentiment d'hétéronomie et participe, à l'opposé, de l'élaboration d'un sentiment d'autonomie. En ce sens, le vaste projet de Jocelyn Lachance est réalisé : l'auteur montre que toutes une série de comportements, en apparence anodins et éloignés les uns des autres, participe d'une même nécessité de marquer « son avancée sur le chemin de l'autonomisation ». Maîtriser son temps, même subjectivement à travers ces comportements est une façon efficace d'y parvenir.

Culture de l'adaptation, l'usage de la temporalité comme matériel d'autonomie pose parfois quelques problèmes lorsque des jeunes radicalisent cette tendance. En effet, l'auteur propose en dernier lieu l'hypothèse selon laquelle certains jeunes vont violenter la temporalité lorsqu'ils ne bénéficient pas d'autres moyens de symboliser leur autonomie. Ainsi des jeunes ne se contentent plus de transformer leur rapport aux contraintes de temps, mais plutôt de

transformer, par différentes actions, leur perception même du temps. En analysant l'exemple des polyconsommateurs de psychotropes et des amateurs de vitesse, Jocelyn Lachance montre alors que les jeux avec le temps, bien que distincts, ne sont pas sans évoquer les jeux avec la mort que sont les conduites à risque...

Inspiré par une socio-anthropologie du sens, l'ouvrage trouve une réelle pertinence pour bien comprendre ce que sont les adolescents d'aujourd'hui et dans quel monde ils évoluent. Incontournable pour les chercheurs en sciences sociales intéressés par la question des adolescents, il trouvera aussi un écho auprès des professionnels du travail social, et des parents, qui reconnaîtront ici l'adolescent qui leur semble parfois entré dans une boulimie d'activité ou, au contraire, dans une lenteur qui les déconcertent...

Yan Godart

À signaler encore

- Myriam Klinger, *L'Inquiétude et le désarroi social*, Paris, Berg International « Dissonances », 2011, 158 p., 19 €.

Le Billet de l'Association des Amis de Cultures & Sociétés

Projet de séminaires

Durant le printemps 2013, l'Association des Amis de Cultures & Sociétés (ACS) souhaite organiser deux séminaires autour de l'école et de la pédagogie, l'un en France et l'autre en Suisse, les approches et les a priori culturels différant entre ces deux pays pouvant éclairer ce sujet de façon féconde.

Nous proposerons simultanément deux temps de réflexion et d'échanges et envisageons de les faire déboucher sur un colloque international en 2014, reprenant alors les pistes et les questions ouvertes en 2013. Ces deux séminaires qui réuniront une quinzaine de participants, prendront des formes différentes et seront destinés en particulier aux lecteurs et aux amis de la revue *Cultures & Sociétés*. Ces espaces de réflexion seront des lieux d'élaboration et d'émergence de savoirs à partir des expériences et points de vue des uns et des autres.

En Suisse, l'Association des Amis de Cultures & Sociétés en collaboration avec le *Home-Chez-Nous*, une structure d'éducation sociale avec internat pour adolescents, proposeront des rencontres ponctuelles sous la conduite de Patrick Korpès, éducateur spécialisé et membre d'ACS. Une réflexion sur « l'éducation nouvelle » sera menée, avec un regard particulier sur le pédagogue Adolphe Ferrière, l'un des fondateurs de ce mouvement lié à l'histoire du *Home-Chez-Nous*. Cette réflexion serait à inscrire dans le foisonnement pédagogique du début du 20^{ème} siècle. Nous pensons à Paul Robin, Célestin Freinet et Roger Cousinet en France, à Francisco Ferrer en Espagne, à John Dewey aux États-Unis, à Maria Montessori en Italie et Ovide Decroly en Belgique, en Suisse à Edouard Claparède, à Paul Geheeb et Rudolf Steiner en Allemagne, à Janusz Korzak en Pologne ou encore A.S. Neil en Angleterre. Le séminaire en Suisse permettra de se demander ce qu'il reste de ces grands pédagogues et de leurs tentatives de réformer l'école, et si l'École Nouvelle est toujours actuelle.

En France, l'Association des Amis de Cultures & Sociétés, sous la conduite de Jean-François Gomez, chercheur en travail social, et de membres d'ACS proposera du vendredi 26 au dimanche 28 avril 2012 un stage résidentiel intitulé « École et démocratie » à La Gardiole, à Conqueyrac dans les Cévennes, non loin du dernier lieu de vie et d'accueil de Fernand Deligny. Ce stage se propose, autour de témoignages de personnalités invitées et d'apports des participants, en alternance avec des balades, visites et veillées durant un week-end prolongé, de mener une réflexion à la fois individuelle et communautaire sur des couples de mots mis en tension : école et politique, approches pédagogique et clinique, école et illettrisme, équipe pédagogique et logique institutionnelle.

Michel Hugli pour le Bureau d'ACS

Les personnes intéressées par l'un ou l'autre séminaire peuvent contacter le président de l'association : Jean-François Gomez (jeanfrancois_gomez@yahoo.fr) ou le secrétaire : Michel Hugli (michelhugli@citycable.ch).

DÉJÀ PARUS

- n° 1 (janv. 2007) **Renaître** (Pascal Hintermeyer)
- n° 2 (avr. 2007) **Les sens. Une anthropologie du sensible** (David Le Breton)
- n° 3 (juil. 2007) **Papa, maman, c'est fini ? Les nouvelles parentalités** (Richard Desrosiers)
- n° 4 (oct. 2007) **Psychanalyse et lien social** (Joseph Rouzel)
- n° 5 (janv. 2008) **Le coup de foudre** (Jean-Pierre Klein & Françoise Monnin)
- n° 6 (avr. 2008) **Visages du religieux dans le monde contemporain** (Guy Ménard & Philippe St-Germain)
- n° 7 (juil. 2008) **Tourismes** (Franck Michel & Jean-Marie Furt)
- n° 8 (oct. 2008) **Monstres, chimères et handicapés** (Jean-François Gomez)
- n° 9 (janv. 2009) **Le passage à l'âge d'Homme** (Josy Cassagnaud)
- n° 10 (avr. 2009) **Prisons** (Sylvie Courtine)
- n° 11 (juil. 2009) **Travail social et politique** (Jean-Michel Belorgey)
- n° 12 (oct. 2009) **Les formes de l'écriture impliquée** (Remi Hess & Kareen Illiade)
- n° 13 (janv. 2010) **Adophilie, adophobie, ...adofolie ?** (Sébastien Dupont & Jocelyn Lachance)
- n° 14 (avr. 2010) **Ce que l'Occident doit aux Arabes** (Toufik Ftaïta)
- n° 15 (juil. 2010) **Banlieue, quartier, ghetto, zone, cité... et puis quoi encore ?** (Farid Rahmani)
- n° 16 (oct. 2010) **Enseigner, c'est séduire** (Denis Jeffrey)
- n° 17 (janv. 2011) **Poètes vos papiers ! La poésie permet-elle de penser le monde autrement ?** (Jean-François Gomez)
- n° 18 (avr. 2011) **Le fabuleux destin des transes** (Nancy Midol)
- n° 19 (juil. 2011) **Vie plus longue [mode d'emploi] ? Renouvellement des âges de la vie et pratiques sociales actuelles** (Christian Heslon)
- n° 20 (oct. 2011) **Main basse sur l'Afrique. Colonisations, décolonisations et néocolonisations** (Aggée Célestin Lomo Myazhiom)
- n° 21 (janv. 2012) **Va, vis et deviens ! Les chemins de la transmission** (Patrick Korpès)
- n° 22 (avr. 2012) **Alcools, Alcoolismes, Ô l'Alcool !** (Roger Dadoun)
- n° 23 (juil. 2012) **Face à la normalisation, l'utopie** (Renaud Tschudy)
- n° 24 (oct. 2012) **Que reste-t-il du corps ?** (David Le Breton)

CONSIGNES DE PRESENTATION

Les propositions de contributions aux dossiers, d'articles hors thème, de recensions d'ouvrages sont à adresser au siège social de la revue (Téraèdre 48, rue Sainte Croix de la Bretonnerie 75004 Paris teraedre@wanadoo.fr) en respectant les consignes suivantes :

Les contributions sont dactylographiées en Times New Roman, corps 12, aligné à droite et à gauche. Les titres et sous-titres sont à mettre simplement en gras.

Les citations, dans le corps du texte, sont à mettre entre guillemets « en texte normal, pas en italiques ». La référence est « à l'anglo-saxonne » (Laplantine, 2007 : 12). Éviter, autant que faire se peut, les notes de bas de page qui doivent être réservées à des précisions qui alourdiraient le corps du texte.

Les notes bibliographiques sont à renvoyer en fin d'article. Leur rédaction est la suivante (normes APA) :

Nom de l'auteur, Prénom, année, *Titre de l'ouvrage*, Lieu d'édition, Maison d'édition « collection », [année de première édition].

Pour un article : Nom, Prénom, année, « Titre de l'article », *Titre de la revue*, Lieu d'édition, Maison d'édition, numéro.

Pour une contribution à un ouvrage collectif : Nom, Prénom, année, « Titre de la contribution » dans Nom, Prénom (dir.), *Titre de l'ouvrage*, Lieu d'édition, Maison d'édition « collection ».

Dans la bibliographie, comme dans le corps du texte, les noms d'auteur s'écrivent en minuscules. Ne pas utiliser de petites capitales. Indiquer les prénoms – et non pas seulement l'initiale – dans la bibliographie. Les éventuelles illustrations sont à adresser indépendamment du texte en format .pdf ou .jpeg.

Pour chaque rubrique, respecter l'indication du nombre maximal de signes (notes et espaces compris) : 12 000 signes pour une contribution au dossier du trimestre, un article dans les rubriques « Hors champ », « Initiatives » ou « Échos du terrain ». Les recensions d'ouvrages ou de films, les comptes-rendus de manifestations culturelles ou scientifiques font au minimum 2 500 signes, au maximum 5 000 signes.

Liste actualisée au 31/07/2012.

Correspondants à l'international

Algérie : Hamida Bennacer. **Allemagne** : Daniel Feldhendler, Jeanne Moll. **Bali** : Franck Michel. **Belgique** : Jean-Pierre Lebrun. **Brésil** : Luiz Eduardo Achutti. **Bulgarie** : Iréna Bokova. **Côte d'Ivoire** : Justin Seka Aman. **Pologne** : Henri-Michel Kowalewicz. **Portugal** : Arménio Baptista Sequeira. **Québec** : Denis Jeffrey, Philippe Keller. **Sénégal** : Martine Fourré. **Suisse** : Maurice Jecker-Parvex, Michel Hugli. **Syrie** : Valérie-Anne Bois. **Tunisie** : Sami Bouallègue, Mohsen Bouazizi, Abdelwahab Cherni.

Correspondants en France

Philippe Gaberan (01), Mostafa Zoubir (06), Daniel Terral (10), Josy Cassagnaud (13), Bernard Montclair (14), Olivier Filhol (24), Patrice Pierrat (25), Catherine Rouxel, Jean-Michel Valentini (26), Daniel Coum, Charles Ségalen (29), Jacques Cabassut, Françoise Lautrec (30), Annie Perrin (33), Pierre-Alain Guyot, Anne Marcellini, Joseph Mornet, Julia Tomas (34), Patrice Audurier (37), Jean-Marie Vauchez (39), Florence Plon (40), Mohamed Dardour (41), Jean-Michel Courtois (42), Sylvie Châles-Courtine (47), Emmanuel Gratton (49), **Saleha Ouahab (62)**, Marie-Odile Nemoz-Rigaud (64), Laurence Leininger, Valérie Béguet (67), Raymond Bénévent, Caroline Burgy, Odile Fournier (68), Jean-Christophe Janin, Philippe Liotard (69), Françoise Cochet (71), François Chobeaux, Armen Tarpinian, Marie-Odile Vilars (75), Betty Lefèvre (76), Martine Frezouls (88), Marie-Estelle Godar (92), Christophe Torzini (97100).

Bulletin d'abonnement

NOM :

Prénom :

Adresse :

Code postal :

Ville :

Pays :

Adresse Internet (facultatif) :

Commande :... exemplaires du numéro : ... à 15€ TTC (frais de port inclus) soit un total de : ... €.

M'abonne à *CULTURES & SOCIÉTÉS Sciences de l'Homme* pour un an, quatre numéros (prix au numéro : 15 €), à partir du numéro ... pour la somme de :

☐ 50 € (France y compris DOM – TOM)

☐ 55 € (Europe)

☐ 60 € (autres pays)

Je règle par :

☐ chèque bancaire à l'ordre de Téraèdre

☐ carte bancaire / numéro de votre carte : ____ / ____ / ____ / ____

Date d'expiration : __ / __ / __ code de validation (3 derniers chiffres au dos de votre carte) : ____
 mois an

Date et signature obligatoires :

Bulletin d'abonnement à adresser sous enveloppe affranchie au tarif en vigueur à :

Téraèdre 48, rue Sainte Croix de la Bretonnerie 75004 Paris (France)